

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Saint Dominique

Si l'on interroge pour la première fois la vie d'un de ces saints, et particulièrement d'un de ces saints fondateurs d'ordres, les voix qui en sortent paraissent d'abord innombrables et diverses au point de troubler l'esprit. L'espèce de vertige ne fera que croître si vous vous appliquez à suivre pas à pas l'ordre des faits, car ici leur succession n'apprend rien ou peu de chose. Ces grandes destinées échappent, plus que toutes les autres, à n'importe quel déterminisme : elles rayonnent, elles resplendent d'une éclatante liberté.

Au premier examen, le seul génie semble donner à certaines vies exceptionnelles ce même caractère d'indépendance, de spontanéité souveraine. Il n'en est rien pourtant. On pourrait soutenir au contraire — et par quels illustres exemples ! — que le génie a toujours en soi quelque chose d'hostile et d'irréductible, et comme un principe de stérilité. S'il réalise cette merveille d'inspiration et d'équilibre qu'est l'œuvre d'art achevée, c'est le plus souvent, et quand la divine charité n'y collabore, par une espèce de spécialisation monstrueuse qui épuise toutes les puissances de l'âme et la laisse dévorée d'orgueil dans un égoïsme inhumain. L'homme de génie est si peu dans son œuvre, qu'elle est presque toujours contre lui un témoignage impitoyable. Au lieu que

L'œuvre du saint est sa vie même, et il est tout entier dans sa vie.

La difficulté n'est point vaincue pour autant : à ce point de la méditation, elle apparaît, au contraire, presque insoluble. L'expérience des hommes nous enseigne à pénétrer assez avant dans leurs intentions par la seule comparaison — déjà trop cruelle — du public et du privé. Pas d'attitude, si bien et si patiemment gardée qui ne porte en elle sa propre contradiction, pas de mensonge si compact qui n'ait sa brèche, ou du moins ne puisse être pris à revers. Comme le chirurgien apprend la vie sur le mort, comme le biologiste analyse les déchets organiques pour tâcher d'y surprendre le secret des échanges et des fonctions, le moraliste sait qu'il a devant lui ce personnage d'artifice et de fraude, ce cadavre camouflé dont nous sommes nous-mêmes dupes aussi souvent qu'autrui, jusqu'à ce que le premier regard du juge, au delà de la mort, le fasse voler en éclats. Mais le saint est devant nous ce qu'il sera devant le juge. Nous touchons là, d'un regard ébloui, non pas (comme on voudrait le faire croire) une vie diminuée, où la mortification retranche sans cesse, mais la vie dans son effusion et comme à l'état naissant, la vie même, ainsi qu'une source retrouvée. Retrouvée, car nous l'avions perdue, et sitôt retrouvée, nous la perdons encore. Le pauvre nomade, au cœur de ses déserts de sable, dressé à disputer au sol, pour lui et ses bêtes, un mince filet d'eau bourbeuse, a peine à croire qu'il est toujours un pays des fontaines, et que ce sera de nouveau pour ses lèvres et ses mains ce jaillissement glacé, ce bondissement plein d'écume et d'azur.

On pense qu'un Benoît, qu'un Dominique, qu'un Ignace nous sont plus proches qu'un Jean de la Croix ou qu'une Catherine de Sienne, parce qu'ils sont aussi des législateurs et des conquérants. Il est vrai qu'il nous donnent ainsi des leçons que la prudence humaine peut entendre. Mais que cette vue est courte ! L'ambitieux qui rêverait de trouver ici une méthode et des recettes originales perdrait son temps. La sainteté n'a pas de formules, ou pour mieux dire, elle les a toutes. Elle rassemble et exalte toutes les puissances, elle réalise la concentration horizontale des plus hautes facultés de l'homme. Pour la seulement reconnaître, elle exige de nous un effort et que nous participions, en quelque mesure, à son rythme, à son immense élan. Sans doute il paraît plus

facile de transcrire, selon le vocabulaire commun, l'Histoire de la fondation des Prêcheurs plutôt qu'une illumination d'Angèle de Foligno. Et pourtant, s'il était en notre pouvoir de lever sur les œuvres de Dieu un regard unique et pur, l'ordre des Prêcheurs nous apparaîtrait comme la charité même de saint Dominique réalisée dans l'espace et dans le temps, comme sa visible oraison.

Voilà pourquoi les méthodes modernes de la critique historique, en de telles matières, n'ont pas fini de nous décevoir. Les vies que les grandes passions humaines commandent, au delà de leur apparent désordre, ont une certaine unité grossière qui permet de transposer les plus illustres sur le plan des vies ordinaires, de leur trouver, si l'on peut ainsi dire, une sorte de dénominateur commun. Rien de plus monotone que la passion, et qui se répète si misérablement. César nous fait comprendre tel ambitieux de chef-lieu de canton et tel fonctionnaire colonial nous ouvre l'âme de Néron. La passion prend tout ce qu'on lui cède et ne rend rien. Au lieu que la charité donne tout, mais il lui est rendu plus encore. Quelle comptabilité surhumaine rendrait compte de ce magnifique échange? Si l'historien s'en tient à une rigoureuse exactitude, il nous apprendra peu de chose de l'existence d'un saint. Les vieilles légendes en disent beaucoup plus long, parce qu'elles transcrivent en symboles des réalités profondes. Elles ont ce caractère d'ingénuité qui semble dérouter exprès notre logique et notre expérience. Comment n'auraient-elles pas ce caractère? Chaque vie de saint est comme une nouvelle floraison, l'effusion dans un monde rendu, par l'hérédité du péché, esclave de ses morts. — d'une miraculeuse, d'une édénique ingénuité.

En ce sens, il nous importe peu que Dominique appartint ou non à l'illustre famille des Guzmans, et fût ainsi parent des anciens rois d'Espagne. C'est assez de savoir qu'il était de sang militaire, et de l'imaginer petit enfant, avec les cheveux blonds, presque fauves, les yeux bleus et la peau blanche de ses ancêtres visigoths, Ruodric, Wilhelm ou Froila, au sommet de l'humble tour seigneuriale de Calernega, de l'unique « torréon » rectangulaire bâti par son aïeul, à la frontière du pays maure, et regardant glisser vers la mer les eaux pâles du Douro. A l'extrême horizon, bien au delà

des plaines grises, tigrées par les rochers rouges du trias, plantées de bruyères roses, de genêts et de salicornes, avec ses fourrés de lavande, d'hysope et de romarin, où paissent les petits pourceaux noirs, la sierra de Guadarrama lève au ciel ses hauts contreforts sombres, et derrière leur masse énorme, c'est Tolède, où les chefs castillans luttent contre les Maures. En une ou deux étapes, la brèche ouverte, les petits chevaux infatigables seraient au bord du fleuve, et l'on verrait de nouveau s'agiter sur les rives les longs manteaux blancs et les haubergeons dorés... Le temps n'est pas si loin où sur les marchés maures on avait une femme pour un dirhem, et un enfant chrétien pour un demi-dirhem ! Pas une de ces chaumières de torchis tassées autour du donjon où l'on ne s'entretienne de merveilleuses histoires, graves et sanglantes, qui sont dans le génie de cette race formée dans le malheur et la pauvreté. Le berger, couvert des pieds à la tête de peaux de mouton, et qui semble, au milieu de ses bêtes, une autre bête géante, en nourrit ses songes, la main fermée sur sa houlette garnie de fer. Mais on parle aussi à voix basse de ces parents — père, fils ou frère — enlevés par les hardis voleurs païens, vendus comme un bétail, et qui achèvent lentement de mourir dans les supplices et les terreurs de l'esclavage, au fond de ces villes mystérieuses pleines de richesses inouïes et sous un ciel enchanté. Parfois les femmes se passent en pleurant quelque message apporté de si loin par un catalan suspect, probablement renégat ou par un juif. Après un souvenir désespéré à tout ce qu'il ne retrouvera jamais plus, le misérable énonce timidement le prix de sa rançon — chiffre fabuleux, déchirant mirage ! « La captivité, chez les Maures, fut l'une des plaies de l'Espagne, plus angoissante que la famine, » écrit le R. P. Petitot. Or, tandis que ces durs paysans, ou leurs nobles si pareils à eux, rêvaient de représailles, d'armées défaites et de têtes coupées, n'est-il pas permis de supposer que le petit Domingo, qui, jusqu'à sa mort, fut un ami si tendre, sentait, à de pareils récits, son cœur trembler de pitié ? Thierry d'Apolda nous rapporte que, vingt ans plus tard, le jeune chanoine d'Osma résolut un jour de se vendre pour racheter le fils d'une pauvre femme. Peut-être touchons-nous ici le ressort secret d'une enfance dont les chroniqueurs ne nous apprennent que peu de chose. Cette imagination délicate fut tôt cruellement blessée. Bien d'autres jeunes

Castillans subirent dans le même temps la même épreuve, et s'y endurcirent seulement. Mais celui-ci s'ouvre d'instinct et tout entier à la divine compassion — et, dès lors, commence sans doute le poème de sa charité.

La mère de Dominique, la bienheureuse Jeanne, était fille des seigneurs d'Aza, et de noblesse ancienne. Il était le dernier de ses enfants, et peut-être le plus chèrement aimé si l'on en croit la tradition qui veut que la future gloire de son fils lui ait été annoncée par des songes. Elle le garda sept ans près d'elle, puis le conduisit chez son oncle, l'archiprêtre de Gumiel d'Izan (mais Gumiel d'Izan n'est qu'à quatre lieues de Caleruega). Il y vécut obscurément et studieusement jusqu'à l'âge de quinze ans. Alors, on décida de l'envoyer aux écoles de Palencia, qui seront plus tard l'illustre université de Salamanque. Ces écoles étaient dès ce moment célèbres, et d'ailleurs l'Espagne tout entière, comme le reste de la chrétienté, se sentait emportée dans ce mouvement d'ascension inouï que fut le prodigieux treizième siècle.

Selon le vénérable programme carolingien, six années furent consacrées à l'étude de la grammaire, de la poétique, de la logique, puis de l'algèbre, de l'astronomie et de la musique. Ce premier cycle achevé, Dominique avait atteint sa vingt et unième année, mais il étudiera ou professera la théologie à Palencia jusqu'à l'âge de trente et un ans. C'est alors que le prieur du chapitre d'Osma, Diego de Azevedo, l'ayant appelé près de lui, il devint chanoine régulier de ce chapitre et en fut nommé sous-prieur, lorsque Diego fut appelé lui-même au siège épiscopal d'Osma. Dominique a trente-quatre ans.

Que d'autres, aussi bien nés, non moins studieux, éloquents, sont morts prieurs d'Osma ! Et pourtant, à l'insu de tous, et sans doute méconnue de lui-même, la grande œuvre, déjà conçue, a tressailli dans son cœur. Ce jeune chanoine aux cheveux blonds, aux belles mains, à la voix forte et douce, qui va lire sur les rives de l'Ucero et répond aux saluts avec cette sorte d'urbanité tendre que ses fils ont tant aimée, c'est l'ordre des Prêcheurs, non point formé par un calcul abstrait, mais dans la plénière effusion de la vie. Ici tout est frais, tout est pur, tout est neuf, tout s'efforce vers le haut, comme l'universelle ascension de l'aube. C'est l'ordre

des Prêcheurs, cette grande avidité de la science et ce grand désir encore de l'instaurer dans le Christ. C'est l'ordre des Prêcheurs, cette impatience sacrée qui, dans sa petite cellule, aux pieds du Crucifix, fait rugir Dominique comme un lion — *a gemitu cordis sui rugitus solebat emittere*. C'est l'ordre des Prêcheurs, le cri de l'apôtre qui, en temps de famine, vend ce qu'il a de plus cher, ses livres : « Comment pouvez-vous étudier sur des peaux mortes, alors que vos frères meurent de faim ! » C'est l'ordre des Prêcheurs enfin, la sublime inquiétude du sous-prieur obscur qui, en pleine floraison de la vie monastique, cherche en vain une règle à sa mesure et ne la trouve point. Si semblable aux autres hommes — et au regard de Dieu et de ses anges, nouveau, exprès créé, unique !

Il est pauvre, il est seul, et le temps lui est mesuré : dix-sept ans, deux cent quatre mois ! De plus, il ne semble avoir aucun plan, il ignore toujours sa voie. Mais il a mieux qu'aucun plan : le détachement fondamental, la liberté intérieure qui attire sans doute l'Esprit du haut des airs, ainsi qu'un oiseau fasciné. Et c'est alors qu'un premier signe, d'ailleurs obscur, lui est donné tout à coup. Le roi de Castille envoie Diego de Azevedo et Dominique en Danemark pour y négocier le mariage de son fils avec une princesse de ce pays.

Qu'au terme de ce long voyage des deux ambassadeurs aient appris le décès de la petite princesse, cela sans doute n'importe guère. L'aventure, un peu burlesque, a un autre sens. Dominique est encore sous-prieur d'Osma, et déjà ses liens sont brisés. Il a traversé maints pays, il a vu la grande détresse de l'Église, les moines retranchés dans leurs couvents, les évêques inertes ou suspects, perdus de procès et de chicanes, le clergé maintenu dans une ignorance abjecte au milieu d'un peuple que le progrès matériel et la facilité croissante de la vie affinent chaque jour, les paroisses à l'abandon, livrées par leurs pasteurs légitimes à des vicaires mercenaires, la prédication réduite à rien, limitée à la récitation dominicale du *Credo* et du *Pater*, ou affermée à des associations de laïques sans doctrine, à des orateurs de foire ; la papauté impuissante, submergée, trahie, contrainte d'engager sa dernière troupe, la suprême réserve cistercienne — et dans ce désordre effroyable, ainsi que des loups à travers

une ville pillée — les apôtres d'une doctrine étrange, venue d'Orient, et qui font du diable l'égal et le rival de Dieu... Vous voyez le vieil évêque, sur la longue route monotone, à tant de lieues de sa pauvre cathédrale, et qui ne peut croire que le monde est si méchant, tandis que la fameuse voix d'airain encore inconnue crie dans la campagne déserte sa colère et son espoir ! Et les voilà tout soudain, le jeune et le vieux, qui, rassasiés de tristesse, prennent une résolution — si belle, si touchante, si pareille aux grands rêves de l'enfance ! Ils brûlent les étapes, courent à Rome, se jettent aux pieds du Saint-Père, et sollicitent humblement la permission d'évangéliser les Cumans. Qu'est-ce que les Cumans ? Ce sont des païens nomades de l'extrême Dacie, dont ils ont ouï parler en Danemark, et si cruels et fourbes, qu'ils auront tôt fait de les mettre à mort, eux, pauvres serviteurs de Dieu...

Innocent III, écrit le Père Petitot, était petit de taille, portait un bonnet pointu, parlait d'une voix forte et brève. Il renvoya Diego à son diocèse.

Chaque homme prédestiné, au moins une fois dans sa vie, a cru couler à pic, toucher le fond. L'illusion que tout nous manque à la fois, ce sentiment de complète dépossession est le signe divin qu'au contraire tout commence. Il est vraisemblable que le vieil évêque, qui, d'ailleurs, mourra bientôt, et son jeune compagnon, coururent sur le chemin du retour quelque chose de cette amertume. Ils suivirent la vallée de la Loire, puis celle du Rhône, traversèrent Lyon, Avignon, Nîmes. On respire partout un air de trahison. Grands et petits seigneurs, après à la curée des biens d'Eglise, évêques félons, moines bloqués dans leurs forteresses, petit peuple déjà railleur, demain féroce, regards sournois, mains dérobées, places de villages bruyantes comme des ruches, tout à coup muettes quand on passe... la petite caravane cheminaient lentement à travers l'orage prêt à crever. Quelles filles devaient rire haut sur leur passage ! Aux heures du jour, — car la nuit n'était qu'une grande rumeur obscure, — ils croisaient parfois l'escorte d'un riche abbé, furtive, armée jusqu'aux dents, comme en pays ennemi. Et lorsque la poussière était retombée, l'on voyait souvent l'un de ces Parfaits cathares, pieds nus, tête nue, la chevelure encore pleine de la dernière averse, sordide et sévère sous sa bure, et les mères à genoux venaient lui présenter les petits en-

fants... Ils atteignirent ainsi, près de Montpellier, Castelnau.

Ils trouvèrent au bourg grande presse d'hommes, de mules, de chevaux : c'était là le double cortège du puissant abbé de Cîteaux, Arnould Amalric, et des deux légats du pape, Châteauneuf et Raoul de Fontfroide, qui les accueillirent avec honneur. Dès le lendemain, on fit conférence. Les légats déplorèrent amèrement le libertinage et la simonie des prêtres, l'ambition des prélats, leurs intrigues avec les seigneurs, l'indignité de l'évêque de Narbonne, l'insolente partialité du comte de Toulouse et de sa noblesse en faveur des renégats et des mutins. Avec Amalric, ils jugeaient que la rébellion serait bientôt générale et qu'il fallait l'étouffer dans le sang... Puis ils demandèrent honnêtement l'avis des deux étrangers. A cet appel, comme les cœurs des deux amis leur durent sauter dans la poitrine ! Ils déclarèrent ensemble qu'il fallait renvoyer sur l'heure écuyers, chevaux et mules, dépouiller les riches habits, et s'en aller à pied sur les routes, à la grâce de Dieu, en mendiant le pain de chaque jour.

Voilà comment Diego de Azevedo, Dominique, les moines cisterciens et les légats résolurent de prendre en tel équipage la direction de Béziers. Le moyen âge a donné le scandale de beaucoup de vices, mais il n'a jamais été vulgaire.

Ce qu'il faut admirer d'une proposition si hardie, ce n'est pas seulement sa générosité, c'est sa parfaite convenance. Quand le monde échappe à la tyrannie des idées médiocres, il est la proie des idées hardies qui deviennent folles, car rien n'est plus rare que le véritable esprit pratique où saint Thomas voit justement une extension de l'esprit spéculatif. Mais la pensée de Dominique rejoint ici sans le savoir celle des grands papes qui, dans la première moitié de ce siècle, vont jeter dans la mêlée les prêcheurs et les mendiants. Les monastères étaient restés ce qu'ils étaient déjà au plein de l'anarchie féodale, des asiles et des forteresses. On peut déjà les comparer à ces soldats si pesamment armés que la légère infanterie anglaise détruira de loin sans jamais se laisser aborder. Pour qu'une telle révolution fût accomplie, c'est-à-dire sanctionnée par Rome, il fallait d'abord que saint François et saint Dominique se fussent sacrifiés afin de prouver qu'elle était possible. Car telle est la part que Dieu réserve à ses saints.

Dès lors, il n'est peut-être pas défendu d'imaginer que

Dominique réalise un plan. Mais que la vérité doit être loin de cette hypothèse paresseuse ! Si la sainteté déroule une histoire, ce serait plutôt quelque chose comme une succession sans répétition, où tout moment est unique. L'œuvre n'est pas mûre, c'est la charité qui est prête, c'est l'être vivifié par l'Esprit qui a atteint désormais son plus haut point d'excellence. Rien ne l'arrêtera, et l'obstacle, déchu d'avance, n'est plus qu'un guide ou qu'un repère. La volonté du grand homme a toujours quelque chose de roide. Que celle du saint est au contraire libre, docile et pure ! Que voulez-vous opposer de solide, ou quel piège voulez-vous tendre à celui qui, à chaque seconde, est toujours prêt à tout donner ?

Il donne tout en effet. Son premier mouvement est de se jeter en avant. Ces magnifiques espérants se battent toujours en désespérés. Le château fort du seigneur Étienne, à Lervian, est un repaire de renégats cathares, dont le plus célèbre est Thierry, ancien doyen du chapitre de l'église cathédrale de Nevers. La petite troupe y court. Ne croyons pas que ces néo-manichéens fussent des sots : l'érudition scripturaire de quelques-uns d'entre eux était inouïe, et ils savaient en tirer un parti merveilleux, liant adroitement leur cause d'une part à la réaction des consciences devant la déchéance et la dégradation d'un certain clergé, d'autre part au mouvement démocratique plus puissant à cette époque qu'à aucun autre moment de notre histoire.

L'éclosion d'une hérésie est toujours d'ailleurs un phénomène assez mystérieux. Lorsqu'un vice dans l'Église atteint comme une certaine maturation, l'hérésie germe d'elle-même, pousse aussitôt ses monstrueux rameaux. Elle a sa racine dans le corps mystique, elle est une déviation, une perversion de sa vie même. L'hérésie cathare a poussé sur l'ignorance et la paresse des clercs, comme la vaudoise sur leur avarice et leur luxure. « *Les évêques, dira solennellement le Concile de Latran, à cause de leurs infirmités, pour ne point parler du défaut de science, lequel est absolument blâmable et intolérable, ne suffisent plus à prêcher la parole de Dieu.* » Si la charité de Dominique n'en avait eu le pressentiment, l'expérience le lui eût appris au cours des controverses si rudes qu'il va soutenir pendant des mois à Lervian, à Béziers, à Carcassonne, à Toulouse, à Verfeuil, à Montréal.

Les lois de la dialectique sont celles aussi de l'action.

Le véritable dialecticien dédaigne les erreurs parasites et se porte d'emblée au centre même du raisonnement ennemi. Pareillement, nous voyons Dominique, ainsi qu'un chef de guerre, chercher le contact, non pour tâter l'adversaire, mais pour le battre. Certes, il trouverait, parmi les cathares des hypocrites à démasquer, des ambitieux à humilier, des ignorants à confondre. Je le vois mépriser ces triomphes faciles, et sans doute il n'y songe point. Mais puisque les meilleurs d'entre les Parfaits sont à Fanjeaux, au milieu d'un peuple fanatique, c'est là qu'il court s'enfermer, au grand péril de sa vie. Et il n'a pas plus tôt ramené à Dieu neuf dames de petite noblesse, qu'il fonde avec elles la maison de Prouille — son premier et humble butin.

Presque aussitôt le pape Innocent III appelait le roi de France, le duc de Bourgogne, le comte de Champagne au secours de la chrétienté. Dix-huit mois plus tard, Béziers tombait, puis Carcassonne. Pendant six autres années, le flot passe et repasse sur la misérable terre. Quand il se retire, Prouille est toujours debout, et Dominique, d'accord avec l'évêque Foulques, s'est fortement installé à Toulouse. Néanmoins, après dix ans de prédications incessantes, le saint ne compte encore que six compagnons. Plus d'un se serait découragé, ou du moins eût montré quelque hâte à réparer le temps perdu : celui-ci envoie tranquillement sa petite troupe au maître Stavensby, qui professe, à Toulouse même, l'apologétique et la théologie. Un tel sang-froid fait rêver.

L'Institut des « missionnaires apostoliques de Toulouse » date de 1215. Dominique est à la quarante-cinquième année de son âge, et il mourra six ans plus tard.

Le destin des grands hommes est soumis à la loi commune : il semble que leur chance ait sa jeunesse, son âge mûr, son déclin, sa décrépitude. A Marengo, tout s'arrange ; à Waterloo rien ne va plus. Mais la vie d'un saint a un autre rythme. Les débuts en sont lents, souvent fastidieux ; les contradictions viennent du dehors, et elles paraissent aussi venir du dedans. Puis, lorsque l'œuvre a trouvé son équilibre mystérieux, elle est comme arrachée de terre et s'envole.

Tous les historiens de saint Dominique consacrent à l'étude de ces six dernières années plus de la moitié de leurs pages. Ce piétinement forcé risqué de laisser le lecteur insen-

sible à un élan si prodigieux. La charte par laquelle Innocent III prend sous sa protection immédiate le monastère de Prouille est du 8 octobre 1215. Dominique et l'évêque Foulques sont alors à Rome. En janvier 1216, nous retrouvons le saint à Narbonne, puis à Prouille. Une communauté de religieuses est installée à Toulouse. Le projet de la première règle est établi, qui amorce déjà l'innovation la plus hardie : la suppression du travail manuel, ayant pour corollaire la renonciation aux possessions territoriales. Le 28 août de la même année, le maître des Prêcheurs prend possession du prieuré de Saint-Romain, premier couvent régulier de l'ordre. En décembre, il est de retour à Rome, où il obtient du successeur d'Innocent, Honorius III, une approbation solennelle. Dès le printemps 1217, il est de nouveau en Languedoc, et, en dépit de tous les conseils, avec une audace inouïe, tandis que la révolte gronde dans toute l'étendue de la province, il disperse ses frères — sept à Paris, quatre à Madrid — et il retourne lui-même à Rome avec un seul compagnon. C'est pour y fonder presque aussitôt le couvent de Saint-Sixte. Il a déjà rassemblé une trentaine de frères, mais fidèle à son étonnante maxime que « *le grain pourrit quand on l'entasse et fructifie quand on le sème* », il jette une partie de sa troupe à Bologne, dont l'Université est rivale de celle de Paris. Puis il court en France, pour y apprendre la désastreuse mort de Simon de Montfort et la ruine de la croisade. Les fondations de Prouille et de Toulouse sont en péril : belle occasion de prélever sur les effectifs réduits deux frères, et puisque Lyon est la capitale de l'hérésie vaudoise, c'est à Lyon qu'il les envoie. D'ailleurs il n'a pas le loisir de les suivre, puisqu'il est déjà en Espagne, où il fonde, à Ségovie, le couvent de Santa-Cruz, repasse les Pyrénées, s'arrête à Prouille juste le temps nécessaire pour donner à chacune de ses chères filles un beau couvert d'ébène qu'il a honnêtement rapporté à leur intention dans son bissac, et s'envole à Paris, prenant au passage le frère Bertrand de Garrigue. Il trouve là-bas trente religieux. C'en est assez pour fonder coup sur coup les maisons de Reims, de Metz, d'Orléans, de Poitiers, de Limoges, et il repart cinq semaines après pour l'Italie, où il arrive, toujours à pied, bien entendu. D'ailleurs il a grand'hâte d'en finir, et s'accuse encore d'être trop lent, car voilà qu'il a laissé pousser sa barbe et s'apprête à gagner

enfin — après tant de retard — ce pays légendaire des Cumans — sans doute en expiation de sa paresse et pour la rémission de ses péchés.

Il est, en septembre 1219, à Bologne, où la prédication de son fils Réginald, dit la chronique, a éclaté comme la foudre. La communauté de Saint-Nicolas est en pleine prospérité : on y attend merveilles du disciple préféré du maître. Raison suffisante pour l'envoyer à Paris. « *C'est une chose bien admirable*, écrit le bienheureux Jourdain de Saxe, *que de voir le serviteur de Dieu disperser ses frères avec tant d'assurance!* » L'apôtre incendiaire a contre lui, un peu partout, les doyens, les chanceliers, les archidiacres, les évêques, mais il a pour lui le pape. Il entreprend la réforme des moniales romaines, fonde la communauté de Saint-Sixte avec l'aide de quelques-unes de ses filles de Prouille, rappelées en hâte. Les lettres et les bulles pontificales se succèdent sans interruption, brisent toutes les résistances à Paris, à Prouille, à Toulouse, à Madrid, à Rome même. En février 1220, l'évêque de Cracovie amène à Rome quatre de ses prêtres. Dominique en fait quatre prêcheurs, et deux mois après, les lance à l'assaut de la Pologne. Ils s'en vont très loin vers l'est, du côté des monts Carpathes, presque à la frontière du pays cuman. Ah ! le bienheureux Père compte les rejoindre bientôt ! Mais il veut tenir d'abord le premier chapitre général de l'ordre... Il n'a plus que onze mois à vivre.

D'un regard de l'âme, il peut compter ses monastères épars, déjà puissants, demain rivaux sans doute des plus antiques et des plus riches abbayes. Tous ces prieurs, quelques-uns de race illustre, instruits dans les premières universités du monde, orateurs célèbres, théologiens si sûrs que, par la force des choses et à l'exemple du fondateur, on les voit partout non seulement prêcher contre l'hérésie, mais en rechercher les promoteurs, les convaincre et les livrer au bras séculier (si bien que les fils pleins de douceur des sans-culottes terroristes réuniront dans la même honorable haine les Prêcheurs et l'Inquisition), reçoivent par centaines des legs pieux et des donations. Où n'atteindra pas désormais la puissance du nouvel ordre?... C'est le moment que Dominique choisit pour décider d'abandonner les biens déjà acquis, domaines ou dîmes, et pour faire contracter par son premier chapitre général une seconde et plus solen-

nelle alliance, cette fois indissoluble, avec la Très Sainte Pauvreté. Il déchire solennellement et symboliquement les chartes devant les Pères capitulaires réunis. Et comme ces pauvres gens venus de fort loin, au prix de grandes fatigues et privations, pourraient être tentés de céder à quelque faiblesse sur le chemin du retour, il décide d'insérer dans la règle, expressément, la défense d'aller à cheval et de s'embarasser d'argent.

Puis il fait vendre à l'encan les chevaux et les mules.

Il quitte Rome en mai 1221, il s'en éloigne à jamais. Deux fois la fièvre l'a terrassé par surprise sans pouvoir encore lui arracher son dernier secret, l'humble mort que Dieu prépare en lui, et qui brille déjà doucement dans son cœur, ainsi que la fidèle petite lampe du sanctuaire avant l'élargissement du matin. Après une suprême entrevue à Venise, avec le cardinal Hugolin, son ami, il regagne le couvent de Bologne, d'un dernier vol de ses grandes ailes infatigables. Il y arrive mourant.

Nos agonies portent le signe du remords : elles témoignent contre le passé, elles rompent ses liens, et, devançant le jugement ineffable, dénoncent à plein notre honte. Ah ! que le drap recouvre du moins dans un instant le corps humilié, vide, où resplendissent les seules onctions ! Mais la vie auguste du saint vient se jeter dans l'agonie comme dans un gouffre de lumière et de suavité.

On étale un grand sac par terre, et il se couche dessus.

Voici l'homme dont certains forcenés voudront faire un bourreau, et les moins fanatiques une sorte de ministre de la police des âmes. S'il les voit à cette heure, de ce regard qui déjà baigne dans l'avenir, le moine noir et blanc peut bien lever sur eux sa grande main douce et les dissiper comme une fumée ! Lui devant qui tout s'ouvre, il ne comprend rien à leur haine, car justement leur haine n'est rien. Ils invoquent contre lui la science, et il l'a plus chèrement aimée qu'aucun d'eux. La lumière, et il sent qu'elle déborde de lui. Son seul scrupule, s'il y avait place pour un scrupule dans une âme si claire, serait plutôt d'avoir trop aimé, trop servi la première renaissance intellectuelle, jusqu'à paraître

sacrifier à l'étude cet office choral même que ses moines réciteront désormais avec une rapidité joyeuse, si différente de la tradition bénédictine. Le siècle s'effrayait d'une source de clarté perdue, tout à coup retrouvée sous les ruines du monde antique, et d'accord avec deux admirables papes, il a redressé son siècle, l'a maintenu frémissant dans la gerbe de lumière que son fils Thomas tournera décidément vers la Croix.

Autour du moribond qui achève de se vider de son sang mystique, de sa toute divine charité, dans une effusion de larmes austères, l'ordre bourdonne comme une ruche avec ses centaines de moines qui seront demain des milliers, ses cinq provinces de France, d'Espagne, de Lombardie, de Rome, de Provence, et ses cinquante monastères. La chrétienté occidentale est sauvée, non seulement des fanatiques obscurs dont le zèle barbare condamnait avec le mariage la vie même, mais de l'Islam, du schisme grec et des fureurs de Frédéric II. Oui, tel quel, cet homme couché est un des plus grands de l'histoire, et il entre néanmoins dans la mort, ainsi qu'il a surmonté la vie, du même élan sans retour, avec le regard de l'enfance. A larges pas réguliers, sa pauvre besace sur le dos, les poches vides, il a parcouru plusieurs royaumes, et à présent qu'il est couché, il a laissé sa besace, mais il a gardé ses gros souliers. Il est prêt, si Dieu le suscite de nouveau. Il ne laisse rien derrière. Ses fils brûleront ou disperseront ses lettres, les livres annotés de sa main, son bâton de voyage, ses habits, la chaîne de fer dont il se flagellait chaque nuit avec ce puissant râle dont l'écho se répercutait jusqu'à la dernière cellule des frères qui l'écoutaient, terrifiés. Alors il s'enveloppait, tout sanglant dans sa chape et s'étendait sur un banc ou sur une table...

Cette fois, il est étendu pour toujours. Ni le souvenir des immenses travaux, ou des mortifications très dures, des prédications ni des miracles, ne détourne un instant son cœur. Il redoute seulement que ses fils ne se laissent, après sa mort, entraîner à une vie trop confortable, et lorsqu'il apprend que les moines agrandissent le monastère et exhausent les cellules, on le voit fondre en larmes, puis éclater en imprécations terribles, jurant la malédiction de Dieu à quiconque introduirait l'usage des possessions temporelles dans son ordre.

Ils l'ont transporté sur une colline où l'air est pur, mais il

craint qu'on ne gardé ici son corps. « *A Dieu ne plaise que je sois enseveli autre part que sous vos pieds!* » Ils le rapportent sur une claie jusqu'au couvent de Saint-Nicolas. Ils l'étendent par terre tout en sueur. Étienne d'Espagne l'essuie avec un haillon de toile. Ventura de Crémone entend sa confession générale. Ce petit souffle que le frère sent passer sur sa face, c'est désormais toute la grande voix qui soulevait Rome, et c'est la même voix aussi qui, dans le retrait de la nuit, appela Dieu tant de fois d'un cri déchirant, rugissant pour les infidèles, les hérétiques, les Juifs, et dans l'admirable délire d'une charité universelle allant jusqu'à prétendre forcer la justice même du Père, en priant pour les damnés — *ad in inferno damnatos extendet caritatem suam.*

Les frères sont assemblés pour recueillir, s'il est possible, quelque chose de la parole qui va s'affaiblissant. Dominique fait un signe de la main, ils approchent. A l'humble geste du saint, ils reconnaissent qu'il a quelque aveu public à faire, et qui pèse lourd sur son cœur. Celui qui apparut au pape Innocent III dans un songe, portant l'Église de Latran sur ses épaules, conseiller des pontifes, conseiller des princes, arbitre de tant de destinées, maître et législateur de tant de consciences, découvre-t-il, en cet instant solennel, avec effroi, le caractère abstrait, presque terrible, de sa vocation doctrinale? Quel scrupule le tourmente?

Il lève sur les frères ses yeux bleus, son regard intact. « Je m'accuse, dit le maître des Prêcheurs, d'avoir toujours préféré, à celle des vieilles personnes, la conversation des jeunes femmes. »

« *La religion de mon fils Dominique est un délicieux jardin, immense, joyeux et parfumé* », dit un jour Notre-Seigneur à sainte Catherine, qui le rapporte.

GEORGES BERNANOS.

Marcel Schwob et Stevenson

L'ESPRIT de Marcel Schwob a été, on peut le dire, hanté par la pensée de Robert-Louis Stevenson qu'il n'a jamais vu. Edgar Allan Poe a éveillé son génie, enfant. Mais c'est Robert-Louis Stevenson qui lui a vraiment donné l'émoi imaginatif et créateur à toutes les époques de sa vie. Les récits de l'Écossais, alors à peu près inconnus en France, et qu'il lut sur les bancs du lycée tandis qu'il préparait sa licence, déterminèrent chez lui une véritable crise.

Certes, les deux hommes étaient faits pour s'aimer. Car l'esprit du jeune Marcel Schwob fut nourri d'histoires d'aventuriers, depuis Magon jusqu'aux pirates d'Ango. C'était là une introduction naturelle vers le milieu où se jouait l'imagination de Stevenson. Enfin, Stevenson avait pour Villon le même sentiment d'admiration que Marcel Schwob. Il y avait, entre eux, une de ces affinités qui fait que l'on se comprend sans se connaître. Mais ce qui transportait d'admiration Marcel Schwob, ce qui lui rendait Stevenson si cher, c'était son art d'évocation ; il admirait le poète qu'il était vraiment, avec son point de vue particulier sur la vie, beaucoup plus que les aventures elles-mêmes que Stevenson a pu conter.

Le choc qu'il en reçut peut remonter à sa vingtième année, tandis que Marcel Schwob piochait son Pindare, Démosthène et *les Adelphe*s.

De ce temps, date un article qu'il juge « bien mauvais » (1), mais qui mérite cependant d'être reproduit :

« Après la forte génération des Thackeray, des Dickens et des Eliot, le roman paraissait avoir atteint sa formule définitive. Les romanciers secondaires, miss Austen, Marryat, Thackeray, Ouida, puisaient chez leurs aînés. George Sand et George Eliot faisaient école ; les bas bleuissaient à vue d'œil, et le roman était tombé en quenouille. De l'autre côté de l'Atlantique, au contraire, une nouvelle floraison littéraire s'épanouissait ; Mark Twain, Bret Harte, Louisa Alcott tenaient la tête des lettres anglaises ; Edgar Poe pénétrait plus avant dans les masses. Au lieu de fades histoires qui sentent le thé, le vieux caoutchouc, les brosses à dents familiales, le style sain des Américains fleurait les épices des sous-bois californiens ; las du poète-lauréat Tennyson, des mystiques pré-raphaélites de l'école de Rossetti, le public courait aux poètes nés dans les huttes des mineurs, bronzés au hâle du soleil sur les paquebots du Mississipi, et qui avaient jeté la pioche, lâché le gouvernail pour la plume du journaliste, d'essayiste, d'humoriste, en un mot, d'artiste. Mais l'Angleterre n'a pas dit son dernier mot. Les gens qui ont créé le roman moderne ne l'abandonneront pas si facilement. Et on a beau dire, les études classiques, que les Américains méprisent, sont un vigoureux appoint dans les lettres.

« Pour savoir écrire, il faut savoir discipliner son esprit. Richepin, Bouchor reviennent à l'art classique. Ils en ont besoin, et ils le comprennent à mesure qu'ils travaillent — et l'auteur de la *Chanson des Gueux* aide l'auteur du *Faust moderne* à traduire les *Oiseaux* d'Aristophane. La logique n'a jamais rien produit. Mais on ne saurait rien produire sans la logique. Et il fallait être Molière pour faire faire à M. Jourdain de la prose sans le savoir.

« Aussi les Anglais sont-ils nos maîtres dans l'art d'écrire. Ils se soucient peu du style et de la forme ; ils pensent justement qu'à une idée claire le style vient tout seul. Et ils ont les idées claires parce qu'ils ont beaucoup travaillé le latin et le grec, lu d'un bout à l'autre Homère, Pindare, Thucydide, tourné nombre de *vulgus* et confectionné des vers anapestiques. L'élève idéal de M. Lockroy qui aura tout

(1) Lettre à son camarade Georges Guieysse (septembre 1888).

lu dans des traductions sera un piètre écrivain; fût-il rempli d'idées, autant qu'un tonneau de bon vin, il ne saura pas les mettre en bouteilles.

« Stevenson, est venu sur le terrain, armé d'une solide éducation classique. La seule œuvre que l'on connaisse de lui en France par une traduction complète, *l'Ile au trésor*, n'est pas son coup d'essai. Il n'avait pas publié moins de six ouvrages avant celui qui a sanctionné sa réputation.

« *L'Ile au trésor*, cette terrible histoire de flibustiers qui commence dans le fantastique et continue avec la précision de détails d'un journal de bord, a saisi le public et consacré une nouvelle forme du roman. Mme Bentzon, qui a récemment découvert Stevenson dans une étude de la *Revue des Deux Mondes*, semble avoir renouvelé l'observation célèbre du voyageur : « Ici les femmes sont rousses. » Elle conclut d'une de ses nouvelles, *le Cas du docteur Jekyll*, que M. Stevenson est le représentant du *roman étrange* en Angleterre. Rien ne saurait moins caractériser son talent. Si Stevenson relève d'une tradition quelconque, ce n'est pas de la morbide névrose que Poe nous a inoculée, mais des idées vaines et spirituelles du dix-huitième siècle, des Swift, des Smollet, des de Foë et des Stern. Greffez sur la prose nette et limpide de cette époque un bourgeon d'originalité fantasque, une pointe de coloris romantique, et vous aurez le style de Stevenson. Supposez qu'il n'a pris parti, ni pour le roman subjectif, l'analyse psychologique de Paul Bourget, ni pour le roman objectif, la description physiologique d'Émile Zola, mais qu'il fabrique des êtres vivants, qui parlent, marchent et agissent dans des paysages vrais, colorés, brossés en trois touches de pinceau, qui ne sont ni toute âme ni tout corps — et vous aurez son procédé de composition... »

Mais surtout, Marcel Schwob écrivit en anglais, au mois de septembre 1888, une lettre à R.-L. Stevenson qu'il savait alors « voguer sur le Pacifique ».

Ce n'est pas seulement l'étrange maturité du jugement qu'il faut admirer ici, mais l'attitude intellectuelle, vraiment charmante, qui fait qu'un écolier parle tout à coup à un maître, avec une autorité respectueuse.

Ainsi, le jeune Schwob s'excusait de s'adresser à Ste-

venson sans le connaître. Il exposait qui il était : un étudiant préparant à Paris sa licence chez son oncle, auteur de romans que Stevenson pouvait connaître. Il lui disait avoir lu dans le temps *Treasure Island*, dont la traduction par André Lauric ne l'avait pas satisfait, ayant défiguré les mots et le style, effacé les couleurs, laissant simplement le dessin. Non, il n'adressait pas à Stevenson une critique de cette traduction pour « harponner » la traduction d'un de ses romans. Il est incapable de traduire *Kidnapped*, par exemple. Il n'oserait pas. Il n'a qu'un but désintéressé, lui dire l'admiration qu'il éprouve pour lui. Depuis, il a lu avec un plaisir croissant tout ce qu'il a écrit. « Nous avons le même goût pour les vieux gentilshommes poudrés, polis, fermes, intelligents, à l'esprit clair du dix-huitième siècle. Vous aimez ce temps et je l'aime aussi. Nous avons le même principe de composition, je veux dire la simplicité, et au lieu de la description coordonnée qu'emploient les réalistes, une description progressive, avec quelques traits marquants qui représentent beaucoup mieux un tableau pour l'œil de l'esprit qu'une analyse précise et détaillée.

« Enfin, ce n'est pas la moindre chose. Les personnages que vous créez sont tellement semblables à la vie. Ils se meuvent si aisément et parlent si naturellement qu'il me semble avoir vécu quelques heures avec John Silver et Alan Breck, et que je ne puis faire autrement que vous aimer pour cela. »

Marcel Schwob arrivait à l'objet particulier de sa lettre. En 1883, un Hollandais, M. Van Duyl, qu'il connaissait, avait publié le manuscrit d'un Boër qui avait erré à travers le Transvaal et le Zouloulouland pendant la guerre de 1835. M. Van Duyl l'avait laissé libre de faire ce qu'il voulait de ce livre, en France ou en Angleterre. « S'il n'y avait pas eu un M. Stevenson en Angleterre, j'aurais probablement essayé d'en tirer un bon roman. Mais je préfère de beaucoup vous l'envoyer, à vous qui ferez cela beaucoup mieux que je ne puis le faire. Je le traduis en anglais... »

Ce récit véridique, il allait le lui adresser. « Vous trouvez là tous les incidents que vous aimez et de beaux caractères : une bataille dans une forteresse faite de chariots, et la vie d'un garçon de seize ans parmi les sauvages. Je crois réellement que personne ne peut employer ces éléments aussi bien que vous. »

Enfin, ce n'est pas une collaboration que Marcel Schwob lui propose ; il continuera la traduction par simple plaisir, si Stevenson ne doit pas s'en servir. « Je désire que vous acceptiez le manuscrit comme un très faible témoignage de sympathie. Naturellement, je serai très heureux si vous répondez. J'ai un réel désir de vous connaître, et la connaissance par lettre est aussi une sorte d'amitié. »

On ne connaît pas la réponse donnée à cette lettre, et la suite accordée à cette proposition. Mais ce qui est certain, c'est qu'une charmante correspondance fut échangée entre les deux hommes, où Stevenson apparaît dans sa franchise séduisante, sa fantaisie brillante, la rapidité de son esprit, montrant aussi le grand amour qu'il portait à notre pays.

Stevenson avait alors trente-sept ans. Il souffrait de son siècle, qui lui semblait petit. Comme ses ancêtres, il aurait voulu construire des phares au milieu des petits êtres borgnes et bornés que sont ses contemporains, qu'il est lui-même. Ses livres, il ne les reconnaît plus. Il n'aime que son tourment d'imaginer ; son *David Balfour* lui-même « est un gentil petit livre, très artistique, juste ce qu'il faut pour occuper les loisirs d'un homme d'affaires ». Il rêve de l'époque de la Renaissance.

Les soleils sont éteints autour de lui. « Voilà Taine parti, et Renan, Symonds, Tennyson, Browning ». Zola, qui est fort tout de même, est atrocement sot, et pas plus digne d'être retenu que Montépin. Kipling seul est le jeune homme plein d'avenir, « le premier de beaucoup qui ait paru — hem ! — depuis que j'ai paru » ; car Stevenson sait qu'il est en train de devenir vieille perruque. Mais le travail et l'imagination l'éperonnent toujours ; et la bête de race bondit jusqu'au saut de la mort. Il a encore écrit une trentaine de chapitres de son livre sur *les Mers du Sud* (1).

Dans une guérite à deux étages, fort peu solide, sur une pente de l'île aux forêts désertes, parmi les pics, les torrents qui coulent avec fracas, Stevenson voit entrer et sortir les vaisseaux, les grands mâts mouillés à l'extrémité de la dangereuse rade d'Apia. Aucun bruit humain, à l'exception des voix des travailleurs, ne monte jusqu'à lui, sauf, à de rares intervalles, les salves des navires de guerre dans

(1) Lettre datée de Samoa le 19 décembre 1890, à Henry James.

le port, le tintement des cloches de la cathédrale, le mugissement de la conque qui appelle les ouvriers au travail dans les plantations allemandes. Souvent il n'a rien à manger, tant le service du ravitaillement laisse à désirer. Sa femme et lui dînent parfois d'une poire, de pain dur et d'oignons.

Mais le vrai phare de la rade, c'est l'esprit de Stevenson qui tourne, l'effrayante machine de son imagination, car il demeure l'oreille tendue aux bruits lointains de la littérature en Europe, à Paris ; à Samoa, il se souvient de son Écosse, de ses origines. Combien il souffre de ne pas agir, lui qui a tout imaginé, comme les êtres du seizième siècle qu'il aimait, et qui savaient à la fois peindre, se battre, écrire, tenir des comptes, sculpter et scalper. La politique et la mauvaise administration des blancs l'exaspèrent : « J'ai tâché de rester simple spectateur, mais je n'ai pu y tenir. Ces gens-là sont de tels imbéciles ! et des imbéciles illogiques. Un imbécile logique, dans une bureaucratie, entouré de paperasses, cela se conçoit ! En outre, il est ce que nous attendons que soit tout fonctionnaire : vulgaire et inintelligent. Mais ceux-là qui ont l'air de vrais pantins... » Alors Stevenson se recueille. Il pense à tous les morts qui sont en lui, qui parlent en lui ; il a un projet de généalogie familiale de ses ancêtres, voulant remonter « jusqu'à mille ans en arrière, quand même je ne devrais aller sur leurs traces que par des gibets. Ce n'est chez moi ni de l'amour, ni de l'orgueil, ni de l'admiration. C'est une sorte d'expansion de mon identité... (1). »

Une des premières lettres (2) qui nous ait été conservée de Stevenson à Marcel Schwob est datée de l'*Union Club* de Sydney, le 19 août 1890, et fait allusion à la récente communication que Schwob avait faite à l'Institut sur Villon (3) :

(1) Lettre à R. A. M. Stevenson, juin 1894.

(2) Ces lettres ont été traduites par Mlle Madeleine Rolland, dans *Minerva*, du 1^{er} et du 15 mars 1903. Je les ai revues sur les originaux. — Dans la première, datée d'Honolulu, Stevenson lui demande de lui écrire un peu, annonce qu'il passera peut-être par Paris, en mai ou juin : « Votre petit conte est délicieux. » (*The letters*, ed. Sidney Colvin, *The Works*, Swanston edition, vol. XXIV, p. 327.)

(3) *Ibid.*, p. 397.

« MON CHER MARCEL SCHWOB,

« Mais alors, vous avez tous les bonheurs, vous ! Quelque chose de plus sur Villon, cela semble incroyable ; quand ce sera mis en ordre, je vous prie, envoyez-le-moi.

« Vous désirez traduire *la Flèche noire*. Cher monsieur, la présente vous y autorise ; mais, je vous avertis que je n'aime pas cet ouvrage. Ah ! vous qui connaissez si bien les deux langues et qui avez du goût et des lettres, si vous vouliez avoir seulement la fantaisie de traduire un livre de moi que j'admirerais ! — car nous admirons parfois nos propres ouvrages, ou moi, du moins, — avec quelle satisfaction l'autorisation serait accordée ! Mais c'est trop espérer.

« Vous ne détestez pas alors mes bonnes femmes ? Moi, je les déteste. Je n'ai jamais été satisfait de mes créations féminines, à l'exception de quelques lignes, concernant la comtesse de Rosen et Mme Desprez, dans *le Trésor de Franchard*.

« J'ai eu, c'est vrai, un moment d'orgueil pour ma pauvre *Flèche noire* ; j'ai cru et je crois encore que Dick le bossu est une figure possible et vivante. Celui de Shakespeare — oh ! si l'on peut appeler cette chrysalide Shakespeare — celui de Shakespeare a de la vie... Car de la vie, il peut en avoir ; mais quant à être possible, certes, il ne l'est pas ! J'adore Dumas et j'adore Shakespeare ; vous ne vous méprendrez pas sur le sens de mes paroles si je vous dis que le Richard de l'un me rappelle le Porthos de l'autre ; et si, par n'importe quel sacrifice de mon bagage littéraire, je pouvais débarrasser *le Vicomte de Bragelonne* de Porthos, *Jekyll* pourrait disparaître, et *le Maître de Ballantrae* et *la Flèche noire*, soyez-en certain ; et je ne trouverais pas ma vie perdue pour l'humanité, s'il fallait donner une demi-douzaine de mes autres volumes par-dessus le marché !

« Le ton (1) de vos charmantes lettres me rend égoïste ; vous me forcez à me prendre trop au sérieux. Comprenez que j'ai passé une partie de ma vie en France, que j'ai aimé votre pays et beaucoup de vos compatriotes ; que pendant toutes ces années, j'apprenais la leçon que votre pays enseigne. Je respirais cette atmosphère d'art que là seule-

(1) Alinéa traduit par Marcel Schwob.

ment on peut respirer; et pendant toutes ces années, je savais — et j'enrageais de savoir — que, dussé-je écrire avec la plume des anges ou des héros, pas un Français ne s'en douterait ! Et voici que vous entrez en scène, que vous m'envoyez les plus aimables encouragements, que vous me lisez et me comprenez, que vous voulez bien aimer ce que je fais... »

Et R.-L. Stevenson se représentait comme chargé de travail, avec deux gros romans en train. Mais surtout il était plongé dans un grand livre sur l'Océanie. « Ce devrait être le grand livre sur *les Mers du Sud*, et ce le sera. » Il avait des poésies sous presse. « Toutes ces choses, et les soucis d'une installation imminente à Samoa, me tiennent très occupé; et un rhume (comme d'habitude) me tient au lit.

« Hélas ! je n'aurai pas le plaisir de vous voir encore de quelque temps, si même je puis vous voir jamais. Il faut vous contenter de m'accepter comme une voix errante, et sous forme de lettres occasionnelles venant d'îles mystérieuses; adressez les vôtres, si vous êtes assez bon pour m'écrire, à Apia, Samoa... »

De Sydney encore, le 19 janvier 1891, R.-L. Stevenson adressait une belle lettre à Marcel Schwob. Il allait se confesser, comme il disait, avouant l'emprise du pauvre et beau pays, « grandiose, sauvage, mélancolique » qu'il parcourait alors à cheval, rassemblant les matériaux d'un « très curieux livre de voyages : récits et personnages étranges, cannibales, pirates, vieilles légendes, anciennes poésies polynésiennes » — un beau « fouillis ». Mais le Pacifique est une étrange région ! Le dix-neuvième siècle n'y existe que par endroits. C'est la contrée de tous les siècles et de races, de barbarie et de civilisation, de vices et de vertus (1).

Alors, Stevenson, qui avait des yeux clairs ouverts sur lui et sur les autres, lui disait (2) :

— Sapristi, comme vous y allez ! *Richard III* et Dumas, de tout mon cœur, mais pas *Hamlet*; *Hamlet* est de la grande littérature ; *Richard III* est un gros et vulgaire mélodrame bien noir, écrit avec infiniment de verve, mais sans raffinement ni philosophie, par un homme qui avait encore à apprendre le monde, l'humanité et son métier. Je préfère

(1) *Letters* (Honolulu, juin 1889).

(2) *Letters*, t. XXV, p. 54.

le *Vicomte de Bragelonne* et *Richard III* ; c'est mieux fait dans son genre ; mais je ne mentionne certes pas le *Vicomte* dans la même partie de l'édifice que *Hamlet*, *Lear*, *Othello*, ou aucun de ces chefs-d'œuvre que Shakespeare nous donna plus tard.

« Aussi, comme vous y allez avec vos éloges ! Je crains que ma solide éducation classique (1) ne soit dans le genre de celle de Shakespeare, et plus justement définie comme consistant en « un peu de latin et point de grec ». Laissez-moi vous apprendre que j'ai étudié pour devenir ingénieur. Je dirai à mon éditeur de vous envoyer un exemplaire de *Mémoires et Portraits*, où vous verrez quelque chose de mon origine et de mon éducation, et où vous m'entendrez discourir tout au long sur mon cher vicomte. Je vous permets de grand cœur de choisir dans mes œuvres et de traduire celle que vous préférez, trop honoré si un jeune homme de tant de talent pense que cela en vaut la peine. Mon choix se porterait, pour ma part, soit sur *Kidnapped*, soit sur le *Maître de Ballantrae*.

« ... Dans ces deux ouvrages, préparez-vous à des scottismes employés délibérément...

« Nous vivons ici dans un beau pays, entourés d'êtres intéressants et beaux. La vie est encore très dure ; ma femme et moi habitons une maisonnette composée de deux pièces et située à trois milles de la mer et à six cent cinquante pieds au-dessus. Nous avons dû tracer la route qui y mène, et nos approvisionnements sont encore fort imparfaits. Par le temps déchaîné que vous avons (c'est la saison des ouragans), nous souffrons de beaucoup d'incommodités. Une nuit, le vent soufflait si outrageusement dans notre maison que nous avons dû rester dans l'obscurité ; et comme le vacarme de la pluie sur le toit rendait toute conversation inintelligible, vous imaginez si nous avons trouvé la soirée longue. Ces choses me plaisent malgré tout. Vous dites que l'*artiste inconscient* est parti voyager ; vous ne m'analysez pas comme il faut. Je suis pour six dixièmes artiste et quatre dixièmes aventurier. En premier, je suppose, viennent les lettres ; après vient l'aventure ; et depuis que j'ai cédé à celle-ci, je crois que la formule a changé : artiste pour cinquante-cinq centièmes et aventurier pour quarante-cinq

(1) Réponse à l'allusion faite dans un article de Marcel Schwob.

centièmes. Voilà ce qui serait plus près de la vérité. Et si ce n'avait été mon peu de vigueur, j'aurais pu être un homme tout autre.

« Quoi que vous fassiez (1), ne négligez pas de me faire parvenir ce que vous publierez sur Villon ; j'attends votre envoi avec le plus vif intérêt. Je n'ai pas ma photographie sous la main, mais je l'enverrai dès que je pourrai. Vous seriez charmant de faire un échange, car je ne vois pas beaucoup de chances que nous nous rencontrions en chair et en os ; et un nom, et une écriture, et une adresse, et même un style?... J'en sais à peu près autant sur Tacite et davantage sur Horace. Ce n'est pas suffisant entre contemporains, et nous le sommes encore.

« Je me souviens d'un autre de mes livres que j'ai relu l'autre jour et que je trouve bien par endroits : *le Prince Othon*. Il ne vaut pas les deux autres, mais il a une recommandation : il possède des personnages de femme, et, pour cette raison, serait peut-être plus apprécié en France. Je vais donc demander à Chatto de vous envoyer *le Prince Othon*, *Mémoires et Portraits*, *Sous-Bois* et *Ballades*, dont vous ne me semblez n'avoir rien vu jusqu'ici. Ils arriveront trop tard pour le nouvel an ; que ce soit donc un cadeau de Pâques ! Il faut que vous me traduisiez vite, vous aurez bientôt mieux à faire qu'à transvaser l'ouvrage des autres. »

Il y a vraiment du tragique dans leurs destinées, comme un appel à travers le vaste monde de pensées fraternelles qui se cherchent. Trois mois avant de mourir, le 7 juillet 1894, de Vailima-Upolu-Samoa, R.-L. Stevenson écrivait une dernière fois à Marcel Schwob pour le remercier de l'envoi de *Mimes*. Il a le pressentiment de sa fin. Il attend depuis si longtemps la mort. Finie sa petite musique au pied du Vésuve ! Il lui disait la leçon ultime de l'art, avec un accent plus solennel, à propos de ce livre paré de toutes les grâces d'Alexandrie (2) :

« Merci de vous être souvenu de moi dans mon exil. J'ai lu *Mimes* deux fois, d'un bout à l'autre, et maintenant en écrivant, je le relis encore et comme par hasard, une pièce à la fois, mon regard tombant sur un mot et poursuivant,

(1) Alinéa traduit par Marcel Schwob.

(2) *Letters*, p. 409.

docile, jusqu'à la fin du morceau. C'est un livre gracieux, essentiellement gracieux, avec sa hantise d'agréable mélancolie, son aimable saveur d'antiquité. En même temps, par ces mérites, il se montre comme la promesse de quelque autre chose à venir, plutôt qu'une chose finale en soi. Vous avez encore à nous donner — et je l'attends avec impatience — quelque chose de plus grande allure ; quelque chose éclairé de plein jour, non crépusculaire, quelque chose avec les couleurs de la vie, non avec les teintes plates d'une enluminure de temple, quelque chose qui sera dit avec toutes les clartés et les trivialités du langage, non chanté comme une berceuse à peine articulée. Cela ne vous plaira pas tant quand vous nous le donnerez, mais cela plaira mieux aux autres. Ce sera un ensemble plus parfait, ce sera plus terrestre, plus nourri, plus ordinaire — et pas si joli, peut-être même, pas si beau. Nul ne sait mieux que moi comment, dans la vie, à mesure qu'on avance, nous devons laisser là le joli et le gracieux (1). Nous n'atteignons des qualités que pour les perdre ; la vie est une suite d'adieux, même en art, et nos spécialités mêmes sont caduques et éphémères. Il en est ainsi de ces pièces exquises, la dix-septième, la dix-huitième et la quatrième de ce présent recueil. Vous ne les surpasserez peut-être jamais ; je crois que pour l'*Hermès*, jamais ! Eh bien ! Vous ferez autre chose, et c'est cela que j'attends. »

Dans le même temps où R.-L. Stevenson allait mourir, Marcel Schwob l'évoquait à propos de la traduction du *Dynamiteur*, par G. Art, qui allait paraître dans la *Revue hebdomadaire*, puis chez Plon, en 1894 :

« Le public français connaît un peu Stevenson depuis qu'on a traduit *l'Île au trésor*, *Docteur Jekyll et Monsieur Hyde*, le *Master de Bellantrae*. Un article du *Temps* lui a appris que M. Stevenson était à Samoa et qu'il s'y occupait des affaires indigènes, étant ennemi de l'influence allemande, avec une vivacité telle que le Foreign Office s'est ému ; mais

(1) Le 17 juin 1893, R.-L. Stevenson écrivait à Henry James : « J'ai reçu de votre part un livre d'un nommé Anatole France. Pourquoi déguiserais-je ma pensée ? Je n'ai rien à faire d'Anatole France. Il écrit très joliment ; et puis après ? Le baron Marbot est une autre paire de manches... » A propos de *Jérôme Coignard*, Stevenson se rétracta. Il était devenu son fervent admirateur : « Je ne pense pas qu'on puisse écrire un meilleur livre... »

la jeune gloire de Rudyard Kipling a paru faire oublier, dans ces derniers temps, les beaux contes et les exquis romans de R.-L. Stevenson.

« Je voudrais donner quelques notes ici, dans ce pays que Stevenson aime, sur le magnifique écrivain, depuis l'époque déjà lointaine où les lecteurs du *Scot's Observer* s'étonnaient des contes modestement signés R. L. S., depuis les cinq années pendant lesquelles Stevenson vagabonde par la forêt de Fontainebleau jusqu'à son établissement dans l'île de Samoa, en pleine Océanie, où il est allé chercher la santé au soleil des mers australes... « Quand je viendrai, disait-il encore, nous dînerons chez « Lapérouse », si c'est encore un bon restaurant, nous regarderons couler la Seine verdoyante, et nous parlerons de Villon. »

Hélas ! je doute que nous puissions jamais ensemble regarder verdir la Seine sous le Petit Pont, à l'endroit même où François Villon s'est appuyé si souvent ; car les dernières nouvelles ne faisaient pas prévoir son retour. Mais il m'a envoyé son double, le *bleicher doppelgaenger* dont parle Henri Heine : c'est un livre de contes océaniques, de légendes de Samoa curieusement tressées de civilisation occidentale et de sauvagerie polynésienne ; il faut à toute force s'en contenter, puisque l'île d'Océanie tient encore son poète prisonnier. »

Marcel Schwob définissait l'œuvre de Stevenson : « un extraordinaire mélange d'essais délicats et littéraires, et d'aventures de pirates et de chercheurs d'or. » — « A travers les vingt-quatre volumes qu'il a publiés depuis 1876, on peut distinguer une double personnalité qui le fait pencher tantôt vers John Knox, le prédicateur, tantôt vers Barbe-Noire, le flibustier. Son admiration est la plus grande, là où il rencontre une haute culture littéraire jointe à une vie flexible et changeante ; et il aime également le poète voleur François Villon et l'individualiste solitaire dans les forêts du Maine, Henry David Thoreau... Il a une âme de sermonnaire raffiné. Son imagination a les audaces les plus subites et sa raison les plus logiques subtilités... C'est un brutal et un dilettante... Voici le *Dynamiteur* redevenu d'actualité!... (1). Tant il est vrai que les grands poètes construisent à l'avance les réalités futures ! »

(1) L'ouvrage a été écrit en 1886.

Ainsi leurs pensées se cherchaient par delà les mers. Et bientôt Marcel Schwob apprenait la mort de l'ami qu'il n'avait jamais vu.

Quel n'eût pas été l'émoi de son imagination, si Marcel Schwob avait connu les circonstances de la mort de R.-L. Stevenson, qui tombe frappé d'apoplexie foudroyante, à quarante-trois ans, dans sa luxueuse villa de *Vailina*, qu'il venait de faire édifier dans un des plus beaux sites de l'île, quelque temps après avoir confié à son gendre Lloyd Osbourne (1), sous les étoiles du ciel austral, la misère de sa vie. On la connaissait seulement pour être remplie de plaisants livres qui lui avaient rapporté une fortune. Mais Stevenson était double comme Marcel Schwob. Il y avait en lui un malade qui se savait depuis tant d'années perdu ; il maudissait son « déshonneur physique », sa « dégradation », comme Marcel Schwob : et souvent il avait envisagé le suicide, le grand voyageur qui n'avait rencontré que « la solitude de ce monde ».

Et voici que sa bière, enveloppée du drapeau anglais, par un après-midi éclatant de lumière, est hissée par douze indigènes vigoureux, qu'accompagnent quarante hommes de renfort et une foule de Samoans, chantant à l'unisson, au sommet du Mont Avea où Stevenson est déposé sous les fleurs. Autour de lui, la forêt vierge s'accroche aux monts, coupée de précipices et de cascades. A ses pieds, s'étale la nappe bleue de l'océan.

Pour la troisième fois, Marcel Schwob reprenait le portrait de R.-L. Stevenson ; mais avec quelle maîtrise, alors ! C'est le bel essai qui figure dans *Spicilège* :

« Je me souviens clairement de l'espèce d'émoi d'imagination où me jeta le premier livre de Stevenson que je lus. C'était *Treasure Island*. Je l'avais emporté pour un long voyage vers le Midi. Ma lecture commença sous la lumière tremblotante d'une lampe de chemin de fer. Les vitres du wagon se teignaient du rouge de l'aurore méridionale, quand je m'éveillai du rêve de mon livre comme Jim Hawkins au glapissement du perroquet... Je voyais le visage bleu de

(1) Voir le *Scriber's Magazine*, de février 1924, et l'article de René Puaux, dans le *Temps*, 13 février 1924.

Flint, râlant, ivre de rhum, à Savannah, par une journée chaude, la fenêtre ouverte ; la petite pièce ronde de papier, découpée dans une Bible, noircie à la cendre, dans la paume de Long John ; la figure couleur de chandelle de l'homme à qui manquaient deux doigts ; la mèche de cheveux jaunes flottant au vent de la mer sur le crâne d'Allardycé. J'entendais les deux ahans de Silver plantant son couteau dans le dos de sa première victime ; et le chant vibrant de la lame d'Israël Hands clouant au mât l'épaule du petit Jim ; et le tintement des chaînes des pendus sur Execution Doc ; ; et la voix mince, haute, tremblante, aérienne et douce s'élevant parmi les arbres de l'île pour chanter plaintivement :

Ἐν νήσοις μακρῶν σέ φάτοιν εἶναι

« Alors je connus que j'avais subi ce pouvoir d'un nouveau créateur de littérature et que mon esprit serait hanté désormais par des images de couleur inconnues et des sons point encore entendus... »

Et Marcel Schwob, dans la maîtrise de son génie, le proclamait alors : « Le réalisme de Stevenson est parfaitement irréal, et c'est pour cela qu'il est tout-puissant. Stevenson n'a jamais regardé les choses qu'avec les yeux de son imagination... »

— Maintenant, le créateur de tant de visions repose dans l'île fortunée des mers australes :

« Hélas ! nous ne verrons plus rien avec *his mind's eye*. Toutes les belles fantasmagories qu'il avait encore en puissance sommeillent dans un étroit tombeau polynésien, non loin d'une frange étincelante d'écume : dernière imagination, peut-être aussi irréal, d'une vie douce et tragique. « *I do not see much chance of our meeting in the flesh* », m'écrivait-il. C'était tristement vrai. Il reste entouré pour moi d'une auréole de rêve. Et ces quelques pages ne sont que l'essai d'explication que je me suis donné des rêves que m'inspirèrent les images de *Treasure Island* par une radieuse nuit d'été. »

Et désormais, sur le tombeau polynésien où reposait R.-L. Stevenson, dansait comme une lueur devant les yeux de Marcel Schwob. Elle orientait sa pensée vers l'homme dont l'art magique avait ensorcelé son esprit.

PIERRE CHAMPION.

Les Provinces de France, l'invasion et la frontière

LA France est faite de la réunion de pays dont l'origine remonte, dans un lointain passé, jusqu'aux États de la Gaule indépendante, jusqu'aux cités de la période gallo-romaine, jusqu'aux duchés et comtés de l'époque féodale. Ces pays, dont les particularités historiques, géographiques et sociales déterminent des mœurs et des intérêts divers, des manières de vivre et de penser différentes, des « nuances d'âme » particulières, ce sont nos provinces.

Elles sont le résultat d'un long développement historique, le produit d'une race qui s'est adaptée au sol. Elles sont d'anciennes patries. A travers les siècles elles ont, avec plus ou moins de vigueur, affirmé leur puissance, avec plus ou moins d'énergie, préservé leurs vertus originales ; mais chacune d'elles apporte dans l'unité française ses tendances propres, chacune d'elles a son rôle dans la formation de cet ensemble harmonieux qu'est la France, chacune d'elles a sa mission à remplir pour la défense de la patrie.

*
* *

Dans le monde entier, il n'est pas de pays, — la Pologne exceptée, — plus dangereusement placé que la France ; il n'est pas de nation dont l'existence ait été et soit plus directement et plus continuellement menacée : par ses

rivages, la France tient aux mers, là elle se heurte à une race entreprenante et réaliste, la race anglo-saxonne ; par ses frontières terrestres, elle tient aux pays de race germanique et doit s'arc-bouter sur son propre sol pour résister à la poussée de cette race prolifique et guerrière. Depuis des siècles, notre patrie vit sous la menace alternée et parfois combinée, de ces deux races.

Si, après quatre siècles de luttes, la menace d'invasion anglaise s'est transformée en menace de contrainte, après deux mille ans, au cours desquels ont alterné les périodes de guerre et les périodes de paix, la menace d'agression et d'invasion germanique n'a pu être écartée.

Durant quatre siècles et demi, Rome gouverna la Gaule. Aussi longtemps que la force politique de l'Empire eut la vigueur qui vient d'un pouvoir solidement établi, c'est-à-dire pendant deux siècles, la paix romaine s'étendit jusqu'au Rhin. Les peuples gaulois connurent la vie heureuse des peuples qui n'ont pas d'histoire. Mais au milieu du troisième siècle, la force de l'Empire est ébranlée par l'anarchie. Les légions sont plus préoccupées par le souci de fixer sur les épaules de leurs chefs le manteau impérial que par celui de tenir la garde du Rhin. L'Empire est aux enchères. L'instabilité du pouvoir central s'oppose à la direction d'une politique extérieure suivie et à l'organisation de la défense du territoire. Sur toutes les frontières les Barbares exercent leur poussée. Les Francs et les Alamans pénètrent dans la Gaule et la dévastent. Constance Chlore, Constantin, Julien l'Apostat parviennent cependant à refouler les Barbares sur la rive droite du Rhin, mais en l'an 400 les légions rhénanes sont rappelées en Italie et, depuis cette époque, l'effort des peuples de l'ancienne Gaule s'est épuisé à vouloir reporter sur le Rhin la barrière qui est la seule sur laquelle ils puissent arrêter l'envahisseur avant qu'il n'ait foulé le sol de la patrie.

C'est la tragique destinée des provinces du Nord et du Nord-Est de servir de champ de bataille à des luttes dont il faut redouter que le terme ne soit pas atteint.

Pour couvrir la France face à l'Est il faut une barrière ; la barrière du Rhin faisant défaut, c'est le sol même de ces provinces qui la remplace. Pendant la guerre de 1914-1918, tout le long de cette bande de territoire qui des bords de la mer du Nord s'étend jusqu'à la trouée de Belfort, — de la

mer du Nord aux Vosges, disait le communiqué, — s'est fixée, entre les tranchées où se tenaient toujours en alerte les soldats des deux armées, cette frontière sanglante, zone désertique, bande de terre qui n'appartenait à personne, couverte de fils de fer enchevêtrés, labourée par les obus, zone de mort où, chaque fois qu'un être vivant s'y hasardait, éclataient les grenades et sifflaient les balles et dans laquelle, le soir venu, le jaillissement des fusées éclairantes illuminait d'une lueur blafarde les corps des héros tombés n'ayant d'autre linceul que le voile des nuits qui tombe des étoiles.

C'est un frappant contraste que celui qui existe entre ces provinces depuis dix-sept cents ans, toujours alertées, à intervalles presque réguliers, ravagées par les gens de guerre, et ces autres provinces dont la vie — au cours des siècles — s'écoule paisible, à peine troublée par le fracas des batailles.

*
* *

La *Bourgogne* est une terre qui incline son peuple au particularisme et lui inspire des idées de grandeur et d'impérialisme.

La vallée de la Saône est le lieu d'où s'épanouissent en tous sens les routes venues de Marseille, de Provence et d'Italie par l'étroit couloir du Rhône. Vers le Rhin, la Moselle, la Meuse, la Seine et la Loire s'ouvrent la porte de Bourgogne, les seuils de Lorraine et de Languedoc, les passages de l'Auxois, le sillon de la Dheune. C'est par cette plaine que, de Lyon, l'influence latine a rayonné sur la Gaule.

Cette vallée, au carrefour du monde méditerranéen, des pays rhénans, des bassins de la Seine et de la Loire, paraissait appelée à former le berceau d'un État puissant. Une telle position inspirait au peuple qui la tenait l'ambition de dominer les pays du Centre, du Nord et de l'Est. Mais un point d'appui solide manquait à son élan vers la conquête ; il n'y avait pas de centre autour duquel coordonner les efforts.

La Saône, paisible et lente, est un chemin qui passe au milieu des peuples riverains sans les unir. Dans les temps celtiques, les marais et les forêts humides enveloppaient ses bords ; les tribus se disputaient les points où étaient établis les ports et les passages. Entre les Éduens et les Séquanes, elle fut une cause de conflits comme au moyen âge entre les seigneurs bourguignons et les seigneurs francs-comtois. Le

sillon qu'elle trace fut une limite sur laquelle tendait à se fixer une frontière politique : Francie et royaume de France à l'ouest, Lotharingie et Saint-Empire à l'est. Les efforts tentés pour fonder sur les bords de la Saône un État puissant mirent parfois en péril l'unité nationale, mais toujours ils ont échoué.

A l'époque celtique, les Éduens, maîtres des rives de la Saône, retranchés dans le massif du Morvan, doivent se soumettre à la volonté des Arvernes fortement installés dans les monts d'Auvergne, réduit central de la Gaule. A l'époque franque, les rois de Bourgogne rêvent de reconstituer à leur profit l'unité gauloise. Mais Clovis et ses fils arrêtent l'essor de cet empire naissant. Sous les Carolingiens, la *Burgundie* est brisée en deux par le traité de Verdun : le duché à l'ouest de la Saône dans les États de Charles le Chauve, la future Comté, à l'est dans les domaines de Lothaire.

Sous les Capétiens, les ducs de Bourgogne sont de hauts et puissants barons, vassaux du roi ; jusqu'au quinzième siècle ils sont fidèles au pacte féodal, mais celui-ci rempli, ils veulent rester libres dans leur seigneurie et, en 1315, Louis X reconnaît les droits de la nation bourguignonne.

Au quinzième siècle, ils ont réuni le duché et la Comté de Bourgogne ; ils tiennent la vallée de la Saône et ses débouchés ; ils s'appuient sur la Loire et le Jura ; ils sont maîtres de la Picardie, de l'Artois, de la Flandre, du Hainaut, du Brabant, de la Hollande, du Luxembourg. En face de la puissance des rois de France, ébranlée par la guerre de Cent ans, ils dressent un État féodal redoutable. Ils arrêtent la marche des Capétiens vers le Rhin ; ils menacent de rompre l'unité française et de reconstituer, entre France et Allemagne, une Lotharingie s'appuyant aux Alpes, et tenant les côtes de la mer du Nord.

Philippe le Bon (1419-1467) tente de réaliser la grandeur des destinées bourguignonnes. Il croit le moment propice : le dauphin Charles s'est réfugié à Bourges, les Anglais sont maîtres de la Normandie, de l'Île-de-France, de la Champagne, de l'Aquitaine. Entre ces deux forces rivales, Angleterre et France, le grand-duc d'Occident poursuit l'exécution de son dessein. Il est l'arbitre entre ces deux puissances. Il utilise leur antagonisme pour se grandir. Il veut maintenir les rois capétiens au delà de la Loire et recevoir des Anglais toute autorité sur les territoires conquis.

Nommé régent du royaume par Henri VI d'Angleterre, il obtient les comtés de Champagne et de Brie. Il est près d'atteindre le but. Seule une frêle barrière de forteresses françaises sur l'Oise et sur l'Aisne lui ferme la route de Paris, siège de son gouvernement. Il porte son effort contre elle. A Compiègne, Jeanne d'Arc arrête son élan. Elle succombe sous les murs de la petite place forte. Mais elle a relevé le courage des défenseurs. Son geste a indiqué le point où était le péril. La ville tient bon et une armée de secours commandée par le comte d'Alençon, La Hire et Xaintrailles la délivre. Philippe le Bon recule.

Charles le Téméraire (1467-1477), héros hardi et ambitieux, reprend le dessein de son père. Mais il calcule mal son élan. Il ne peut ramasser dans une volonté commune et entraîner vers son but la nation bourguignonne ; celle-ci comprend mal son rêve de restauration d'un royaume d'Austrasie dont Nancy serait la capitale. Il est impuissant à lui communiquer l'impulsion nécessaire, et en 1477 il tombe sous les coups des soldats de René II, duc de Lorraine. Le péril bourguignon est écarté, la Bourgogne devient une province française. Dans le royaume elle vécut calme et prospère, couverte à l'est par la Franche-Comté, au nord par la Champagne.

De toutes les provinces de France, la *Franche-Comté* est celle qui a éprouvé le plus durement les misères d'une position frontrière. La vallée du Doubs unit la plaine d'Alsace au sillon de la Saône et à celui du Rhône. C'est une grande voie commerciale ; c'est aussi un chemin qui s'ouvre aux invasions. Le peuple placé à la garde de ce défilé a la plus douloureuse des histoires. Il a toujours cherché, mais en vain, à tenir les points nécessaires à la protection de son sol : face à l'est les rives du Rhin ; face à l'ouest les rives de la Saône ; repoussé des deux côtés, il dut lâcher prise, se cantonner dans les vallées étroites et profondes du Jura et dans la plaine du Doubs que domine Besançon.

Gardant une des marches militaires les plus importantes de l'Empire romain, il est attaqué au deuxième siècle par les Cattes, au troisième violenté par les Alamans, aux quatrième et cinquième bousculé par la ruée des Barbares ; rattaché en 843 au royaume de Lothaire, il partage avec le peuple lorrain la tragique destinée des pays de l'ancienne Lotharingie ; placé entre la France et l'Allemagne, il subit

le choc de tous les assauts que se livrent les rois et les empereurs ; pendant quatre siècles, du quatorzième au dix-septième, la Franche-Comté est ravagée par les guerres ; meurtrie et brutalisée, elle aspire au repos ; elle sollicite la neutralisation de son territoire ; son histoire n'est qu'une lutte désespérée, traversée çà et là par de courtes trêves, sous le règne de princesses bienfaisantes. En 1678, elle devient une province française. La politique séculaire des Capétiens a atteint son but. Louis XIV tient une des portes qui s'ouvrent sur l'Allemagne.

Dans le royaume de France, la Franche-Comté trouve le repos, la halte définitive. Elle perd ses libertés, mais elle connaît l'ordre et la sécurité. La monarchie aide au développement économique du pays ; l'agriculture, l'industrie, le commerce prennent un splendide essor ; le long des cours d'eau les forges à fer, les scieries, les papeteries, les moulins se multiplient ; de nombreuses routes facilitent les voyages et les transports ; les villages se repeuplent, les villes s'agrandissent. Au dix-neuvième siècle, elle subit le contre-coup des invasions de 1814 et de 1870-1871, sans que sa prospérité matérielle en soit profondément atteinte.

Le *Dauphiné* n'a pas, comme la Bourgogne, été entraîné vers la conquête et l'impérialisme ; il n'a pas, comme la Franche-Comté, été broyé entre la France et le Saint-Empire. Appuyé sur la haute muraille des Alpes, protégé par le fossé du Rhône, il s'est isolé dans ses montagnes et dans ses plaines qu'encadrerait le cours rapide du fleuve. Province autonome dans le royaume de France en 1349, il rompit facilement les liens qui le rattachaient au Saint-Empire romain, fournit à la monarchie les ressources en hommes et en argent nécessaires à son œuvre nationale et soutint fidèlement son effort pour fonder l'unité française.

* *

Le ciel bleu de la lumineuse *Provence*, marche de la France face à l'Italie, n'a éclairé qu'à de rares intervalles les misères de la guerre, tribut habituel des pays frontières. Depuis le passage des Barbares au cinquième siècle, les Sarrasins au huitième, les Impériaux au seizième et au dix-huitième foulèrent son sol sans que les dévastations y aient laissé des traces profondes.

C'est la contrée française qui reçut la première les rayons de la civilisation venue d'Orient.

Cette civilisation meurtrie par le passage des peuples barbares ne fut pas détruite ; dès le neuvième siècle, la nation provençale retrouve la sérénité favorable à l'éclosion de cette langue harmonieuse et sonore en laquelle les poètes aiment fixer leurs rêves ; et tandis que les chevaliers des provinces du Nord et de l'Est doivent lutter sur leur propre sol contre les Germains, les Normands et les Anglais, c'est vers l'Italie, vers l'Espagne, vers les pays du Levant dont les Croisés ont ouvert les portes, c'est vers la Palestine et la Tripolitaine que les comtes de Provence tournent leur ardeur guerrière.

Comme la Provence, le *Languedoc* est une terre que Rome marqua de son empreinte et dans laquelle la civilisation latine, profondément enracinée, se maintint malgré le passage des Barbares.

Au moyen âge, la pensée latine s'épanouit dans une floraison d'idées philosophiques et religieuses où se mêlaient les souvenirs de l'antiquité et les influences venues d'Orient. Tandis que sur les bords de la Seine s'élaborait une civilisation plus austère et plus rude, la civilisation douce et raffinée de l'Occitanie brillait d'un vif éclat. La langue d'oc en traduisait les aspirations et les troubadours s'en allaient de château en château semant par les routes leurs poésies légères et passionnées. Toulouse rayonnait à la fois sur l'Aquitaine et la Provence. C'était, avec ses légistes, ses philosophes et ses poètes, une métropole intellectuelle, la rivale de Paris.

C'était aussi la capitale d'une France méridionale qui se dérobaux directions politiques de la monarchie capétienne. Les comtes de Toulouse, marquis de Gothie, ducs de Narbonne, échappaient à l'autorité du roi. C'étaient de puissants seigneurs trop éloignés de Paris pour être contrainsts à l'observation du pacte féodal.

A la fin du douzième siècle, ces tendances particularistes prirent une vigueur nouvelle ; en se jetant dans l'hérésie albigeoise, les populations de l'ancienne Narbonnaise se détachaient des autres peuples de France ; elles se constituaient en nationalité distincte, ayant sa doctrine politique et religieuse. C'est alors que les croisés de Simon de Montfort firent la conquête de cette contrée qui se séparait.

L'évolution qui entraînait les peuples du Languedoc vers une destinée particulière était arrêtée.

Cette nation languedocienne qu'avait bercé le rêve d'un royaume d'Occitanie demeura longtemps réfractaire aux influences du Nord. Elle aida vaillamment les rois de France dans leur lutte contre les Anglais, mais affirma toujours sa volonté, de former un État dans l'État. A la fin du seizième siècle, elle montre encore sa volonté autonomiste avec Henri 1^{er}, duc de Montmorency ; au dix-septième siècle, elle soutient Gaston d'Orléans dans sa révolte ; après la révocation de l'Édit de Nantes, elle offre aux calvinistes l'appui de ses forteresses et le refuge des monts boisés de ses Cévennes. Mais ce particularisme finit par s'émousser et, au dix-huitième siècle, la province disciplinée accepte les directions françaises.

La *Guyenne* et la *Gascogne* constituent le fragment principal de cette Aquitaine dont l'effort particulariste à plusieurs reprises menaça de rompre l'unité française.

À de certains moments la rupture avec le Nord parut définitive. Au cinquième siècle, les Visigoths d'Espagne occupaient tout le Midi de la Gaule ; leur empire se dressait face au royaume des Francs. Toulouse était sa capitale, la Loire sa frontière. A la bataille de Vouillé (506), Clovis brisa cette puissance, mais l'autorité des rois demeura toujours mal assurée sur ces provinces qui s'appuyaient aux Pyrénées. Au onzième siècle, Guillaume VIII, duc d'Aquitaine, est l'égal en puissance de son suzerain. Il semble le véritable roi de France ; c'est à lui que s'adresse le pape Grégoire VII lorsqu'il voulut lancer les chevaliers chrétiens à la défense de Byzance menacée par les Turcs.

En 1154, Henri Plantagenet, duc de Normandie, et par sa femme Aliénor, duc d'Aquitaine, monta sur le trône d'Angleterre ; la Guyenne et la Gascogne furent alors prises dans le mouvement de la politique anglaise. Pour retenir dans l'unité française ce Midi aquitain qui s'échappait vers d'autres destinées, il fallut attaquer et vaincre la nation étrangère qui le tenait en son pouvoir. Bien qu'elles fussent l'enjeu de la lutte, c'est le sol d'autres provinces qui servit de champ de bataille. Pendant la guerre de Cent ans, elles subirent les dures réquisitions des soldats du Prince Noir et des soldats de du Guesclin, mais restèrent en dehors de

la tourmente qui désolait les provinces de la Loire et de la Seine.

L'*Auvergne*, le *Limousin*, la *Marche*, le *Bourbonnais*, provinces groupées sur le Massif Central et sur ses bastions avancés, — réduit des guerres de l'indépendance, — abritent sur leurs plateaux et dans leurs vallées des populations qui n'éprouvèrent des grandes luttes nationales que les derniers contre-coups. Pays de marche pendant quatre siècles, entre les domaines du roi de France et ceux du roi d'Angleterre, elles subirent le passage des hommes de guerre, les escarmouches des troupes se disputant le butin, les combats pour l'attaque ou la délivrance des châteaux forts, mais échappèrent aux ravages systématiques qui dévastaient les pays voisins.

Depuis l'invasion arabe du huitième siècle, ces provinces du Centre et du Midi, couvertes par les provinces du Nord et de l'Est, n'ont pas connu le bouleversement des invasions qui emportent tout sur leur passage. Le visage de la terre et des choses s'y transforme plus lentement que dans les pays de *marche* sans cesse ravagés. Depuis des siècles, les mêmes chemins conduisent au village et à la ville nichés au même creux du plateau ou au même coin de la vallée ; l'appel de la cloche qui sonne à l'église romane est celui qu'entendaient les ancêtres et le seuil usé de la vieille maison demeure, gardant la trace séculaire des générations qui ont passé.

Le *Poitou* est une terre ouverte ; aucun obstacle ne protège ses frontières. C'est un lieu de passage, un seuil entre la Loire que tenaient les rois de France et la Garonne que dominaient les ducs d'Aquitaine, rois d'Angleterre.

Pendant les quatre siècles que dura la lutte contre les Anglais, le Poitou fut une *marche* foulée et dévastée par les soldats de France et les soldats d'Angleterre. Avec le *Berry*, l'*Orléanais* et la *Touraine*, elle devint l'une de ces provinces hérissées de châteaux forts à l'abri desquels le roi de Bourges cherchait un refuge. Orléans, Bourges, Tours et Poitiers, voilà les quatre forteresses d'angle du camp retranché où se concentraient les derniers soldats du roi de France.

La *Bretagne* s'élance dans l'Océan, offrant à l'assaut des vagues ses falaises et ses rochers. C'est le pays de la mer, l'Armorique. Dès la fin du troisième siècle, les pirates saxons menacent ses côtes. Rome organise la défense. Les villes s'enferment dans une ceinture de remparts et le long du lit-

toral s'élève une ligne de forteresses. Mais au quatrième et au cinquième siècles, l'Empire romain ne peut plus assurer la défense de ses provinces lointaines. Sa puissance est ébranlée par le choc des peuples barbares qui ont franchi le Rhin et le Danube. En vain les peuples de l'ancienne confédération armoricaine se groupent pour résister. L'unité de commandement fait défaut. Les Alains envahissent le pays, détruisent les villes et dévastent les champs. Les Saxons ravagent le littoral, remontent le cours des rivières et refoulent les populations dans les forêts.

C'est sur ces rivages déserts qu'au milieu du cinquième siècle les Bretons, chassés de leur île par les Angles et les Saxons, cherchent un refuge. C'était un peuple fier, énergique, indépendant. Il avait longtemps résisté aux invasions des Anglo-Saxons. Vaincu, il préférerait l'exil à l'esclavage. Il apportait dans la péninsule armoricaine son particularisme farouche. C'était une véritable nation qui s'installait à l'extrémité de la Gaule. Mais cette nation, au lieu de se concentrer, cédait aux tendances particularistes de la race et se divisait en clans.

Au neuvième siècle, quand les Normands attaquent les rivages bretons, ils trouvent un peuple désuni, incapable de résister. Ils s'installent sur les côtes et de là ils s'en vont dans l'intérieur des terres, portant la désolation et la ruine. Accablés par ces malheurs, les Bretons se rassemblent sous l'autorité d'un chef unique, Alain Barbetorte, et délivrent leur patrie (936-940). L'unité bretonne est fondée.

Bientôt la Bretagne se heurte à deux États puissants dont les chefs ont rassemblé toutes les forces : le royaume de France et le royaume d'Angleterre. Le duché est pris entre ces deux adversaires redoutables ; il devient un champ de bataille, les influences et les armées des deux nations se heurtent sur son sol ; au milieu de ces périls, il s'efforce de maintenir son indépendance. La Bretagne aux Bretons est le mot d'ordre qui refait l'unité de la patrie menacée.

Au treizième siècle, avec l'appui de Philippe Auguste, la Bretagne échappe à la domination anglaise ; au quatorzième siècle, elle se tourne vers l'Angleterre pour se dégager de l'étreinte française. Pendant la guerre de Cent ans, elle est un champ de bataille. L'influence du parti français, tout-puissant dans les pays de Rennes et de Nantes, pénètre dans la Bretagne bretonnante de la Cornouaille, du Broerec, du

Léon et du Tréguer, et lorsque, le 6 décembre 1491, Charles VIII épouse la princesse Anne, héritière du duché, c'est avec joie que le peuple breton salue le roi de France qui doit lui donner la paix et la sécurité.

La *Normandie*, orientée vers le nord, présentait ses côtes à l'atterrissage des barques rapides venues des contrées septentrionales ; c'était, pour les aventuriers saxons et scandinaves, le rivage naturellement rencontré dans leurs courses maritimes ; c'était l'un des buts habituels de leurs expéditions. Le large estuaire de la Seine et le cours des rivières que remonte au loin le flot des marées, leur offraient des voies de pénétration faciles dans l'intérieur du pays.

Au neuvième siècle, les Normands, navigateurs hardis et rudes conquérants, s'abattent sur la contrée et la ravagent. Ils sont attirés par la douceur du climat, la fécondité du sol, la richesse des villes, des églises, des abbayes. C'est un flot qu'aucune digue ne peut contenir. En vain Charles le Chauve tente de barrer les vallées qui mènent vers Paris. Toutes les barrières sont emportées. Les hommes du Nord mettent le siège devant Paris (885) ; ils se répandent en Anjou, en Touraine, en Bourgogne.

Pour fixer des limites à ces invasions et localiser le champ de la dévastation, Charles le Simple conclut un accord avec Rollon, chef des envahisseurs. Par la convention de Saint-Clair-sur-Epte (911), le roi de France abandonne aux Scandinaves les territoires situés entre la Bresle, l'Epte, l'Avre et la Dives. Mais, peu à peu, par vagues successives, du neuvième au onzième siècle, les Normands s'étendent au delà des frontières fixées et remplissent tout le cadre de la province ecclésiastique de Rouen.

Les Normands trouvaient sur les bords de la Seine une société qui s'organisait. Sous l'influence de l'Eglise et sous l'administration de la monarchie franque, elle élaborait ses institutions politiques, sociales, économiques et juridiques.

Cette société, bien que fortement ébranlée par le choc brutal des invasions, se maintint et absorba les pirates farouches qui s'abattaient sur elle. Il semble que, parmi ces émigrants, les femmes aient été en petit nombre. Les Scandinaves païens prirent des épouses chrétiennes nées dans le pays ; sous leur influence, le présent se lia sans effort au passé ; dans la famille nouvelle, les mœurs des rudes envahisseurs s'adoucirent ; les conquérants cédèrent à l'action des

vaincus ; l'Église, par l'enseignement de sa foi et de sa morale, contribua puissamment à l'assimilation spirituelle des vainqueurs.

Ainsi se forma cette race normande où s'allient l'esprit laborieux et prudent des Gallo-Romains terriens et la rude énergie des aventuriers scandinaves. Fortement attachée au sol par ses racines franques et gallo-romaines, elle est emportée vers la conquête des terres lointaines par son hérédité scandinave. Ses marins sont toujours prêts à tendre la voile vers les régions inconnues ; ses guerriers toujours en quête d'aventures. Ils se jettent sur les pays bons à prendre. Ils les colonisent et fondent des empires. Ils conquièrent l'Angleterre et créent le royaume des Deux-Sicules. Mais la race demeure liée à la terre qui fut son berceau. La population normande se détache des empires qu'elle a fondés, lorsqu'ils tournent leur force contre la France.

Les ducs de Normandie furent des vassaux plus turbulents que rebelles ; ils mettaient volontiers leurs forces au service du suzerain, mais supportaient malaisément une contrainte imposée. En eux persévérait la fierté ombrageuse des conquérants barbares. Or voici que l'un d'eux veut être roi : en 1066, Guillaume le Conquérant entraîne son peuple à la conquête de l'Angleterre.

Dans le vaste empire anglais, la Normandie demeure une province autonome ; elle conserve ses lois et ses institutions ; bien loin d'être absorbée par la civilisation anglo-saxonne, c'est elle qui rayonne sur les terres conquises. En 1204, Philippe Auguste réunit le duché à la couronne.

Pendant la guerre de Cent ans, la Normandie prouve sa fidélité à la France par une résistance héroïque. Elle devient l'arsenal maritime du royaume ; elle fournit ses navires, ses marins, ses soldats, son argent ; elle veut conquérir une seconde fois l'Angleterre. Mais le traité de Troyes (1420) la livre à l'étranger.

La Normandie refuse de s'incliner, elle s'obstine dans une lutte désespérée. C'est une guerre de partisans, une guerre de chouans. Des bandes s'organisent ; elles sont composées de moines, de paysans, d'artisans, conduites par des gentilshommes dont les châteaux sont aux mains des Anglais. Elles ont leur point d'appui dans les forteresses encore soumises au roi, leur refuge dans les bois. Elles harcèlent les soldats de Bedford, enlèvent les convois, tentent des coups de

main hardis contre les garnisons isolées. Dans les cités, les bourgeois fomentent des complots. Si quelques prélats, quelques seigneurs, quelques bourgeois, flétris par le nom de « Français reniés », se sont ralliés à l'Anglais, le peuple des villes et des campagnes reste fidèle au roi de France.

En vain le roi d'Angleterre s'efforce de gagner par des faveurs cette province qui fut le berceau de ses ancêtres, la Normandie se dérobe ; elle trouve la noble formule des peuples vaincus qui espèrent quand même : « La terre prise, les cœurs sont imprenables. »



Et voici maintenant celles de nos provinces qui, — pour la France, — depuis dix-sept cents ans offrent, dans un admirable élan d'héroïsme, tout ce qu'elles possèdent : la vie de leurs enfants, les pierres de leurs demeures, les récoltes de leurs champs et le sol lui-même qu'a pétri leur labeur.

La plaine ondulée qui, des bords de la Seine, s'étend vers l'Ardenne et les collines d'Artois fut, à toutes les époques, un champ de manœuvres militaires et une terre de bataille ; Celtes, Gallo-Romains, Francs et Français, s'y rassemblèrent pour tenir tête aux Barbares d'outre-Rhin, venus parfois des profondeurs de l'Asie, aux Normands, aux Germains, aux Anglais, aux Espagnols, aux Autrichiens, aux Russes, aux Allemands.

Sur les autres frontières de France, au Midi, au Sud-Est, à l'Est, les montagnes dressent la muraille de leur chaîne, les fleuves opposent le fossé de leurs cours. Ici s'ouvre la trouée des invasions. Le Rhin franchi, il n'est pas d'obstacle qui arrête l'envahisseur. Les vallées de la Lys, de l'Escaut, de la Sambre, conduisent à celles de l'Oise, de l'Aisne, de la Marne, chemins naturels vers Paris. Contre l'avalanche des peuples venus de l'Est, il n'est d'autre rempart que la masse armée des défenseurs. Sur ce sol piétiné sans cesse par les troupes en marche vers Châlons et Tolbiac, vers Bouvines et Crécy, vers Rocroy et Denain, vers Fleurus et Waterloo, vers Sedan et Charleroi, les traces de la guerre n'ont pas le temps de s'effacer.

Dans cette région, sous la menace des invasions, la France prit conscience d'elle-même ; le sentiment national y naquit plus tôt et s'y fortifia plus vite. La nécessité de résister aux

agressions germaniques et aux agressions normandes entre-tint la vigueur et l'esprit militaire des populations ; elle imposa à leurs chefs le rôle de protecteurs de tous les anciens Gallo-Romains ; c'est dans ces plaines que les rois de France prirent leur appui pour s'élancer vers le Rhin, les Alpes, les Pyrénées, refouler l'envahisseur et rassembler en une même nation tous les peuples gaulois ; c'est dans cette contrée, la plus exposée de France, qu'ils fondèrent un État. •

Postés à Paris, au croisement des vallées qui s'ouvrent en éventail vers l'Orient, ils installent solidement leur pouvoir dans les plaines d'Ile-de-France et de Picardie et reculent lentement les frontières du royaume vers le Rhin.

L'*Ile-de-France* et la *Picardie* sont les provinces les plus anciennement françaises ; elles constituèrent en quelque sorte le fondement du royaume de France, le noyau autour duquel vinrent se grouper les autres provinces. Sur leur sol aucune puissance féodale ne put se développer ; à peine née elle était absorbée dans la masse du royaume. D'autre part, l'uniformité du sol, le loyalisme des populations rapprochées par la menace d'un péril commun s'opposaient à la formation de seigneuries indépendantes. Dans cette région menacée sans cesse, seule l'autorité des rois, défenseurs d'une civilisation nationale et protecteurs de toutes les provinces, devait s'implanter et grandir.

Depuis des siècles, la plaine de l'Ile-de-France et de la Picardie forme le glacis sur lequel l'effort des empereurs d'Allemagne et celui des rois d'Angleterre, groupant parfois en une même coalition tous les peuples d'Europe, s'est heurté à la résistance des soldats de France. Il n'est pas un village, pas un boqueteau, pas un pli de terrain qui n'ait été disputé pied à pied. Là se trouvent les pays conquis et reconquis, les villes prises et reprises, les places fortifiées à la hâte puis démantelées, la ligne irrégulière des frontières instables tracées par les traités successifs.

Sous Louis XIV, cette plaine, à l'abri des forteresses de Vauban, fut le vaste camp retranché où les armées françaises se tenaient prêtes à la riposte ; pendant la grande guerre de 1914-1918, elle fut le lieu où pesa le plus fortement la poussée des armées allemandes pour rompre le front qui couvrait Paris.

Les *Flandres* constituent avec l'*Artois*, étroitement uni à ses destinées, une des *Marches* de la France vers l'Est. C'est

un pays de transition entre deux races. Les influences germaniques et les influences françaises s'y combinent pour former un peuple particulier. Les idées de deux civilisations s'y rencontrent pour créer une mentalité originale. Disputés par des nations rivales, de tels pays s'efforcent de préserver leur génie propre et de le maintenir sous une armure de privilèges et de franchises.

Sous la domination des ducs de Bourgogne, des empereurs d'Autriche et des rois d'Espagne, la Flandre fut le poste avancé d'où l'étranger menaçait Paris. Mais les Flamands, soucieux avant tout de maintenir leurs libertés locales, demeuraient réfractaires à toute tentative d'assimilation. Enfermés derrière les remparts de leurs villes, ou marchant hardiment dans la plaine, groupés en milices communales, ils luttaient pour le maintien de leurs privilèges. Le respect des droits des cités flamandes était la condition de leur loyalisme.

Les traités des Pyrénées (1659), d'Aix-la-Chapelle (1668) et de Nimègue (1678) donnèrent à la France l'Artois, le *Cambrésis*, une partie du *Hainaut* et détachèrent, morceau par morceau, de la Flandre maritime et de la Wallonie, les territoires qui formèrent les Flandres françaises. Là s'élevaient ces citadelles dont Vauban disait qu'elles étaient un peu trop « pêle-mêlées » avec celles de l'ennemi. Une ligne de forteresses de Dunkerque à Sedan par Bergues, Lille, Tournay, le Quesnoy, Philippeville, ferma cette frontière aux invasions.

Avec les places fortes de Picardie, les places de Flandre et d'Artois furent, jusqu'en 1815, les points de résistance qui accrochèrent les forces des peuples coalisés contre la France et qui en 1712, 1792 et 1793 leur barrèrent le chemin de Paris.

Pendant la guerre de 1914-1918, l'héroïque résistance de la Belgique préserva de l'invasion la plus grande partie des Flandres et de l'Artois.

La *Champagne* est une plaine sèche et crayeuse qu'enveloppent des terrains semés d'étangs, sillonnés de ruisseaux, couverts de prés, de bois, de vergers ; elle se distingue des contrées voisines sans être séparée d'aucune par une barrière naturelle ; c'est un lieu de passage, un croisement de routes. Dans ce pays de transition, au relief effacé, se rencontraient les chaussées romaines qui, de Lyon et Besançon, s'en allaient vers Orléans, Lutèce, Cologne, Trèves, Metz ; au moyen

âge, c'était la grande artère du commerce international ; là passaient les chemins qui unissaient les cités commerçantes des Flandres aux républiques marchandes d'Italie ; au carrefour de ces grandes routes, Sens, Troyes, Châlons, Reims étaient d'importantes cités.

En même temps qu'elle attirait les grands courants de circulation commerciale, cette plaine facilement pénétrable aspirait les peuples qui se jetaient sur la Gaule. Les Vandales, les Suèves, les Alains, les Huns s'y sont arrêtés. Les Normands, détournés de Paris par l'héroïque résistance de ses défenseurs, y ont campé. Pendant la guerre de Cent ans, les troupes des ducs de Bourgogne, les armées anglaises venues de Picardie et de Guyenne y fixèrent leurs points de concentration. Au seizième et au dix-septième siècles, placée entre la Franche-Comté et les Pays-Bas espagnols, la Champagne couvrait Paris contre les Impériaux. Au dix-neuvième siècle, elle fut le théâtre des plus héroïques combats de l'immortelle campagne de France ; au vingtième siècle, pendant la Grande Guerre, sur son sol dévasté se livrèrent six grandes batailles et s'affrontèrent en des centaines de combats les défenseurs des tranchées.

La Champagne a produit une race et un État féodal. Mais, ravagée par la guerre, menacée pendant des siècles par l'étranger, cette province s'appuya toujours sur la force du roi de France.

* *

Au sud des Flandres, le bastion lorrain couvre, face à l'est, le glacis des plaines d'Ile-de-France, de Picardie et de Champagne.

Ce bastion est tenu par une race dont il semble que la vertu essentielle soit l'énergie. Le sol lorrain exige un dur labeur, la restauration des ruines qui le couvrent à chaque guerre une ténacité héroïque, la menace d'un péril jamais écarté une vigilance toujours alertée. Cette énergie, — burinée dans la race par un effort séculaire, — la nation lorraine l'a toujours mise au service de la France.

Tandis que, sous les influences méditerranéennes, la Provence, le Languedoc, l'Aquitaine échappaient à l'attraction française, tandis que la Bourgogne, le Dauphiné, la Bretagne produisaient des races nettement particularistes et des dynasties de barons dont la préoccupation principale

était de dresser à l'éperon de leurs plateaux et au seuil de leurs vallées des châteaux forts prêts à résister au choc des troupes royales, la *Lorraine*, État souverain, l'un des derniers réunis à la couronne, placé entre la France et l'Allemagne, comme entre « l'enclume et le marteau », maintint la direction de ses destinées dans le sens que lui imposaient ses traditions carolingiennes et gallo-romaines.

Bouleversée par les guerres aussi profondément que la Franche-Comté, la Lorraine n'a jamais demandé que son territoire fût neutralisé. Des *oppida* gaulois dressés au sommet des monts, aux forts d'arrêt modernes tapis dans le sol, l'histoire des forteresses lorraines atteste la ténacité d'une résistance qui n'a jamais faibli.

Mais il ne suffit pas au Lorrain de monter la garde face à l'est, il ne lui suffit pas d'arrêter l'envahisseur et d'accepter la ruine de ses biens et le sacrifice de ses soldats ; lorsque la France est menacée sur l'une ou l'autre de ses frontières, la clairvoyance lorraine discerne le péril, — et c'est du sol lorrain que part l'élan qui brise l'effort de l'étranger. Partout où la France est attaquée, il y a un Lorrain ; chaque fois que dans la tourmente la France chancelle, c'est un Lorrain qui la redresse.

Au milieu du huitième siècle, la France et la civilisation chrétienne sont menacées d'une totale destruction, c'est de la Mosellane que vint le salut. Les Arabes ont conquis l'Espagne, franchi les Pyrénées, vaincu les peuples de Provence et d'Aquitaine. Partout le massacre et la ruine. En Bourgogne, en Neustrie, les cœurs tremblent d'épouvante. Mais, dans son palais de Metz, le grand duc d'Austrasie, Charles Martel, a entendu le cri d'alarme. Il rassemble ses peux, ranime la confiance des Aquitains, s'élance au-devant des Sarrasins, et les met en déroute dans les plaines de Poitiers (732).

Pendant un siècle, les ducs d'Austrasie, avec Charles Martel, Pépin le Bref et Charlemagne, rudes guerriers, fondateurs d'empire, tiennent les Germains au delà du Rhin et les Sarrasins au delà des Pyrénées, et Charlemagne en l'an 800 fonde cet empire, — dont l'Austrasie avec Metz est le cœur, et dont la force assure aux peuples de l'ancienne Gaule la sécurité et à la civilisation chrétienne un libre épanouissement.

Mais cet empire s'écroula lorsque la coutume germanique

eut imposé le partage de l'Empire entre les fils de Louis le Débonnaire. La Mosellane, qui avait été le cœur de l'Austrasie et le berceau de la dynastie carolingienne, n'était plus, au dixième siècle, qu'un des débris de l'empire dont elle avait été le centre. « De son glorieux passé, il ne lui reste plus qu'un souvenir. » Pendant quatre siècles, elle fut ballottée entre les influences allemandes et les influences françaises ; ce ne fut qu'après qu'une dynastie de ducs héréditaires se fut enracinée dans son sol que la Lorraine reprit la claire conscience de ses destinées. Dès le treizième siècle, le contact est rétabli avec les forces françaises. Depuis cette époque, ses ducs, ses chevaliers, ses soldats furent de toutes les grandes batailles nationales.

A Bouvines (1214), c'est un chevalier lorrain, Gérard la Truie, qui décide la victoire. Il est l'un des cinq plus vaillants auxquels le roi de France, Philippe Auguste, donne le « baiser de foi » avant la bataille.

A Courtrai (1302), à Mons-en-Puelle (1304), le duc Thibaud II combat aux côtés de Philippe IV. A Cassel (1328), le duc Ferry IV, le lutteur, ramène au combat les troupes françaises qui cédaient et, en poursuivant les Flamands, reçoit la blessure dont il devait mourir. A Crécy (1346), le duc Raoul et ses trois cents chevaliers pénètrent profondément dans le corps de bataille anglais, et, malgré le désastre, s'obstinent à lutter sans céder un pouce de terrain. Le corps du duc de Lorraine fut retrouvé au milieu des bataillons ennemis ; il n'en était pas, disent les vieilles chroniques, qui fût « plus approuché des Anglais ».

Pendant la guerre de Cent ans, la bannière ducale flotte à côté de la bannière aux fleurs de lis, à Poitiers (1356), à Roosebeck (1382), à Azincourt (1415) ; les princes lorrains vont guerroyer en Bretagne avec du Guesclin et, aux obsèques du héros breton, connétable au service de France, c'est le duc Jean de Lorraine, qui, avec Philippe de Bar, a l'honneur de tenir la bride de son quatrième cheval de bataille.

Au début du quinzième siècle, c'est la grande pitié du royaume de France. Le pays est ravagé par la guerre, le vieux roi Charles VI est fou, Henri V d'Angleterre attend sa mort pour mettre sur sa tête la couronne que lui donne le traité de Troyes. Les intellectuels du temps, les docteurs de l'Université de Paris, une partie de la noblesse, de la bourgeoisie

et du peuple tiennent pour les Anglais ; le dauphin Charles, incertain de ses droits, s'est réfugié à Bourges. Comme au temps de l'invasion arabe du septième siècle, le sol de la France est envahi, et le désespoir a détendu le ressort de la volonté de vaincre.

Une fois encore, c'est de Lorraine que partira l'élan qui « bouterà » l'ennemi hors de France. C'est une voix lorraine qui calmera les cœurs, redressera les fronts et dans les mains raffermira les armes prêtes à tomber.

Jeanne d'Arc aime son village de Domremy, ses vieilles maisons basses, ses prés verts où serpente la Meuse, son bois « chesnu » calme et mystérieux, son église où elle vient prier et dont les cloches bercent son âme d'une musique céleste.

Elle aime ses parents, ses voisins, les émigrants chassés par la guerre, qui passent sur la grand'route à la recherche d'un logis, et les hommes d'armes, pourvu qu'ils soient du parti de France, — et son amour s'étend plus loin toujours, vers Orléans qui est au « pays de Loire », vers Bourges où réside le vrai roi et vers tous ces pays dont les moissons sont foulées par les chevauchées et dont les demeures sont pillées et brûlées. Elle souffre de toute la souffrance de la France. Elle sait que Dieu n'abandonne que ceux qui s'abandonnent, elle sait qu'il faut crier confiance à ceux dont le courage défaille et que, pour saisir la victoire, il faut, avant tout, croire que l'on sera vainqueur.

« Je ne suis qu'une pauvre fille qui ne sait ni monter à cheval, ni conduire une guerre ! » songe-t-elle. Et son trouble s'accroît. Elle se réfugie dans la prière et ses « Voix » se font plus pressantes. Elle comprend qu'elle est choisie par Dieu, — et voilà qu'à l'appel d'une jeune paysanne lorraine que Dieu inspire, la France, qui chancelle, se redresse.

A. tous Jeanne crie confiance ! Au dauphin Charles, et à ses capitaines, La Hire, Dunois, Xaintrailles : « Les hommes d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire. » Orléans est délivré (8 mai 1429) — et son clair génie découvre l'essentiel. Ce qu'il faut, c'est avant tout rétablir l'ordre et restaurer l'autorité. Ce qu'il faut, c'est un chef. Elle résiste à ceux qui d'Orléans veulent l'entraîner sur Paris ; elle fait sacrer le roi à Reims et, ce faisant, elle arrête l'anarchie dans laquelle sombrait le royaume et sauve la France.

Les Anglais refoulés, la puissance de leurs alliés les ducs de Bourgogne demeurait menaçante.

Charles le Téméraire a rompu ses liens de vassalité à l'égard du roi de France. Il affirme tenir sa couronne de Dieu seul. Il veut fonder un empire réunissant les plaines de l'Escaut à celles de la Bourgogne. Il discerne que le centre de cet empire est sur les rives de la Meurthe et de la Moselle. Il trouvera là, avec les traditions lotharingiennes, un peuple capable de soutenir son effort et de comprendre son rêve de grandeur. Mais il se heurte au patriotisme des Lorrains. En 1477, Nancy résiste à ses assauts. René II, avec l'aide des bataillons suisses, bouscule son armée. Charles le Téméraire tombe devant la cité dont il voulait faire la capitale de ses États.

Au quinzième siècle, le royaume de France, pris entre l'Angleterre et la Bourgogne comme dans un étau, succombait. C'est la Lorraine, avec Jeanne d'Arc et René II, qui desserra l'étreinte et rendit à la France le libre essor de ses destinées.

Au seizième siècle, les princes de Lorraine sont les compagnons de guerre des rois de France et la tradition rapporte que, le soir de Marignan (1515), alors que tous reposaient accablés par les fatigues de la journée, seul le duc Antoine de Lorraine resta debout, veillant sur le repos du roi de France. Symbole de la vigilance lorraine toujours en éveil devant le péril qui menace l'unité française !

En 1525, une menace germanique se dresse. Des bandes de paysans allemands — les Rustaids — assez semblables par leurs doctrines et leurs méthodes d'action aux bolchevistes modernes, s'avancent à travers les Vosges massacrant les populations, brûlant les châteaux et ravageant les villes. Le duc Antoine s'élance au-devant d'eux et les taille en pièces près de Saverne. En 1552, un prince de la maison de Lorraine, François de Guise, arrête Charles-Quint devant Metz ; en 1558, il enlève aux Anglais leur dernière citadelle : Calais.

Mais, à servir la France, la Lorraine risquait son indépendance.

Au seizième siècle, les Valois entretiennent d'étroites relations avec les princes lorrains ; ils les reçoivent magnifiquement à la cour, s'attachent à eux par les liens du sang, sollicitent leur arbitrage avec l'empereur. Ils poursuivent avec ténacité la politique qui doit réunir sous une même autorité tous les anciens pays gaulois et faire la France.

La volonté d'atteindre le Rhin emporte les forces fran-

çaises vers Metz, Toul et Verdun (1552). Par ces trois points solidement tenus, la France a prise sur la Lorraine. Celle-ci se débat sous l'étreinte.

Le dix-septième siècle fut, pour la Lorraine, un temps de misères et de souffrances. Une nation agonisait qui voulait vivre libre. Les armées royales pénétrèrent dans les duchés, tiennent garnison dans les villes, font le siège des places fortes, détruisent les remparts : les pierres de la vieille forteresse lorraine de Vaudrevange servent à construire les fortifications de Sarrelouis. Les rois de France veulent faire de cette province la *marche* frontière du royaume, le bastion d'où il serait aisé de surveiller les peuples d'outre-Rhin. Ils sont hantés par les grands souvenirs de l'Austrasie carolingienne. Ils veulent imposer aux Lorrains la mission d'avant-garde que, depuis des siècles, ils remplissent librement. Mais les Lorrains hésitent à reconnaître en eux les héritiers de la tradition austrasienne. Ils refusent à la contrainte ce qu'ils accordaient jadis de plein gré. Ils ressentent d'autant plus la tristesse de l'abdication présente que, dans le passé, plus de gloire rayonnait.

Au dix-huitième siècle, les destinées de la Lorraine s'unissent étroitement à celles de la France. Les derniers ducs, Léopold et François III, limitent leur effort à la réparation des dommages de guerre ; sous l'autorité nominale de Stanislas (1737-1766), le chancelier de La Galaizière, représentant du roi, gouverne. En 1766 le duché est réuni au royaume.

Couverte à l'est par l'Alsace, protégée au nord par les forteresses que Vauban, de Mézières à Lauterbourg par Sierck, Sarrelouis et Landau, a dressées entre la Meuse et le Rhin, la Lorraine restaure ses ruines et rétablit sa prospérité. Mais, à la fin du siècle, les armées prussiennes du duc de Brunswick ouvrent l'ère des nouvelles invasions. En 1792, en 1814, en 1815, en 1870-1871, en 1914-1918, les peuples d'outre-Rhin déferlent sur le territoire lorrain. Au vingtième siècle, après le traité de Versailles, rien n'est changé dans les destinées qui pèsent sur le peuple lorrain depuis dix-sept cents ans.

La mission séculaire de la Lorraine n'est pas terminée, car la sécurité de la France n'est pas assurée.

*
* *

L'Alsace est le champ de bataille où, depuis des siècles, se rencontrent les peuples d'outre-Rhin et les peuples celtolatins. Arioviste, chef des Suèves, et Jules César, proconsul des Gaules, le duc de Bournonville, généralissime des Impériaux, et Turenne, commandant des armées royales, se heurtèrent dans cette plaine, entre Vosges et Rhin.

Réunie, au dix-septième siècle, en vertu du traité de Munster (1648), ville par ville, seigneurie par seigneurie, l'Alsace forma dans le royaume une province très particulière. Sur le vieux fond celtique de la race, les couches germaniques s'étaient superposées ; sous le choc des peuples venus de l'Est, les institutions gallo-romaines s'étaient effondrées, et la faiblesse des derniers rois carolingiens avait laissé tomber ce fragment de l'Austrasie dans le royaume de Germanie ; pendant huit siècles, ses destinées furent enchaînées à celles des pays d'outre-Rhin.

Mais dans le cadre du Saint-Empire romain, fédération sans unité matérielle ni morale, l'Alsace conservait les affinités spirituelles qui l'unissaient aux autres peuples de la Gaule. Sous l'administration française, elle reprit conscience de son génie et fortifia les éléments que la culture latine y avait déposés.

Les agents du roi s'inclinent devant les usages et les traditions ; ils interviennent le moins possible dans les affaires locales ; ils se bornent à contrôler leur gestion. C'est un régime de tutelle bienveillante plutôt que de domination.

Les privilèges des bourgeois et des seigneurs ecclésiastiques ou laïcs, les franchises de la République de Strasbourg et des villes de la Décapole sont maintenus ; l'allemand reste la langue administrative et judiciaire ; les tribunaux suivent les coutumes et le droit en vigueur ; le Conseil royal et souverain de Colmar constitue une juridiction d'appel provinciale. Sous la protection de la France, l'Alsace affirme sa personnalité, reprend son antique prospérité. Elle est mise à l'abri des invasions venues de l'Est. De Haguenau à Neuf-Brisach, Vauban dresse une ligne de forteresses. Leurs bastions ferment la Gaule aux nations germaniques, comme jadis les camps retranchés des légions romaines. Il suffit aux rois de France de donner la paix et la sécurité au peuple alsa-

cien. Il n'entra jamais dans leur dessein de violenter les consciences et d'imposer le loyalisme par la force. L'Alsace s'attacha à la France par des liens qui n'ont pas été rompus depuis.

Pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, c'est par milliers que l'Alsace fournit à la France ces soldats dont Napoléon disait : « Qu'importe qu'ils parlent allemand, pourvu qu'ils chargent en français. » De 1870 à 1914, alors que l'armée de la France et celle de l'Allemagne tenaient « leur poudre sèche et leur épée aiguisée », c'est par milliers que les Alsaciens et les Lorrains du pays messin s'enrôlaient dans la légion étrangère et combattaient sous des climats meurtriers pour la France plus grande, tandis que ceux restés au pays annexé luttèrent pour maintenir dans les cœurs la flamme du souvenir français.

Certes, cette résistance à la germanisation, ce fut une lutte « sans coups de fusil », mais d'autant plus héroïque qu'elle exigeait plus de méthode réfléchie et plus de confiance dans l'avenir. Pendant quarante-quatre ans, sous la menace de l'amende et de la prison, les vaincus ont refusé de courber la tête sous le joug des vainqueurs, et, le soir venu, après leur journée de travail, ils défaisaient patiemment l'œuvre du maître d'école prussien et apprenaient à leurs enfants à aimer la France et à chanter la *Marseillaise*. Si l'Alsace et la Lorraine du pays messin sont redevenues françaises, c'est à ces milliers de héros que nous le devons.

*
* * *

En maintenant ses légions sur le Rhin, Rome, du premier au cinquième siècle, assura la sécurité des peuples de la Gaule, d'une main plus ou moins ferme, suivant que l'autorité de l'empereur était plus ou moins stable.

Aux huitième et neuvième siècles, en dominant les barbares d'outre-Rhin, les Carolingiens continrent les invasions toujours menaçantes. Après l'effondrement de l'Empire de Charlemagne, la Gaule, devenue la Francie, laissait s'effriter et tomber les institutions que le génie latin lui avait léguées, elle risquait de disparaître dans l'anarchie et la désunion de ses forces, sa force de résistance était brisée.

Il fallait rassembler ces parties d'un tout jadis organisé, rétablir entre elles une libre et facile circulation, réparer les

ruines des invasions, grouper les peuples jadis disciplinés par Rome et affermir le pouvoir central. Ce fut l'œuvre à laquelle s'appliqua la dynastie capétienne. Pendant huit siècles, avec une admirable persévérance, elle poursuivit son dessein : élargir la France jusqu'à ses limites naturelles : le Rhin, les Alpes et les Pyrénées, et mettre à l'abri des Barbares la civilisation qui naissait sur cette terre dont les poètes chantaient le charme et la fécondité.

Au dix-septième siècle, les traités de Munster (1648), des Pyrénées (1659), d'Aix-la-Chapelle (1668), de Nimègue (1678) consacrent le glorieux résultat d'un effort séculaire. Par la guerre, par la diplomatie, par l'utilisation des principes du droit féodal et du droit romain, les rois de France sont parvenus à grouper la plupart des pays que Rome avait marqués de son empreinte. Ils ont atteint les Alpes et les Pyrénées, la Méditerranée et l'Océan ; vers le Rhin, ils ont poussé, pied à pied, la frontière et conquis, ville par ville, les places qui doivent la garder.

Se heurtant à la croyance européenne en une France « impérialiste », alors que ses rois et son peuple luttèrent seulement pour sa sauvegarde, Louis XIV détourne son esprit du Rhin, et s'occupe à fortifier cette frontière qui jusqu'en 1792 fermera le chemin des invasions.

Secondé par Vauban, Turenne et Louvois, le Grand Roi fixe les limites de « son pré carré » et s'y retranche. Il le veut imprenable. De Dunkerque maintenu démantelé par la volonté anglaise, à Lauterbourg, par Lille, Condé, le Quesnoy, Maubeuge, Philippeville, Marienbourg, Givet, Sedan, Longwy, Sierck, Sarrelouis, Landau, il barre la plaine flamande, les vallées de la Lys, de l'Escaut, de la Meuse, de la Moselle, de la Sarre, et domine les débouchés du Rhin.

Cette « barrière de fer » est couverte par une zone soumise à l'influence française. Les princes des pays rhénans sont sous la protection de la France. Pensionnés par le roi, ils acceptent le passage des troupes et l'occupation de leurs forteresses. Sur leur territoire se recrutent les régiments allemands au service de la France : Royal Allemand, Royal Deux-Ponts, Royal Bavière, Salm-Salm, Nassau, Hesse-Darmstadt, Furstemberg. La sympathie des princes rhénans assure l'occupation future de la rive gauche du Rhin.

Les rois de France tombèrent avant que leur grand œuvre fût terminé. Mais, recueillant leur tradition, les soldats de la

Révolution reprirent la marche vers l'Est et relevèrent le long du Rhin les postes établis par Rome pour la protection de la pensée latine.

La ruée des peuples en 1814 et en 1815 a enlevé ces postes et ébréché la « barrière de fer ». La victoire de 1918 a porté la France sur le Rhin, mais le traité de Versailles lui interdit d'y rester au nord de l'Alsace.

La frontière du traité de Versailles n'a pas la force de la frontière de Louis XIV. Le bastion belge la couvre au nord-est, mais Landau et Sarrelouis n'ont pas été rendues ; les brèches par où passèrent les armées allemandes en 1870 ne sont pas fermées, et les pays rhénans, dans le rayonnement de l'influence française au dix-septième siècle, sont, au vingtième siècle, maintenus dans les serres du Reich.

Certains estiment la ligne du Rhin inutile depuis que l'aviation, dédaigneuse des obstacles terrestres, porte par la voie des airs ses obus, ses fléchettes, ses gaz et ses balles sur les territoires qu'elle domine. Mais ce n'est pas l'avion, c'est le char d'assaut qui a modifié les conditions de la guerre moderne. Quelle que soit l'intensité du bombardement ou la profondeur de la nappe de gaz, il reste toujours, accrochés au sol, quelques héros dont les mitrailleuses fauchent les troupes lancées à l'assaut. Seuls les chars d'assaut peuvent réduire leur résistance. Contre les chars d'assaut venus de l'Est il n'est qu'un obstacle infranchissable : le Rhin.

Si la France renonce au Rhin, c'est à Bordeaux et non pas à Paris que doit être fixée sa capitale.

CHARLES BERLET.

A travers le Répertoire lyrique

(DEUXIÈME SÉRIE)

VI

Les deux « Iphigénies »

EN Aulide, puis en Tauride, à des âges, en des états et sous des cieux divers, écoutons deux fois aujourd'hui la vierge tragique, la même toujours et cependant changée. Elle est, on le sait, l'héroïne du premier et du dernier des cinq chefs-d'œuvre français ou francisés de Gluck (1774 et 1779).

Héroïque, la première Iphigénie chantante l'est à la façon de celle de Racine, dont Jules Lemaitre a très bien dit : « Elle a moins d'enthousiasme que de résignation et de sérénité. Tout ce qu'elle se permet, vers la fin, c'est de se réjouir à la pensée que sa mort assure la gloire d'Achille et la victoire de son pays... Bref, elle songe aux autres (et à sa race) beaucoup plus qu'à elle-même, ce qui est la marque d'une parfaite éducation. Iphigénie est une héroïne merveilleusement bien élevée. A ce degré, c'est très beau, beau de décence, de possession de soi, de discipline intérieure. Cela est virginal et royal (1). »

L'Iphigénie lyrique, elle aussi, n'est presque jamais belle que de cette décente et par moments un peu languissante

(1) Jules LEMAITRE, *Jean Racine*.

beauté. Sauf en quelques endroits où la passion l'anime et même l'emporte contre Achille qu'elle croit infidèle, on ne saurait rien voir « de plus colombe, de plus agneau, » que la douce et blanche victime. Mais dès le début de la tragédie, avant même qu'elle soit touchante, elle est aimable. S'il vous plaît de comprendre ce que Nietzsche appelait la transmutation des valeurs, soit ici la transposition de la beauté poétique en beauté musicale, rappelez-vous d'abord l'entrée de l'Iphigénie racinienne :

*Je l'attendais partout et d'un regard timide
Sans cesse parcourant les chemins de l'Aulide,
Mon cœur pour le chercher volait loin devant moi,
Et je demande Achille à tout ce que je voi.
Je viens, j'arrive enfin sans qu'il m'ait prévenue,
Je n'ai percé qu'à peine une foule inconnue,
Lui seul ne paraît point.*

Qu'on prenne ensuite la même scène chez Gluck. On y verra comment un peu, très peu de musique — une danse lente, un *arioso* de quelques mesures — a répandu, non pas sur le texte de la poésie, mais sur le sentiment qu'elle exprime, encore plus d'innocence, de mélancolie et de pu-
diques alarmes.

A côté de cette figure un peu effacée, un peu pâle à dessein, les autres : Achille, Agamemnon, Clytemnestre, n'ont que plus de relief et de couleur. Galant d'abord, et rien d'autre, Achille organise en l'honneur de sa fiancée et dans le meilleur goût du temps, (je ne veux pas dire de son temps), une matinée dansante et chantante, nuptiale et militaire à la fois. Mars et Vénus y sont loués ensemble :

*Ah! qu'il est doux d'unir aux lauriers de la gloire
Les myrtes de l'amour.*

Il y a de l'un et de l'autre feuillage dans la musique même — très supérieure aux paroles — de ce gracieux épisode, que couronne, comme une « gloire » sonore, un splendide épithalame. Mais plus loin, après l'Achille amoureux, éclatera « le bouillant Achille ». Quand La Harpe écrivait : « On ne peut se braver en musique », il avait ouï pourtant la querelle d'Achille et d'Agamemnon, ce magnifique exemple de bravade et de bravoure musicale. Le fameux, l'incomparable récitatif de Gluck donne ici toute sa mesure.

L'invective d'Achille à son futur beau-père demeure un des chefs-d'œuvre et, l'un des plus anciens, de ce lyrisme éperdu. En l'écoutant s'exalter jusqu'au paroxysme, on y reconnaît en puissance les récitatifs des héros futurs, et des héros ténors, du « grand opéra français » : Arnold, Eléazar, Raoul et Jean de Leyde. Voici l'origine d'un genre, ou d'une forme, et ce moment de la première tragédie lyrique de Gluck est gros, aurait dit Carlyle, de près d'un siècle de beauté.

Mais surtout c'est dans les rôles d'Agamemnon et de Clytemnestre que les différents traits du génie de Gluck, dramatique, oratoire, verbal, se trouvent réunis et fondus. Les deux figures dominent la tragédie. « Chanter pour chanter et chanter pour parler », disait Grétry. Le couple royal excelle en l'un et l'autre chant. C'est un « air » — et de toute beauté — que chante Clytemnestre implorant Achille pour sa fille « *par un père cruel à la mort condamnée.* » Et c'est un discours aussi, coupé de silences, eux-mêmes parlants. Qu'on se rappelle, sur le dernier de ces mots : « *Elle n'a que vous seul,* » un long point d'orgue et l'impression que ce vide nous cause en effet, de la solitude et de l'abandon. Au dernier acte, le monologue de Clytemnestre encore, tandis qu'on traîne Iphigénie à l'autel, se partage entre un récitatif haletant et un air véritable, dont la coupe régulière, toute classique, ne refroidit en rien l'ardeur.

*Soleil, et toi, soleil qui dans cette contrée
Reconnais l'héritier et le vrai fils d'Atrée,
Toi qui n'osas du père éclairer le festin,
Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin.*

La tragédie de Gluck, ainsi que celle de Racine, une *Iphigénie*, une *Phèdre*, abonde en apostrophes, en imprécations de ce genre, que la vertu de la musique fait plus éloquentes encore.

De même c'est un air, mais par moments autre chose aussi, que le monologue d'Agamemnon par où commence l'opéra. Le récitatif et le chant, la déclamation et la mélodie alternée s'y prêtent un mutuel secours et se renforcent l'une l'autre, donnant à toute une page, par le mélange des formes musicales, une variété, une souplesse que la tragédie purement littéraire, en des tirades aussi belles, mais plus uniformes, n'égale pas. Dans la nuit pâissante à peine, dans la nuit écoulée pour lui sans repos, Agamemnon

jette d'abord un cri douloureux, « *Diane impitoyable!* » Mais voici l'aube. A peine a-t-elle effleuré le front chargé d'un paternel ennui, qu'une pathétique adjuration : « *Brillant auteur de la lumière!* » s'élève, impatiente de l'accuser et de le maudire, vers le premier rayon du soleil. Rude et comme serré d'abord, le chant s'attendrit et se développe. Après le raccourci, l'effusion. De place en place le récitatif déclamé brise la ligne mélodique. Ici comme partout, quel retentissement sait donner Gluck non pas seulement à des mots, mais à des noms, aux grands et beaux noms des personnages antiques. Par exemple :

*Et dût-il m'en coûter la vie,
On n'immolera point ma fille Iphigénie.*

Comme le nom de la royale victime résonne et se prolonge à la fin du second vers! Comme il est scandé par la musique, comme il reçoit d'elle un surcroît de majesté! Et voici qu'à la fin de cette page, admirable de variété, le ton change encore. Les derniers vers (*Si ma fille arrive en Aulide*, et les suivants) sont jetés avec épouvante sur un simple, mais pathétique trémolo de l'orchestre soudain frémissant. Qui pourrait accuser de monotonie la musique de Gluck? Et lequel aussi d'entre nous, pauvres critiques que nous sommes, n'a peut-être essayé d'enfermer en une formule unique le génie plus qu'on ne le croit divers du grand maître? Mais justement parce qu'il est un des grands, des très grands, il échappe à nos définitions ou plutôt il les brise.

*
* *

Entre les deux chefs-d'œuvre inégaux, (le second supérieur à l'autre), qui portent son nom, Iphigénie a voyagé. Le voyage a formé sa jeunesse et fait de l'« héroïne merveilleusement bien élevée », une encore plus noble, plus vivante, plus agissante, enfin plus héroïque héroïne. D'Aulide en Tauride elle a été transportée, déjà peut-être par la voie des airs. Après l'avoir arrachée au fer de Calchas, Diane, qui la protège, s'est chargée de son transport. Mais pour la vouer à quel affreux sacerdoce! Tout étranger abordant au rivage inhospitalier qu'elle habite, doit être immolé par la main de la prêtresse. Elle n'exerce qu'avec horreur son cruel ministère. Un jour, deux inconnus lui sont amenés.

C'est Oreste et c'est Pylade. Nous le savons tout de suite. Mais elle ne l'apprendra qu'à la fin. Jusque-là, son trouble secret et ses mystérieux pressentiments, sa douleur à l'annonce du trépas de ses parents ; puis sa résolution de sauver l'un des captifs, les remords et les fureurs d'Oreste parricide, la magnanime émulation des deux amis se disputant la joie de mourir l'un pour l'autre ; enfin, sous le couteau déjà levé, la reconnaissance du frère et de la sœur, voilà le sujet et les péripéties de cette seconde tragédie, que dénoue, comme la première, l'intervention de la déesse.

Orphée, *Alceste*, sont les tragédies lyriques de l'amour conjugal. *Iphigénie en Tauride* est celle de l'amour fraternel et de l'amitié. Gluck est le musicien par excellence des « passions nobles », comme dit Vauvenargues. Le *Journal de Paris* écrivait après la représentation : « Il nous est absolument impossible de détailler les beautés de cet étonnant ouvrage... On a particulièrement admiré la Tempête, le Songe d'Iphigénie, l'air de Thoas, le chœur des habitants de la Tauride, le chœur des Euménides, celui des prêtresses au moment du sacrifice, les airs de Pylade et ceux d'Iphigénie, la scène des deux amis et le duo qui la termine (1). » Autant dire, avec un autre contemporain : « Ce qu'il y a de plus beau dans *Iphigénie*, c'est *Iphigénie* tout entière. »

L'ouverture (la tempête) est une véritable symphonie avec soli et chœurs, aussi admirable de romantique désordre que l'est d'ordonnance classique l'ouverture de la première *Iphigénie*. *Iphigénie en Tauride* commence, ou plutôt éclate à la manière d'un *Vaisseau fantôme*, d'une *Walkyrie*, d'un *Otello* (celui de Verdi). A peine quelques mesures de calme et nous voilà jetés non pas *in medias* mais *in summas res*. Dès les premières notes que la voix d'Iphigénie mêle aux fureurs de la tempête, aux prières de ses compagnes effrayées, la jeune prêtresse nous apparaît avec une dignité, une grandeur, une majesté que nous ne lui connaissions pas. Et pourtant, il le faut, elle supplie encore ; elle adjure la divinité qu'elle sert à regret d'amollir le cœur des barbares Tauridiens et de leur faire, si j'ose m'exprimer ainsi, passer le goût du sang.

(1) Cité par Gevaert en l'avant-propos de la partition éditée par lui. (Chez Lemoine, Paris et Bruxelles, 1900.)

Le songe qu'elle raconte ensuite est l'un des chefs-d'œuvre, oratoires et musicaux, du genre. Grave et deux fois répétée lentement, une seule note d'orchestre suffit à préparer, à poser le récit. A mesure qu'il se développe, la musique exprime en toute leur plénitude le sens et le sentiment de chaque parole. Que dis-je, elle accroît, elle déborde l'un et l'autre. Il faudrait suivre mot à mot, note à note, le funeste discours.

*Cette nuit j'ai reçu le palais de mon père.
J'allais jouir de ses embrassements;
J'oubliais en ces doux moments
Ses anciennes rigueurs et quinze ans de misère.*

Mystérieuse et solennelle d'abord, la voix peu à peu s'anime, s'élève, et parvenue enfin comme au sommet d'une si haute infortune, il semble que dans les derniers mots, dans un cri suprême, elle rassemble et renferme en effet ces « quinze ans de misère ».

Quelle tragédie de famille Iphigénie voit se dérouler en ce rêve, dont l'avenir bientôt confirmera les présages ! Son père égorgé par sa mère, que son frère assassine à son tour ! La musique nous apporte non seulement la menace mais le spectacle même de toutes ces horreurs. « *A mes regards bientôt se présente mon père, Sanglant, percé de coups... Ce spectre affreux, c'était ma mère !* » Les sons, mieux encore que les mots, nous les font voir tous deux, puis Oreste lui-même, condamné à mourir aussi, et de la main de sa sœur. Ainsi toutes les douleurs, tous les sanglots se répondent. Filial, fraternel, tous les deuils ici déploient leurs voiles ensanglantées. Dans l'âme virginale et si timide autrefois, les puissances de sentiment, de passion même, se sont accrues à l'infini. « Jamais Iphigénie en Aulide immolée », ou sur le point de l'être, ne trouva les sublimes accents qui tour à tour ici nous fendent et nous fondent le cœur.

En vérité, voilà bien l'une des personnes, des jeunes personnes les plus éprouvées du répertoire. Autour d'elle tout respire la mort, le sang. Et les dieux et les hommes ordonnent qu'elle le verse elle-même. Avec le chœur du peuple en furie et le fameux ballet des Scythes, nous sommes loin des chants et des danses aimables ordonnés par Achille en l'honneur de sa fiancée. Quant aux « Sauvages » de Rameau, ils ne l'étaient, auprès de ceux-ci, qu'à peine et

pour rire. La rudesse du rythme et le pittoresque d'une instrumentation qui parut alors exotique, donnent à ces pages de Gluck une couleur d'authentique barbarie.

Le second acte de la deuxième *Iphigénie* est un chef-d'œuvre dans le chef-d'œuvre. Le couple fraternel et tragique l'emplit tout entier (sauf un air noblement affectueux de Pylade) de son épouvante et de sa douleur. L'Oreste de Gluck égale au moins en ses fureurs l'Oreste de l'*Andromaque* racinienne. La musique fortifie, enrichit même le personnage de tout ce qu'elle a, de tout ce qu'elle est de plus que la poésie. Un siècle auparavant Saint-Évremond écrivait : « Ce qui me fâche le plus de l'entêtement où l'on est pour l'opéra, c'est qu'il va ruiner la tragédie, qui est la plus belle chose que nous ayons, la plus propre à élever l'âme et la plus capable de former l'esprit. » Saint-Évremond ne prévoyait pas que l'opéra deviendrait un jour, grâce au musicien de l'une et l'autre *Iphigénie*, une aussi belle chose que la tragédie et que, l'ayant peut-être ruinée en effet, il mériterait de nous consoler de sa ruine.

Oreste, « malade complet », « le premier des héros romantiques », « l'homme fatal », « le réfractaire, le révolté », Oreste enfin tel que le définit Jules Lemaître encore, étudiant un des aspects du personnage dans *Andromaque*, cet Oreste-là, vous le retrouverez chez Gluck. Lisez « la splendide déclamation » du célèbre monologue avant que les Furies se lancent à la poursuite du parricide. Ici « les Furies ne sont qu'en lui-même ». Mais comme elles le déchirent déjà ! Rien d'aussi terrible que son accès de démence, rien sinon peut-être la passagère et mensongère accalmie dont l'abuse un instant la fausse douceur. Je ne sais pas un plus magnifique exemple de cette contradiction entre les paroles et la musique, qui peut être aussi belle que leur accord. La poésie toute seule, par l'unité de sa nature, est empêchée d'atteindre à ce genre d'effet.

Où suis-je ? A l'horreur qui m'obsède
Quelle tranquillité succède !

Le double caractère de l'admirable scène est bien connu. Il fut compris dès l'origine. Le 15 juin 1779, le *Mercur de France* écrivait : « Oreste tombe anéanti et dans un calme apparent... Mais écoutez l'orchestre. Il vous dira que c'est là

de l'accablement et non du repos ; qu'Oreste a perdu, non le sentiment de ses peines, mais la force de le faire éclater... Son chant, qui n'a rien de périodique et reste confiné dans un petit nombre de sons, est accompagné par des altos-violons qui peignent la voix sourde et menaçante des remords, pendant que les violons expriment une agitation profonde mêlée de soupirs et de sanglots (1). » A ces mots d'Oreste qui s'apaise : « *Le calme rentre dans mon cœur* », on rapporte que Gluck un jour se serait écrié : « Il ment ! Ne le croyez pas. » Et son chant en effet, et l'orchestre, et la musique entière, véridique, implacable, le dément. Il s'endort. Mais déjà les Euménides le réveillent. Elles l'enveloppent de leurs imprécations et de leur ronde infernale. Leur rage ne se lasse un moment, et leurs voix ne faiblissent que pour redire tout bas le sinistre verdict : « *Il a tué sa mère !* » Et de la terrible scène cette redite obstinée, impassible, redouble encore la terreur. Un dernier trait, en deux mots, en deux notes, la porte à son comble. Au premier aspect de la jeune prêtresse, Oreste halluciné s'écrie : « *Ma mère !* » et ce cri seul est sublime parce qu'il accable l'enfant innocente sous le honteux et sanglant souvenir.

« *Je vois* », répond tristement Iphigénie, « *Je vois toute l'horreur que ma présence vous inspire* », et il est admirable aussi que devant cette grâce et cette douceur tombe soudain tant de violence. Dramatiques, musicales, après de telles beautés, que de beautés encore ! Iphigénie interroge, Oreste répond, et de réplique en réplique l'angoisse redoublée nous presse, nous étreint avec eux. Toutes les menaces du songe l'une après l'autre s'accomplissent. Paroles, musique précipitent leur course. Lasses enfin et comme épuisées par un trop affreux récit, elles tombent ensemble et se taisent un long moment. Éloquent, émouvant silence. Iphigénie le rompt la première. « *Éloignez-vous* », murmure-t-elle, « *Éloignez-vous, je suis assez instruite* », et ce peu de mots, ce peu de notes forme comme un douloureux euphémisme, dont la retenue et la pudeur attendrit.

Oreste obéit et se retire. Demeurée seule avec ses compagnes, la tragique orpheline donne un libre cours à sa douleur. On en connaît l'effusion splendide, où la voix, solitaire d'abord, de la « *malheureuse Iphigénie* », adjure

(1) Cité par Gevaert dans l'avant-propos de la partition.

bientôt les autres de mêler leurs « *cris plaintifs à ses gémisséments* ». Entrée saisissante du chœur, dissonances hardies (pour l'époque), plainte d'un hautbois désolé, c'est ici l'une des plus poignantes lamentations qui sur la scène lyrique aient jamais retenti. Mais déjà, comme Oreste tout à l'heure, Iphigénie pourrait dire :

*A l'horreur qui m'obsède
Quelle sérénité succède!*

Elle du moins ne mentirait pas. Pour honorer la mémoire du frère qu'elle croit mort, la sœur, la prêtresse, mène un deuil pieux et triste, mais sans désespoir. Ainsi toutes les nuances de la douleur sont observées et rendues. Pas un degré, pas un mode n'en est omis. Quelle pitié, et quelle pitié aussi respire cette suite incomparable de scènes, de chants et même de silences ! Il y a là, comme dit le vieil et bon chroniqueur Villehardouin, « *mainte larme plorée de pitié*. » La musique en vérité n'a pas attendu Wagner pour connaître et pour exprimer la religion de la souffrance humaine. Avec cela quel ordre partout, quel équilibre, quelle eurythmie antique ! Après Oreste en délire, Iphigénie apaisée. Ses compagnes l'environnent et le chœur virginal enveloppe la vierge qui le conduit d'une atmosphère sacrée. Gluck anime ici non seulement les personnages, mais le décor. Il crée le « milieu », et le temple même vit par les sons.

Dans *Iphigénie en Tauride*, opéra sans amour, une grande et belle place est faite à l'amitié. Deux airs de Pylade, l'un plus touchant, l'autre plus héroïque, en sont une éloquente apologie. Si maintenant on nous demandait à quels signes certains peuvent se distinguer en musique les modes divers de l'humaine tendresse, l'amitié, l'amour — et celui-ci filial, ou paternel, ou conjugal, ou autre encore — on ne laisserait peut-être pas de nous embarrasser. Les paroles, il est vrai, sont là pour nous éclairer. Mais tout de même Pylade non seulement ne parle, mais ne chante pas comme Iphigénie, encore moins comme Tristan ou Roméo. De l'un à l'autre, aux autres, les mélodies, les harmonies, les rythmes, les sons enfin, comme les mots, sont différents. Le second air de Pylade : « *Divinité des grandes âmes* », est d'un emportement superbe. Tout de suite il éclate. Gluck a le secret de ces attaques brusquées, foudroyantes. Rappelez-vous :

« *Divinités du Styx!* » Mais en vous rappelant cette autre invocation, d'une grande âme aussi, vous trouverez sans doute que par l'élan, par l'ardeur et la générosité, les deux appels, celui de l'épouse et celui de l'ami, se ressemblent. Alors ne raisonnons pas davantage et contentons-nous de reconnaître ensemble qu'il y a plus de choses, non pas même au ciel et sur la terre, mais dans la musique seule, que dans toute notre philosophie ou notre critique.

« *Divinité des grandes âmes!* » Que ce soit l'amitié, que ce soit l'amour, et le plus noble ou le plus tendre, toute œuvre de Gluck pourrait porter cette épigraphe. Grande âme, exquise aussi, le dernier trait d'Iphigénie en est peut-être le plus adorable. Après tant d'événements, et si terribles, s'étant enfin reconnus l'un l'autre, le frère dit à la sœur en détournant les yeux : « *Quoi! vous pouvez m'aimer!* » Et la sœur, se hâtant de rassurer le frère : « *Ah!* » répond elle, « *ah! laissons là ce souvenir funeste.* » Aulieu de voir en Oreste, comme il serait naturel, le parricide, involontaire sans doute, mais enfin le parricide, elle ne voit que le frère retrouvé contre toute espérance. Ceux qu'elle a perdus comme lui, hélas! et celle-là même qu'elle a perdue par lui, elle les oublie. Elle oublie tout pour lui, qui reste seul, mais qui reste. Incapable de maudire, ou seulement de regretter, elle écarte de lui le remords et jusqu'au souvenir. Elle veut goûter avec lui, sans mélange et sans reproche, ce moment de triste douceur. Et tout son cœur se fond, et toute sa tendresse retombe, pour s'y reposer aveuglément, sur l'objet de tant de maux, seul objet maintenant de son unique amour. « Je suis faite pour aimer et non pour haïr. » Le mot est deux fois d'une Grecque, d'une vierge et d'une sœur. L'Antigone de Sophocle l'avait dit. L'Iphigénie de Gluck l'a chanté.

CAMILLE BELLAIGUE.

Le Sang de la nuit⁽¹⁾

CHAPITRE VIII

Le nœud de vipères.

« Ferme dans le malheur, inquiet dans le bonheur, » telle est la formule de l'expérience terrestre. Telle était aussi celle de Tressan. De la concentration de ses formes morales et mentales, comme d'un centre orageux, émanaient des ondes, tantôt apaisantes, tantôt dramatiques, qui allaient interférer les circonstances issues du crime de la Pocholle (dont on l'avait accusé injustement) et les détournaient de l'erreur et du mensonge, pour les faire incliner vers la vérité. Seul, méditatif, humble devant Dieu et fier devant les hommes et la méchanceté déchainée, Martin Tressan était le plus fort, parce que le plus brave et le plus logique. En outre, il savait prier ; les phrases rituelles, dont chacune trace un rais lumineux dans notre nuit, il les ranimait de toute sa bonne volonté, de toute son espérance, de toute sa foi. En priant, il voyait le Sauveur crucifié, sous le ciel sombre de Golgotha, il participait à cette agonie qui marqua le renouveau du monde, qui fut le berceau de la Rédemption. Cette exaltation qu'il refusait aux entretiens et aux agitations de sa captivité, il la mettait dans sa prière, où elle devenait extase et consolation.

L'amitié de son gardien était pareille à celle de l'araignée de

(1) Cf. *la Revue universelle* des 1^{er} et 15 octobre, 1^{er} et 15 novembre 1926.

Sylvio Pellico, avec, en plus, une petite fatigue, issue de la verbosité. Attaché à son prisonnier, s'entendant bien avec Vêtu, dont les visites étaient régulières (comme celles de Tiéou, de Cordon, de Madeleine, du père Champier, et de Petitbelin) ce brave géôlier avait fait sienne l'affaire à la mode. Il recueillait les propos du dehors. les bruits, les rumeurs, les coupures de journaux de Lyon et de Paris, avec ce besoin de dévouement, d'indignation, de rhétorique tragique, qui est au fond de la générosité populaire, simplifiante, mais clairvoyante et équitable. La façon dont elles réagissent devant un problème de justice marque les catégories sociales. Les lâches trouvent ennuyeux les victimes et les martyrs. Ils ont inventé cette monumentale ânerie, « les grandes douleurs sont muettes », afin de n'avoir pas à les plaindre. Les grandes douleurs crient et hurlent du fond de leur abîme, et c'est leur seule chance d'être entendues. Pas plus que les « saints », d'après Pascal, jamais les torturés ne se sont tus. Car le silence est le père de l'oubli et l'oubli est le grand collaborateur et compère de l'iniquité...

Subitement, et à la suite des articles du *Petit Parisien*, et surtout de la conversation téléphonique entre le parquet de Lyon et la chancellerie de Paris, l'ordre vint de celle-ci, au procureur Maufre, de faire perquisitionner au domicile de Clavisse, chef de la Sûreté, rue de la Guillotière et à la Sûreté. En vain Maufre, flairant un coup de Cavalcato, et redoutant les conséquences d'une telle mesure, fit-il au directeur des Affaires criminelles, en termes voilés mais nets, toutes les objections possibles. La consigne était formelle et devait être exécutée sur-le-champ, dans le plus grand secret bien entendu. Clavisse, qui guettait sur le branchement du fil privé (ce dont nul ne se méfiait à Lyon, ni à plus forte raison à Paris), reçut cette nouvelle en pleine poitrine et prit aussitôt ses mesures en conséquence.

Prévenu de ce qu'on exigeait de lui, au moment où il arrivait à son cabinet, Désarnaud faillit tomber à la renverse. Clavisse représentait à ses yeux cette force policière dont la magistrature ne saurait se passer, et avec laquelle un juge habile s'entend à mi-mot, comme dans l'affaire de la Pocholle. En outre, Clavisse était rusé, vindicatif, au courant de tous les secrets politiques, administratifs et privés de la ville de Lyon. Loyassat lui-même, malgré son énorme influence, pliait devant lui. Après avoir balancé quelques minutes et fumé une courte pipe au goût amer, le juge monta chez le procureur, qui était en conversation avec Quincarnon et avec le premier président Campenoix. Celui-ci, célèbre par ses connaissances juridiques et son grand travail sur le *Droit de propriété dans les codes contemporains*, était un petit homme asthmatique, à favoris, péremp-

toire, clairvoyant, entêté, et qui n'avait pas cru une minute à la culpabilité de Tressan.

— J'attendais une bombe, eh bien ! la voilà, disait-il à Maufre et à Quincarnon, au moment où entrait Désarnaud.

Ce dernier avait son accent le plus rauque et le plus cassant, son œil le plus noir, son poil le plus hérissé, quand il déclara : « Cet ordre est bien parisien ! Il est absurde. Ébruitée, la perquisition chez Clavisse nous privera de notre auxiliaire de police le plus précieux. Quant à moi, je me refuse à l'exécuter. »

— Allons, voyons, mon bon, fit Maufre, vous n'allez pas faire votre mauvaise tête, et nous mettre dans un pareil embarras.

— Mais, je joue ma peau... dit le juge, montrant crûment à ses collègues une terreur qui lui faisait trembler les mollets.

— C'est votre devoir... répliqua Campenoix. Votre métier, mon cher, pas plus que le nôtre, n'est de tout repos.

Il en aurait dit davantage, et du meilleur et du mieux pensé, si la toux nerveuse n'était venue lui contracter les cordes vocales et les poumons, amenant sur sa petite face, mêlée de Thiers et de Goblet, une pâleur de mauvais augure. Ses crises étaient célèbres au Palais et on craignait toujours qu'il n'y restât, le doigt tendu, le code à la main, poursuivant le crime ou le délit, mais poursuivi par la contraction bronchique.

— Asseyez-vous, président, fit Maufre, ennuyé de ce contretemps, je m'en vais demander Edmond.

Étranglé jusqu'à rendre l'âme, Campenoix fit « non, non » de sa petite main. Il redoutait l'intervention d'Edmond qui, se trompant dans ses ordonnances, lui avait infligé des boutons hideux, par excès d'iodure de potassium. Il n'avait confiance qu'en Reverchot. Il ne pouvait parler et demandait de quoi écrire. Entre deux accès de toux déchirants, il traça sur un bout de papier : « Reverchot. » Maufre se mit en devoir de téléphoner. Malheureusement, le professeur au tromblon était sorti et ne devait rentrer que dans la soirée. Quincarnon avait ouvert la fenêtre. Le premier président apercevant la pipe qui dépassait la poche de Désarnaud, faisait signe que cet objet dangereux devait être emporté ailleurs. Mais personne ne comprenait. Pendant dix bonnes minutes, il toussa, retoussa, hoqueta, râla, sternuta et fit des efforts vains pour cracher, devant les trois collègues hébétés et qui s'attendaient à une catastrophe. Puis il se mit à suer abondamment, comme un coureur, et l'accès se calma peu à peu.

Lorsque le petit homme juridique et souffreteux eut disparu, après maintes excuses et maints remerciements, Désarnaud reprit

sa protestation au point même où elle était restée, si bien que Maufre finit par lui dire :

— Écoutez donc, mon bon, il n'y a qu'un moyen d'en sortir : je vais vous accompagner, ainsi que votre greffier, chez Clavisse. Ainsi, la responsabilité sera sur moi et sur moi seul. Fasse la providence des magistrats que nous ne trouvions pas, chez notre chef de la Sûreté, matière à de nouvelles poursuites. Je commence à croire que ce Tressan est réellement sorcier et qu'il nous jette des sorts à tous.

— Je puis aussi vous accompagner, fit Quincarnon, songeant à son avancement.

— Merci bien, mon bon. Tout le Palais ne peut défilér chez cet infortuné Clavisse, qui est certainement loin de s'attendre à cette visite domiciliaire.

— Cavalcat, lui, est certainement au courant... ajouta ironiquement Désarnaud.

Le procureur, le juge et le greffier trouvèrent « vi m'sieur » qui les attendait, un sourire amer errant sur ses lèvres minces. Maufre expliqua qu'il avait reçu de Paris un ordre auquel il ne comprenait rien, mais qu'il exécutait. Désarnaud aurait bien voulu prendre la chose à la blague et à la rigolade, mais un regard farouche du perquisitionné l'en détourna. Les deux magistrats se firent présenter, pour la frime, un grand nombre de paperasses insignifiantes, dont la plupart étaient des dénonciations anonymes, concernant le drame de la Pocholle. Ils y jetèrent un coup d'œil distrait.

— J'ai une correspondance Cavalcat, dit Clavisse. Elle relève du secret professionnel, mais si vous le désirez...

Maufre, de la main, écarta une telle exigence. Désarnaud ressemblait à un cambrioleur entré dans une église, pris d'une terreur superstitieuse et n'osant toucher aux objets sacrés. L'importance d'un juge d'instruction étant fort inférieure à celle d'un procureur, c'était naturellement contre lui que se tournait la hargne de « vi m'sieur », qui lui ménageait, pour un de ces jours, un chien de sa chienne. Le policier avait retiré, de son coffre-fort, tous les documents compromettants, la liste de ses indicateurs et indicatrices, de leurs émoluments ; des lettres de Julie Loisel, d'Estancelin, de Gantaume non signées ou signées d'un numéro, mais reconnaissables à l'écriture ; une série de tubes de somnigènes Landrivant ; un rapport secret sur les rendez-vous de Loyassat et de Mlle d'Arián ; un autre sur une servante de Maufre ; un autre sur les accointances politiques de Quincarnon et de Gérard de la Tombiolle ; un petit répertoire des principales fortunes de Lyon et de leur évasion en Suisse, auquel

Clavisse tenait particulièrement, car il avait là du pain pour ses vieux jours ; enfin, de très nombreuses fiches sur les opinions politiques et religieuses des principaux industriels et commerçants de Lyon et des environs.

La perquisition recueillit des notes d'épicier et de charbonnier, de boucher (Clavisse était gourmand et même vorace), quelques cartes de géographie, un plan de la ville de Lyon, un répertoire des automobiles appartenant à des particuliers et autres pièces de même valeur. Le tout fut numéroté et étiqueté, à l'aide de grosses ficelles, que le greffier et Désarnaud faisaient passer à travers les feuillets et carnets, par le moyen d'une alène de cordonnier. Pendant cette opération, le maître de céans, laconique, tambourinait les vitres d'un gros doigt sale, comme un gosse fâché, ricanait sourdement, ouvrait son armoire à glace, sa garde-robe, les refermait, tirait hors d'un réduit ses chaussures et ses bretelles, soupirait et maugréait. Au bout de trois quarts d'heure, la « visite » était achevée. Maufre avait espéré que le fonctionnaire révolté donnerait sa démission, ce qui eût débarrassé le terrain de sa dangereuse personne et l'avenir de toute crainte, car on eût mis les scellés sur son repaire, que le procureur, homme averti, supposait bien garni en cachette. Mais rien ne vint ; pas même une de ces menaces voilées qui permettent une exécution chirurgicale avec tout ce qui s'ensuit. Clavisse se contenta de demander si son humiliation serait ébruitée.

— Pas par nous, en tout cas, dit le procureur.

La question du départ et de la poignée de main finale se posait. Mais Clavisse garda sa patte dans sa poche, se contentant d'un mouvement brusque de la tête, de haut en bas, qui tenait du salut et de l'effort de vomissements.

Dans la semaine qui suivit cet événement, le *Pince-sans-rire* publiait une note annonçant qu'à la requête de la chancellerie, émue des lenteurs de l'instruction de l'affaire Goneret, une perquisition avait eu lieu chez le plus haut fonctionnaire de la police lyonnaise ; cette opération de justice, bien qu'intéressante, n'avait pas donné ce qu'on attendait, ledit fonctionnaire ayant été averti à temps par un magistrat très haut placé. En même temps, Cavalcat, désireux de ne pas se mettre à dos toutes les autorités à la fois, faisait sa paix avec Loyassat par l'intermédiaire de l'adjoint Aron, qui lui versait, de la part de M. le maire, une somme de 10 000 francs. C'était là, de la part de Loyassat, un marché de dupe et qui ne faisait qu'attirer la convoitise de celui qu'il prétendait amadouer. Mais on pourrait compter sur les doigts les hommes publics qui, en démocratie, ne sont pas, plus ou moins, accessibles au chan-

tage, soit par simple respect humain, soit par crainte d'ennuis de famille.

La rage de Clavisse, à la lecture du *Pince-sans-rire*, fut sans bornes. Il pouvait craindre que cette note perfide ne forçât la main au parquet, à la chancellerie, au ministère de l'Intérieur et n'amenât sa révocation. Il n'en fut rien. Pendant cinq jours, le chef de la Sûreté, délaissant les affaires en cours, confiées à la vigilance de Sautenier, rumina sa vengeance à loisir. Puis il convoqua à son domicile particulier Julie Loisel, qui accourut à la Guillotière dans un jersey de soie feuille morte, complété d'un petit chapeau rouge et de bas de soie assortis.

Clavisse approcha un fauteuil :

— Assieds-toi, ma petite, vi p'tite, et écoute-moi. La situation est sérieuse. J'ai failli sauter, mais l'alerte est passée, et c'est moi qui vais faire sauter les autres. Mais d'abord, où en êtes-vous à la Pocholle?

Julie raconta posément, sans gestes, les deux petites mains gantées sur ses genoux, dont l'une tenait un réticule de soie puce, les incidents qui avaient suivi la publication du *Petit Parisien* : « Gantaume était furieux et il s'en est pris à Honoré, oui, enfin, à Brabant... J'ai bien cru qu'ils allaient se battre. Mais nous sommes intervenues. Tullie et moi...

— Il est physiquement très robuste, Brabant. C'est un gaillard qui ne rate pas son coup quand il en veut, ou quand il s'en prend à quelqu'un? Vi p'tite, vi p'tite.

— Personne ne peut lui résister, répondit Julie avec orgueil. Il jette une vache à terre par les cornes et il fend un jeu de cinquante-deux cartes avec ses mains. Aussi, il arrache cent cinquante, comme à la foire de Limonest. Je ne dis pas Gantaume, qui a du cran, mais Estancelin, il l'écraserait comme une mouche, d'un seul coup, dans son habit de garde-chasse, vlan, s'il voulait.

— Ce n'est pas de Gantaume, ni d'Estancelin qu'il s'agit. D'ailleurs l'un et l'autre nous sont utiles et connaissent le travail.

— On parle d'un nommé Cordon, le médecin chez qui vit le gosse à Tressan, et qui aurait embobiné Désarnaud et la Goneret, reprit Julie qui cherchait, connaissant Clavisse, la personne considérée par lui comme « de trop » et dont il voulait se débarrasser. Il y a aussi le Jean Vêtu, de Paquet-Vian, l'homme au chat, qui est à nos trousses. Mais celui-là, c'est une sous-raclure, un mendigot, et il n'y a pas à s'en inquiéter.

— Attends un peu, procédons par ordre. Où que vous en êtes, de la succession Goneret?

La figure de Julie s'assombrit. C'était le point noir. Les avocats marrons consultés (et il n'en manque pas plus à Lyon qu'à Paris, en dépit du conseil de l'ordre) avaient demandé à connaître la situation. Estancelin a été le seul qui a dit des choses un peu précises, vous pensez bien. Nous autres, on n'y comprend pas grand'chose, tellement que c'est embrouillé ; comme le labyrinthe de la Pocholle, quoi. Il paraît que l'avocat de la Goneret, qui s'appelle Monriboul, ou « mon Biboul »...

— Maître Montriblond, rectifia le policier avec dignité.

— Eh bien, Montriblond aurait annoncé qu'il attaquerait le testament, une fois que l'instruction de Désarnaud serait close. Alors, impossible de trouver un type galetteux qui veuille prêter sur ce testament, sur ce satané qui se sauve toujours. Et cette Goneret ! Ah ! en voilà une encore que l'on voudrait voir au fond de la Saône...

Mais Clavisse demeurait impassible et son attitude intriguait Julie. Pourquoi, diable, l'avait-il mandée précipitamment ?

— Je ne puis vous faire verser immédiatement, vi m'fille, ce qui, au terme de la loi, vous est dû. Mais je puis presser l'instruction de Désarnaud et l'envoi du dossier à la chambre des mises en accusation (tu me suis bien ?) qui décide elle-même de l'envoi en cour d'assises. De toutes manières, du moment que l'instruction de Désarnaud est close et qu'elle vous a laissés tranquilles et indemnes, rien ne met plus obstacle à votre entrée en jouissance. Et tu palpes, toi, tes trois millions.

— Alors je me marie, et peut-être avec vous, conclut Julie minaudière, comme elle aurait dit : « Je prends le tramway pour Vaise. »

— Eh là, vi m'fille, pas si vite. T'emballe pas. Il ne faut pas, à aucun prix, tu m'entends ; je te parle dans votre intérêt à tous, et je pense que tu as confiance en Clavisse, il ne faut pas que tu quittes Brabant, sans le tenir dru, comme je te tiens en ce moment-ci. Si tu quittais Brabant, qui en sait aussi long que toi, ce serait ta perte, tu m'entends bien, et la perte de ton héritage. Rien n'épaterait ce garçon-là, pas même une menace du père Clavisse, pas même une arrestation préventive. Il faudrait nous débarrasser de lui par les grands moyens ; et ce n'est pas de lui, présentement, que je songe à nous débarrasser. Donc, ramasse ton courage, songe à tes millions et tiens Brabant d'une poigne solide.

— Comment cela ?...

Par une habitude de métier, le chef de la Sûreté se pencha vers sa visiteuse et lui glissa deux mots, dont un nom propre, dans l'oreille : « Suis-je niaise, se dit Julie Loisel, j'aurais dû deviner plus tôt ! » Elle n'en était pas moins interloquée et effrayée. Jamais encore un

ordre aussi rude ne lui avait été donné aussi cyniquement. Mais il n'y avait plus à reculer.

— Il ne faut pas se demander si c'est possible, ajouta Clavisse, il faut que cela soit, et le plus tôt possible. Il le faut, tu sais !

— Si près de la publication nouvelle du *Pince-sans-rire* ?

— Évidemment. J'escompte l'effet de terreur. On soupçonnera, dans la chose, une conséquence de l'article. Mais on ne pourra rien préciser, et jamais on ne saura rien. D'ailleurs, on ne recherchera pas, puisque...

Il pensait « puisque c'est moi qui rechercherai » ; mais il jugea superflu de l'énoncer. Julie, déjà, songeait au moyen : « Mais comment décider Honoré ?... »

— N'ouvre-toi de ton projet à personne, bien entendu ; monte la tête à Brabant. Effraie-le aussi par la perspective d'une dénonciation collective du maître chanteur. Expose-lui le danger permanent de cet homme, de son journal, la succession qui s'envole, avec l'automobile, la bonne vie sans rien faire, les fins repas, les voyages. Tu es une fine mouche, c'est le cas de le dire, ajouta Clavisse avec un énorme rire, tu as réussi des choses plus difficiles. A partir de là, tu penses bien que tu auras en moi un protecteur et un ami solide et plus tard, peut-être, un mari qui ne te laissera jamais glisser. Toi qui connais la boîte, tu sais assez qu'un de nous qui a résisté à une perquisition n'est plus décrochable. Celui qui me dégommerait n'est pas né.

Julie n'écoutait guère ce boniment, absorbée qu'elle était dans le plan que lui avait tracé son maître, et dans l'examen des embûches à éviter. Elle était naturellement vindicative. Sa haine contre Cavalcat datait d'un jour où le « bandit emplumé » (comme on l'appelait à Lyon) l'ayant rencontrée dans l'étroite rue Pleney, alors qu'elle sortait de chez Landrivant, avant la mort de Goneret, pour y chercher du somnigène, l'avait abordée sans présentation : il lui avait fait comprendre qu'il savait ses attaches avec la Sûreté et lui avait extorqué, séance tenante, une reconnaissance de dette de mille francs, gribouillée dans l'arrière-boutique d'un café, qu'elle avait dû acquitter dans les huit jours. Ce souvenir lui faisait encore chaud aux oreilles et aux tempes. D'autre part, l'entreprise était assez compliquée, le délai court et Honoré était ombrageux. Mais la question de l'héritage emporta ses dernières hésitations ; car la crainte de ne pas toucher ses trois millions, ou de les toucher avec un immense retard, était devenue chez elle une hantise.

— C'est entendu, fit-elle, en se levant. Au cas où le projet claquait, je vous préviendrai aussitôt moi-même. Dans le cas de

réussite, vous trouverez dans le *Progrès de Lyon*, à la petite correspondance, notre chiffre habituel : La Balme 26-27.

Julie Loisel rentra pensive à la Pocholle. Le diable, qui fait bien les choses, lui découvrit Estancelin, Gantaume, Tullie et Brabant plongés dans la lecture d'une morasse du *Pince-sans-rire* destinée au numéro suivant et ainsi conçue : « Aux dernières nouvelles, la perquisition effectuée chez le très haut fonctionnaire que nous avons clairement désigné, a permis de relever les noms de gens de maison, hommes et femmes de la Pocholle, appartenant aux services du haut fonctionnaire en question. Ce fait, joint aux bizarreries testamentaires de feu Goneret (laissant notamment trois millions à sa « house keeper », comme disent nos amis et alliés), est susceptible de donner à l'instruction un cours tout à fait différent de celui qu'elle a suivi jusqu'à présent. Il est, de plus, question de la mise en liberté de M. Martin Tressan, auquel nous adressons nos sincères excuses pour l'accusation que, sur la foi d'un communiqué officiel, nous avons portée contre lui au début. » Évidemment, Cavalcatt demandait un bon prix de la non-publication de cet article grave, en effet, pour les intéressés et il importait d'aviser sans retard.

— Quelle sale canaille !... murmura Estancelin d'une voix douce et tenant la petite main de Tullie Moneuse. Bah ! laissons paraître sa petite saleté. Cela n'a guère d'importance.

Gantaume et Brabant échangèrent un regard rapide : « Je ne suis pas de votre avis, dit le cuisinier. D'énormes embêtements peuvent résulter, pour nous, de la publication d'une semblable note. Il paraît que Cavalcatt est de nouveau au mieux avec Loyassat, et qu'il a des accointances avec la Sûreté de Paris.

— Cela n'est pas douteux, intervint Julie, en enlevant son chapeau neuf, et délivrant et faisant bouffer, d'une main souple, ses cheveux courts. Nous sommes trop portés à croire que Cavalcatt est sans importance, en dehors de Lyon. C'est une crapule, mais qui sait faire et qui a de hautes relations. Au lieu de l'envoyer dinguer, je propose qu'on l'invite à dîner chez Gustave et que, là, on passe un traité avec lui.

— Ça coûte chaud... objecta Élodie Passetière.

— Moins chaud que la perte de nos legs.

Gantaume et Tullie Moneuse, en entendant cette proposition dans la bouche de la vindicative Julie, comprirent qu'il y avait anguille sous roche et aussi dans la matelote célèbre de Gustave. De tout le groupe, Julie semblait, depuis quelque temps, la plus inquiète, la plus agitée. Ils adhérèrent chaleureusement à la proposition du repas de conciliation.

— Et toi, Honoré, qu'en penses-tu?

Le valet de chambre, le regard mauvais, fixait un point indéterminé dans l'espace; puis il se tourna vers Estancelin et déclara, d'une voix rengorgée et basse : « J'opine aussi pour l'accord avec Cavalcat. Car, de toute façon, il nous faudra chanter. Mais nous avons ici un copain instruit, un psychologue, qui n'est pas un « animaux » comme nous autres, ni une chair à patron. Je demande à connaître son avis.

— La diplomatie de Genève conseille de pacifier et de composer... déclara celui que l'on consultait en termes aussi flatteurs... Réflexion faite, je reviens sur mon laisser faire et je me range à la petite bombance cavalcatoire.

Ce n'était pas un homme, c'était une chiffie, cet Estancelin, et qui tournait à tous les aquilons.

— Ça va donc ainsi, affirma Gantaume, et j'envoie l'invitation pour jeudi prochain sans retourner, bien entendu, le papelard. Mais faut pas se servir de la poste. Qu'est-ce qui la portera à domicile?

— Moi ! proféra une voix prétentieuse, celle de Marius. Il s'était glissé comme un chat, pendant le débat, dans le dos des domestiques, et il était aussi impressionnant que subit, avec sa petite figure pointue, sa chemise de soie, sa cravate éclatante et ses cheveux ébouriffés et hérissés, comme pour une réclame burlesque de chapellerie.

Le drame mystérieux de la Pocholle avait achevé de lui tourner la tête. Il savait seulement qu'il était légataire d'une somme importante de l'héritage Goneret et il promettait à tous ceux qu'il rencontrait de les associer à son entreprise future de jardinage mécanique à l'aide d'appareils perfectionnés. Le reste du temps il faisait des vers « consacrés à la mémoire du patron », dans le goût suivant :

*Du patron Goneret, chacun parle et nous cause,
Pour rechercher l'effet, faut connaître la cause.
O mort, qui désola tant de bons serviteurs,
Qui donc t'apaisera, si ce n'est les docteurs!*

Au jour dit, les six « Pocholliens » étaient réunis dans l'arrière-boutique de la *Rose The*, rue Sala, pour un petit porto préalable. Élodie et Estancelin faisaient les honneurs. On attendait, en devisant de choses et d'autres, le directeur du *Pince-sans-rire*. Il arriva, fringant et magnifique, le torse bombé, le lorgnon sur le nez, les cheveux blonds dépassant un chapeau mou et gris clair, tenant à la main un jonc à pomme d'or qu'il devait oublier au magasin. Jamais

il ne payait ni son tailleur, ni son chapelier, ni son bottier, ni son chemisier, ni son propriétaire, ni aucun fournisseur, sauf les denrées alimentaires qu'on ne livrait que contre argent comptant. Sa physionomie de bellâtre aventureux était figée dans un perpétuel sourire et il affecta des manières très dégagées. Il baisa les mains des dames, serra celles des hommes, et raconta que pour passer « cette bonne soirée entre amis » il avait dû se dégager d'une invitation chez des Argentins richissimes, les Salvan Salvados, qui avaient acheté récemment, aux portes de Lyon, une propriété magnifique dont il dirigeait lui, Cavalcat, l'aménagement et les travaux. Ayant eu vent du trafic caché des œuvres d'art de la Pocholle, il se déclarait acheteur, pour le compte desdits Salvados, de toute estampe, de tout meuble, de tout bibelot présentant quelque intérêt. Les Argentins avaient visité le musée de la Mirande et ils voulaient constituer une collection analogue à celle de Gérard de la Tombiolle.

— Je suis au courant, déclarait Cavalcat. Vous avez contre vous la Goneret et le vieux Reverchot, qui se sont entichés de ce sacré Nostradamus de Notre-dame, et qui ont juré qu'aucun de vous ne toucherait un sou de ce qui lui est dû. Mais on peut remédier à cela. Voulez-vous que nous jouions cartes sur table, que nous réglions cette affaire-là très rondement, très franchement, à la française? Aussi bien doit-il sortir de cette soirée une entente cordiale qui donne satisfaction à chacun de nous.

— Nous ne demandons pas mieux... répondit, au nom de tous, Estancelin, tandis que les autres acquiesçaient silencieusement.

— Eh bien, donc, si vous me garantisiez un tant pour cent, mettons dix pour cent, seulement, je ne suis pas bien exigeant... sur la totalité de vos legs, mesdames je me charge de vous les faire délivrer dans les deux mois. J'ai dans ma manche, non seulement à Lyon, mais à Paris, les magistrats et les hauts fonctionnaires nécessaires au succès d'une telle opération.

— Mais il y a la loi... dit Estancelin, plus que sceptique, car les tours du « musicien » étaient infinis.

— La loi, mon cher monsieur, c'est à qui, dans le temps où nous sommes, s'assiéra dessus. Tout le monde a besoin d'argent pour manger, les juges comme les autres. La livre et le dollar sont rois et votre défunt patron a eu la sagesse de se munir et de vous munir exclusivement de livres et de dollars. C'est pourquoi, outre ma petite commission, légitimée par mes démarches et mon influence, je vous demanderai, en plus, une autre marge de dix pour cent, destinée à rémunérer certains concours, vous me comprenez.

— C'est qu'alors, il finira par ne plus rien nous rester... fit

observer ingénument Élodie Passetière, qui offrait le thé et les petits fours.

Cavalcat accentua son rictus : « Rassurez-vous, belle dame. Le fisc est plus exigeant que moi. Vingt pour cent sur un million, cela ne fait toujours que deux cent mille francs. Mais huit cent mille francs que l'on tient, valent mieux qu'un million que l'on ne tient pas et que l'on ne tiendra peut-être jamais. »

— Mon cher maître, intervint Julie, qui savait comment on parle aux vaniteux, je ne doute nullement de la justesse et du bien fondé de vos calculs. Mais ne craignez-vous pas que ceux dont dépend la délivrance des legs ne vous fassent de belles promesses, en touchant l'argent, puis ne les tiennent pas.

— Madame, ce sont des tours qu'on ne joue pas impunément à un homme comme moi. L'exemple du sieur Clavisse et de la perquisition opérée chez lui prouve assez que j'ai le bras long.

— Comment c'est vous qui?... Ah ! par exemple !... s'écria Estancelin, avec un étonnement bien joué.

— Eh oui, c'est moi qui ai dénoncé à la Sûreté générale de Paris, où j'ai d'excellentes et très hautes relations, le double jeu de cet individu ; c'est sur mon instance, et malgré le procureur Maufre et le substitut Quincarnon qu'on a décidé cette fameuse perquisition, dont toute la ville de Lyon jase encore...

— Cependant Clavisse est toujours en fonctions. Vous ne l'avez pas eu, mon cher maître.

— Madame, détrompez-vous ; il est atteint mortellement dans son prestige. Je « l'aurai » comme j'ai « eu » Loyassat. Avant un mois, je l'aurai contraint, par le moyen du *Pince-sans-rire*, à abandonner ces fonctions qu'il déshonore. Vous connaissez bien des choses, mes amis, vous ne connaissez pas la force de la presse, de mon journal.

Gantaume et Brabant écoutaient ces propos, comme s'ils eussent été en bois ou en pierre. Le cuisinier, à un moment donné, tira sa montre, un chronomètre en or, merveilleusement ciselé, et que Cavalcat remarqua aussitôt : « Mes petites chattes, il est temps d'aller flairer le fricot du papa Gustave. Les quenelles Nantua n'attendent pas. »

Une automobile était devant la porte. La soirée d'octobre s'annonçait belle et claire. C'était l'air frais venu de Genève qui assainissait l'automne lyonnais, rendait les rhumes inoffensifs et les bronchites indulgentes même aux vieillards. Gustave, restaurateur fameux, célibataire, maigre et dégingandé, avec un visage sarrasin (bien qu'il fût né à la Croix-Rousse), tenait, à cinq kilomètres de la Pocholle, sur les bords de la Saône, un cabaret justement réputé.

Le menu du dîner comportait une matelote classique, un gigot à la menthe (formule apportée par un commodore anglais, pendant la guerre), des perdreaux recette « maison », c'est-à-dire flambés à la vieille fine, plus un nombre indéfini de bouteilles de morgon. Estancelin présidait, ayant en face de lui Julie, qui avait à sa droite Cavalcat, flanqué lui-même de Tullie Moneuse.

On avait laissé la fenêtre ouverte sur la Saône « afin de laisser entrer la fortune » selon la superstition ancienne des marinières. Ce fut la lune qui entra, avec son visage maléfique de troisième quartier, quand elle a l'air d'un gros œuf d'autruche, légèrement déformé pendant la ponte. Dans la salle basse, un pianola jouait tous les jazz-band à la mode, introduisant ainsi le monde noir et sa musique cannibale dans l'avachissement cupide du monde blanc. Gustave, plongé dans ses chiffres, corsait ses additions tant qu'il pouvait, partagé, quant à celle du « salon n° 1 », entre sa haine de Cavalcat et sa sympathie pour Gantaume. Cependant, il ne lui déplaisait pas de rentrer indirectement dans ses fonds par la munificence des Pocholliens.

A une heure du matin, les convives, moins Julie et Tullie, étaient complètement ivres. Les hommes avaient pris des faces d'animaux, correspondant à leurs véritables natures. Gantaume, muet, ressemblait à un tigre roux, avec sa forte encolure et les zébrures pâles de sa face congestionnée. Brabant tenait du sanglier par le corps, et du singe par la physionomie, écarquillée de fureur jalouse. Estancelin ressemblait à un furet à tête de levrette. Quant à Cavalcat, son bréchet encorseté lui donnait l'allure d'un oiseau, d'une sorte de casoar, mâtiné de hibou souriant. Il eût été difficile, dans un jury, de décerner à l'un des quatre la palme de la hideur physique et morale.

Julie déclara qu'il fallait rentrer, mais qu'elle voulait rentrer à pied, laissant l'automobile aux copains. Le clair de lune était engageant. Cinq kilomètres n'étaient pas une affaire. Elle connaissait le chemin du bord de la rivière, excellent, menant droit à Paquet-Vian, et tel qu'on ne pouvait se tromper, ni s'égarer.

— Je vous accompagne, dit Cavalcat glamment.

— Soit, déclara laconiquement Brabant, gonflé de vin, d'alcool et de viande, comme un homme qui a pris une détermination brusque.

Julie marchait en avant au bras de Cavalcat qui, tête nue, tenait son chapeau à la main. Il exhalait une odeur forte de bête repue et elle maintenait sa marche, à demi zigzagante, dans la direction du sentier. Celui-ci était un ancien chemin de halage, converti en route praticable à la demande de Gustave, qui, traitant beaucoup d'Anglais et d'Américains, était au mieux avec la municipalité,

et même officier d'Académie. A environ un kilomètre du restaurant, cette voie en bordure passait sous de grands arbres et à travers des buissons qui la masquaient complètement. Le site était désert et l'eau profonde formait ce qu'on appelle des grottes et, en quelques régions, des « puits de courant » encerclés de lames et d'arêtes rocheuses, qui empêchent absolument les corps de remonter. Quiconque glisse dans une de ces trappes naturelles est perdu, disparu à jamais.

C'était l'endroit de choix. Julie, d'un mouvement lent, détacha son bras de celui de son cavalier et glissa, tout à coup, comme si elle avait buté sur une pierre ou sur une branche. Au même instant, Brabant bondit et d'un coup de tête dans les reins (truc de lutteur dont il avait le secret et qui ne laisse aucune trace) envoya Cavalcat dans le « puits de la rivière ». Le « plouf » fut rapide et sans écho, tel que d'un paquet de hardes ou du saut d'un très gros poisson. La victime, empâtée par l'alcool, le vin et les viandes, n'eut qu'une sorte de gémissement rauque, que recouvrit le sifflement d'un train à l'horizon. Elle avait lâché son chapeau. Les deux complices, l'homme et la femme, demeuraient sur la rive, debout, retenant leurs souffles, redoutant de voir reparaître la face effrontée, hilare et la chevelure collée par l'eau. Mais non, rien ! Une minute, puis deux, puis trois, puis quatre, passèrent lentes et homicides, tandis que les ondes de la chute s'élargissaient, s'aplanissaient, s'effaçaient. Brabant avait bien calculé le choc et balancé son type comme il faut, dans la grotte aux pierres surplombantes. Il ruisselait de sueur et sa face indistincte, glacée par le crime et la nuit, se confondait avec la végétation. La jeune femme, de ses mains agiles, enfouissait le chapeau mou dans la terre meuble où nul jamais n'irait le chercher.

Soudain, le hululement d'un oiseau de nuit déchira le ciel limpide, suivi d'une série de grelots gémissieurs et désespérés. Les deux assassins se mirent à trembler si fort que leurs mâchoires jouaient des castagnettes. Ils en avaient les jambes fauchées, le cœur battant la chamade et l'esprit vertigineux. C'était le moment dur de l'irréparable. Quelque chose d'indéfini collait leurs langues à leurs palais et les empêchait de se communiquer quoi que ce fût. Ils avaient tout préparé et prévu, avec la complicité tacite des copains, et selon les ordres de Clavisse. Mais ils n'avaient pas imaginé cette espèce de colle, de glu hermétique. Il leur semblait que jamais plus ils ne pourraient proférer un son. Ils évitaient de se toucher. Cependant, après s'être bien assurés que rien ne bougeait dans le trou d'eau et que Cavalcat était par six mètres de fond, ils reprirent leur

marche nocturne vers la Pocholle, roides et empesés d'horreur et de dégoût, à la façon de deux marionnettes.

Conformément au plan longuement concerté, ils racontèrent, le lendemain, que Cavalcat les avait quittés tout de suite, étant pressé de rentrer à Lyon par la route départementale, non par la berge. En effet, le premier trajet, formant la corde des arcs nombreux de la rivière, représentait un raccourci de trois kilomètres.

Les collaborateurs de Cavalcat au *Pince-sans-rire*, un petit chafouin du nom d'Estoc, pâle et crevard, et un grand plumeau aux yeux d'almée, qui signait Paladin et s'appelait Dusseldorf, laissèrent passer deux ou trois jours sans s'émouvoir de la disparition de leur directeur. Sans doute faisait-il la bombe ou quelque affaire, à Paris ou ailleurs, car son « travail » rayonnait à cent kilomètres. Mais le temps passait, le maître chanteur ne revenait plus et il n'avait laissé aucune instruction pour le numéro à paraître. Cela était sans précédent. Les journaux locaux notèrent le fait. Ceux de Paris s'en emparèrent et publièrent le portrait de leur « excellent confrère », avec son signalement fourni par Clavisse et une petite note, émanant du même, où il était dit que, « mêlé aux milieux les plus divers et très aventureux de nature, le directeur de la feuille lyonnaise donnait en outre, depuis quelque temps, des signes de dérangement cérébral. » La pensée d'un suicide était ainsi venue immédiatement à ceux qui l'approchaient ou le fréquentaient. Ce fut toute l'oraison funèbre de l'affreux garçon.

Au bout de dix jours, afin que les rites fussent observés, une enquête fut ouverte par les soins du parquet et confiée, comme par hasard, à Désarnaud. Élodie Passetière, convoquée, ainsi que les autres Pocholliens, rapporta au cabinet du juge le jonc à pomme d'or que le bellâtre avait oublié dans son magasin de la rue Sala. Sautenier interrogea Gustave, le restaurateur incomparable, qui lui offrit un gigot à la menthe, perdreau « maison » et lui raconta les estampages et grivèleries dont il avait été victime de la part du distingué publiciste. Ces détails furent aussitôt transmis à la presse, qui les reproduisit. Un semblant d'examen des rives de la Saône, escarpées en cet endroit, eut lieu aux environs de l'auberge fameuse, et ne donna aucun résultat. L'affaire fut ainsi enterrée et l'avis général se résuma dans la phrase commode : « Bón débarras ! » La version officielle fut qu'après une existence crapuleuse, maintes escroqueries carabinées et, vraisemblablement, un délit ou même un crime, de plus fort calibre que le reste, Cavalcat se sentant pris, s'était donné la mort en se jetant à la rivière. Pour finir et comme bouquet, Clavisse appela dans son cabinet d'Estoc et Paladin, leur promit à

chacun une mensualité de cinq livres sterling pour continuer le *Pince-sans-rire* et se fit livrer par eux, à toutes fins utiles, les papiers du défunt, ses dossiers et sa correspondance privée.

Un mois après l'événement, Désarnaud, assis en face de son greffier, replongé dans la lecture des dépositions de Martin Tressan, de Cordion et de Vêtu et tout à fait désespéré (car l'innocence du prisonnier devenait criante), reçut la visite d'une petite vieille en larmes, mi-paysanne, mi-bourgeoise, arrivée de Castres, avec un cabas contenant des confiseries. C'était la mère de Cavalcat, qui avait connu la disparition de son « petit gars » (comme elle disait) par son silence et les journaux « qu'on lui avait montrés » et qui venait s'informer à Lyon et remercier « monsieur le juge » avec un cadeau gourmand pour sa peine. Cette peine n'avait pas été très grande.

— Il était si bon pour moi, mon petit gars, monsieur le juge ! Il m'envoyait toutes ses économies et il m'écrivait deux fois par semaine, malgré qu'il était bien occupé. A Castres, tout le monde l'aimait et était fier de lui, parce qu'il était un grand journaliste, et si honnête que, s'il avait ramassé une pièce de deux sous dans la rue, il l'aurait portée au commissariat. Il est question de lui élever une statue et de donner son nom à une rue de chez nous. Mais je ne puis croire qu'il soit mort, non, monsieur le juge, cela je ne peux pas le croire. Cherchez bien, et vous verrez que j'ai raison.

— Hélas ! ma bonne dame, répartit Désarnaud, ému de tant de candeur, malgré son écorce, j'ai cherché et je n'ai rien trouvé. On a tout remué, tout fouillé, Lyon, sa banlieue, le Rhône, la Saône, on a dragué, retourné le sable, cela sans aucun résultat.

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu, que je suis malheureuse d'être encore sur terre après cela. Mais j'ai acheté, en venant, un numéro du *Pince-sans-rire*, monsieur le juge. C'est donc que ces messieurs pensent aussi que mon petit gars reviendra ? Sans cela, ils ne continueraient pas son journal.

Le magistrat haussa les épaules timidement. Pour la première fois, il se faisait en lui une ouverture douloureuse de la conscience, quelque chose comme une incision et à l'occasion d'un phénomène banal : la visite d'une mère en deuil et ignorant l'infamie de son fils, maître chanteur. Désarnaud, élevé par une Cévenole admirable et rigide, de vrai style huguenot, par un père quarante-huitard et de sentiments nobles et durs, savait ce que c'est que la famille et, dans la famille la maman. Instruit et sagace, il avait donné, très jeune, les plus grandes espérances, fait de bonnes études, accompli une carrière rapide. Mais, entre temps, dans les contacts de la vie judiciaire politique, et faute d'une foi solide (les protestants n'ont plus

qu'une critique, après trois ou quatre générations), son caractère avait fléchi. Devant ce deuil sévère et aveugle, il était remué, troublé, bouleversé. Avait-il fait son devoir en s'en fiant à Clavisse, en admettant que le suicide était la cause de cette disparition, en ne poussant pas plus avant, cette fois encore, ce personnel de la Pocholle, qu'enveloppait décidément une atmosphère criminelle.

— Dans ses lettres, madame, votre fils vous parlait-il de personnes de son entourage? Vous avait-il entretenu de ce que nous appelons ici le drame de la Pocholle?

La vieille dame plissa à nouveau les rides de son front cireux :

— Attendez donc, oui, monsieur le juge... C'est bien de l'assassinat de M. Goneret que vous voulez dire?

— C'est cela même.

— J'ai relu toutes mes lettres, ces jours-ci. Oui, il en a écrit plusieurs fois. A son idée, c'était quelqu'un de très proche de la victime qui avait fait le coup, avec l'aide d'une femme, soit d'un cuisinier... C'est cela, je me rappelle... soit un valet de chambre, soit un garde. Mais comme ils étaient de la police les uns et les autres, on ne voulait pas les arrêter.

Désarnaud reçut le soufflet en pleine figure, d'autant plus durement que la maman Cavalcot le lui administrait en toute candeur. Il n'est pire affront qu'involontaire. Le greffier demeura impassible, feignant de s'absorber dans ses paperasses.

— C'est bien, madame, je vous remercie.

— Monsieur le juge, avant de partir, je vous demande d'accepter ces quelques spécialités de chez nous, en souvenir de mon petit gars et comme remerciement d'avoir défendu sa mémoire.

Elle tirait hors du cabas, trois boîtes carrées qu'elle déposa sur le bureau. Comment refuser ce présent innocent? Désarnaud remercia et accompagna la pauvre femme qui s'était remise à pleurer...

CHAPITRE IX

Le mot de l'énigme.

La patiente surveillance de Jean Vêtu, aidé de son chat Trimard, devait être couronnée de succès. Un matin qu'il revenait du *Fil d'argent* plus tôt que de coutume, il aperçut d'assez loin une forme féminine qui contournait la haute muraille de la Pocholle, du côté opposé à la ruelle Paquet-Vian. L'aube ne se montrait pas encore ; seul, l'œil de l'ancien vagabond était capable de percer les ténèbres

opaques ; et le caractère désert du lieu, ainsi que les arbres et arbustes bordant la Saône, étaient pour la promeneuse énigmatique une garantie supplémentaire de secret. Elle avançait cependant avec lenteur, comme un brouillard congloméré en fantôme. Son pas était si léger qu'il n'amenait aucun craquement des lianes, ni froissement de la mousse épaisse en cet endroit ainsi qu'un velours des anciennes fabriques d'Utrecht ou de la Haye. Une très courte brise apportait aux narines exercées du guetteur, caché derrière un vieil orme, une odeur délicate et qui dénonçait dans l'apparition furtive et glissante, une coquette parfaitement terrestre. Trimard qui, chaque jour, venait au-devant de son maître, s'était tapi dans les feuilles mortes, tournant la tête de côté, afin que son œil phosphorescent ne dénonçât pas leurs deux présences.

La forme avançait de plus en plus précautionneusement, à mesure qu'elle descendait vers la berge, où la végétation, étant plus espacée, ménageait plus de découverts. Un moment, elle parut hésiter à se courber et à ramper comme une couleuvre. Puis elle résolut de demeurer debout, mettant un plus long intervalle entre ses mouvements et foulées. Vêtu, bien qu'il écarquillât les yeux, ne la distinguait presque plus. Il usa d'un truc de braconnier et se mit à plat sur le dos, les omoplates rasant la terre meuble, comme un qui fait la planche ; il pratiqua la reptation de l'échine, aidée de l'appui successif des talons. Il atteignit ainsi un bouquet de saules, qui était un observatoire admirable, et se redressa au moment où celle qu'il épiait s'aventurait, à travers les premières flaques de la rivière, sur une petite presqu'île de racines, d'herbages et de fougères agglomérés. Elle donnait l'illusion d'une fée courant, agile, lever un sort avant la première barre rose à l'horizon. Que cherchait-elle, quelle piste suivait-elle ? L'ami de Tressan avait la certitude intérieure que cette promenade étrange était liée, d'une façon quelconque, au drame de la Pocholle. Ses facultés d'attention étaient parvenues à ce sommet de l'acuité où il semble que nos sens, projetés au bout de longues antennes, vont toucher et palper l'objet ou l'être observé. Tout à coup, la femme inconnue leva le bras et lança vivement, droit devant elle, quelque chose qui fit, en tombant dans l'eau, un bruit sec, pareil à la première partie d'un ricochet. C'est un fait que les gestes dramatiques ressemblent parfois à un jeu d'enfant.

Vêtu repéra l'endroit du jet et celui, approximatif, de l'objet jeté. Puis il se ramassa à croupetons entre les saules et, par l'ouverture de l'un d'eux, examina la démarche du retour. La vision portait un peignoir sombre et marchait, dans sa direction, avec une détermination telle qu'il craignit un moment d'avoir été vu ou deviné. C'était

sûrement une habitante de la Pocholle, mais laquelle? Il retenait son souffle, effacé et immobile comme l'avait été Tressan, dans la nuit fatale, car les circonstances graves se recourent et forment autour de nous, par le va-et-vient du fuseau du destin, des espèces de points de dentelle. Les interprétations de ces points sont malaisées.

À un moment la glissante figure, dont la démarche libérée, semblait-il, d'un immense souci, était devenue aussi gracieuse que celle d'une Euridyce forestière, passa à quelques mètres seulement de Vêtu, qui reconnut Tullie Moneuse. Comme au jour de l'arrestation de Tressan, son cœur battait dans sa rude poitrine, mais sur la cadence de l'espérance, distincte de celle de l'inquiétude, par le rythme ample et large des coups. Une source de jeunesse nouvelle, un bouillon de jouvence, commençait à sourdre et goutteletter en lui, et il fit sa prière, là, au milieu des vieux arbres et de la nature avec un véritable ravissement. Le chant d'un coq arriva de Paquet-Vian, suivi d'un autre de la montée des Abyssins. Il fallait agir avant le jour, avant le passage d'un pêcheur matinal, ou d'un Audibrée quelconque. La demoiselle de la nuit avait eu le temps de remonter au château. Aussi prompt et souple que son chat, qui le suivait ronronnant, Vêtu reprit le chemin de Tullie, parvint à la berge, releva son pantalon, entra dans l'eau glacée, avança, au moment où un feu violet et doré commençait à paraître dans le ciel, rasant les collines et faisant courir, sur toute la nature, un immense friselis : celui d'un réveil des illusions jeunes et des vieilles douleurs, des appréhensions de toute sorte et de leur évanouissement sans motif. L'aurore, enfance de la journée, accueille frivolement les contradictoires et rend l'assurance aux humains hésitants. Après quelques tâtonnements et quelques regards en arrière, l'ancien braconnier et coureur de sentes et de guérets se replaça dans la position même de la Moneuse, levant le bras pour lancer la chose. Il continuait de progresser sans perdre pied, avec de l'eau jusqu'à mi-cuisses, scrutant l'onde claire, peu profonde, et ses cailloux enchevêtrés. Un éclair métallique apparut. godronné par le courant et pareil à un cercle fait d'un zigzag recourbé. Le chercheur et plongeur se pencha vivement, entra son bras, son épaule, son menton, puis sa tête entière dans le flot gelé. Il en retira un collier de forme singulière, qu'il courut examiner à loisir sur le talus.

C'était évidemment un collier de chien, composé de plaques rectangulaires rejointes, qui se resserraient par un dé clic ingénieux et à la façon d'un garrot. Cette pièce ne venait pas de nos climats. Elle avait un aspect barbare, insolite, cruel et si Tullie Moneuse l'avait jeté à l'eau, c'était pour s'en débarrasser en cachette. c'était

parce que quelque secret terrible se trouvait lié à cette petite machinerie : « Ne serait-ce pas l'instrument qui aurait servi à étrangler Goneret ? » Mais alors... mais alors celui que Tullie avait intérêt à sauver c'était Gantaume, le cuisinier, l'ancien marin, protégé de la police et que Désarnaud n'avait interrogé qu'avec toutes sortes de mitaines, de ménagements et pour la frime. Le parti de Vêtu fut vite pris. Il enveloppa l'étonnant objet dans un paquet de feuilles mortes et prit rapidement la route de Lyon, au lieu de celle de Paquet-Vian, toujours suivi de Trimard que la découverte paraissait intéresser prodigieusement. Trois quarts d'heure plus tard, il débarquait à l'hôtel d'Angleterre, où il faisait réveiller Jean Cordion, qui descendait rejoindre le veilleur de nuit dans le vestibule encore désert.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon vieux Vêtu ? Quelque chose d'important pour le patron ?

— De très important, docteur, voyez plutôt. Mais il faut que je vous raconte comment j'ai eu ce drôle de machin, qui ressemble à celui dont vous m'aviez parlé et que vous aviez vu à Mirande.

Et Jean Chevelu (comme on disait au *Fil d'argent*) raconta sa rencontre, la promeneuse des ténèbres, la filature, la noyade du collier, la rentrée au bercail (et quel bercail !) de Tullie. Pendant ce récit, et tout en l'écoutant, Cordion tournait et retournait la pièce accusatrice, la pièce à conviction et même, selon lui, à certitude. Car les conditions dans lesquelles la compagne de Gantaume avait voulu faire disparaître à jamais le double du joyau de la collection La Tombiolle donnaient la mesure des craintes du couple. La perquisition chez Clavisse avait semblé à Tullie et à Gantaume de mauvais augure et ils avaient cherché à se débarrasser d'une preuve qui leur brûlait les mains, et qu'ils n'avaient osé, ni pu anéantir jusque-là. Ce qu'il y a de plus compromettant dans le crime, ce sont les accessoires inertes du crime, ceux surtout où il a laissé son empreinte.

Cordion et Vêtu portèrent aussitôt la précieuse trouvaille chez maître Petitbelin, occupé à dépêcher un chocolat fumant, d'odeur exquise, qu'accompagnaient des pains mollets au beurre et absorbé dans la lecture de la collection du *Pince-sans-rire*.

— Il faudra vérifier, fit Petitbelin après que Vêtu lui eut fait le récit de sa découverte et savoir qui a vendu le collier au domestique de Gérard de la Tombiolle. Ne nous emballons pas, de grâce, mon bon ami, ne nous emballons pas ! Avant toutes choses, ajoutait-il prudemment, ne parlons de ceci à quiconque, et surtout pas à l'inculpé, au cher inculpé, avant la vérification indispensable. Pas de

blagues, hein, papa Vêtu? Je pense encore que ce serait trop beau, trop soudain, trop complet, et mon devoir est de faire ici l'avocat du diable. Mais enfin, tout arrive; il y a des circonstances providentielles, dirait le père Champier, et le pire n'est pas toujours certain, dirait Calderon. Quelle va être notre façon de procéder, maintenant? La question est de savoir si nous allons comparer ce collier et celui de la Mirande d'abord, ou si nous allons, au contraire, commencer par alerter Désarnaud.

Cordion exposa les raisons qui déconseillaient de parler de la chose à Désarnaud, lequel était de parti pris et voulait, contre l'évidence, que Tressan fût coupable. Il fut décidé qu'on demanderait un rendez-vous immédiat au procureur de la République. Petitbelin téléphona au parquet. Il eut à l'appareil Maufre en personne, qui se déclara libre et prêt à écouter les Tressaniens, comme on les appelait au palais, par opposition aux Pocholliens. Chose extraordinaire, Quincannon n'était pas dans le cabinet de son compère, quand y pénétrèrent Petitbelin et Cordion, suivis de Vêtu qu'ils avaient réveillé et qui portait le collier révélateur, enveloppé, cette fois, dans un papier propre. Le haut magistrat était amateur de pittoresque. Il apprécia cette entrée des deux messieurs suivis d'un personnage à la Calot. Tout Lyon s'entretenait du trimardeur, demeuré fidèle à son maître dans le malheur et qui avait su, bien que bon chrétien, s'imposer aux employés anticléricaux et aux ouvriers révolutionnaires du *Fil d'argent*.

Maufre écouta, sans dire un mot, poser une question, ni faire une objection, les explications de Cordion, renforcées de celles de Petitbelin. De temps en temps, il approuvait de son visage glabre, allongé, demeuré inquisitorial, distant et méfiant.

— Cela est sérieux, dit-il enfin. Quand les deux colliers auront été comparés, celui de la Mirande et celui-ci, quand on saura, et c'est facile, le nom du vendeur du collier de la Mirande, alors je suis tout prêt à ordonner une exhumation du corps de M. Goneret, en présence du docteur Edmond, et aussi du professeur Reverchot, du professeur Piétrefretat, ou de qui vous voudrez. On verra si les traces de strangulation coïncident avec les plaques de ce collier-ci.

— Mais il y a la décomposition, monsieur le procureur... objecta Cordion.

— J'ai dit « on verra »... docteur, on verra. Mon sentiment, c'est que l'instruction vient de faire un pas.

L'ennui de Gérard de la Tombiolle fut grand, quand il apprit que son collier était soupçonné d'être la réplique de celui du crime. Il ne fit cependant aucune difficulté pour reconnaître que c'était

le cuisinier Gantaume qui, antérieurement à la mort de Goneret, avait vendu le collier au valet de chambre Georges, pour la somme de cinq cents livres sterling. Aussitôt, le procureur Maufre prévint Désarnaud (il avait déjà averti Quincarnon) de ce qui s'était passé et ordonna l'exhumation, bien que tardive, de Goneret. Celle-ci eut lieu en présence des deux hauts magistrats, d'Edmond, de Reverchot, de Piétrefretat et de Cordion. Le résultat en fut décisif. En dépit de la décomposition, déjà assez avancée, du cadavre, il fut facile de constater que les plaques du collier Vêtu s'adaptaient de façon exacte aux enfoncements du cou de Goneret. Bien mieux, on découvrit à la loupe, sur une des plaques, une très légère empreinte, qui fut aussitôt photographiée, puis agrandie, correspondant à l'écrasement brutal du corps thyroïde, et une autre correspondant à la branche verticale de la tige articulée qui faisait fonctionner la fermeture. C'était la preuve par neuf et la convocation de Tullie Moneuse s'imposait. Désarnaud, qui avait assisté à l'opération d'une mine impassible, était trop subtil pour ne pas comprendre que l'échafaudage de son accusation était irrémédiablement par terre et qu'il n'y avait plus qu'à suivre la voie ouverte par ce bohémien de malheur, ou, comme on disait dans les Cévennes, par ce carague. Mais il était épouvanté à l'idée des dégâts que risquait de faire l'arrestation d'un indicateur tel que Gantaume, le meilleur de la collection Clavisse; à l'idée aussi de la vengeance finale du chef de la Sûreté et de sa bande. Le sang-froid de Maufre et de Quincarnon surtout l'étonnait. Qu'y avait-il encore là-dessous?

Clavisse avait eu vent des allées et venues des défenseurs de Tressan et de l'interrogatoire de Georges, au sujet du collier de la Mirande. Il s'appêtait à donner l'éveil aux gens de la Pocholle quand Tullie Moneuse reçut l'avis officiel, signé Désarnaud, d'avoir à se rendre au palais de justice, le jour même, à deux heures après-midi. Elle communiqua le papier menaçant d'abord à Gantaume, puis aux camarades.

— Bah! lui dirent ceux-ci, ne t'en fais pas! C'est encore une frime de ces « messieurs ». Tant que nous avons Clavisse avec nous, et Désarnaud, nous sommes bons.

Une chose la chiffonnait, ainsi que Gantaume. Cette convocation coïncidait avec la résolution, qu'ils avaient prise, de se débarrasser du damné collier.

— Tu es bien sûre qu'il n'y avait personne, quand tu l'as balancé dans la Saône?

— Absolument certaine. Et puis, je l'ai envoyé au milieu de la rivière et du courant. Qui donc serait allé le rechercher là? Un

homme-poisson. Ce qu'ont fait Brabant et Julie était autrement dangereux. Un type flanqué au jus de cette façon-là, c'est tout de même autre chose qu'un collier. Ça peut remonter.

La fille feignait l'assurance. Au fond, elle était inquiète et même angoissée, et Julie Loisel, qui l'observait, lui en fit l'observation :

— Avise à ne pas te laisser embobiner par les questions, comme un conscrit. Répète-toi bien, en allant là-bas, que c'est Tressan qui a tué le vieux. Veux-tu que je t'accompagne ou préfères-tu que j'aille t'attendre à ta sortie du palais de justice?

Elles se donnèrent rendez-vous *après*.

Tullie avait déjà été appelée au palais deux fois. Elle connaissait les aîtres. Mais la sévérité inaccoutumée du juge, quand elle entra dans son cabinet, pimpante et court vêtue comme la Pêrette de la fable, la frappa et la troubla. En outre, il ne se trompait plus sur son état civil comme naguère, sous les ombrages de la Pocholle et il l'appela « *madame* » gros comme le bras.

— Madame, asseyez-vous. Connaissez-vous cet objet?

Le magistrat prit dans son tiroir le collier tragique et le présenta à la jeune femme qui pâlit. Elle sentit que tout était perdu ; cependant, elle eut encore la force de faire non de sa jolie tête, puis d'articuler ce non. Le son de sa voix lui rendit une petite assurance, encore débile comme un jeune détenu.

— Vous avez juré de dire toute la vérité, madame. Avouez donc que ce collier, frère de celui que M. Gantaume a vendu à M. Gérard de la Tombiolle, pour sa collection (et que voici) a été jeté par vous dans la Saône, mercredi dernier au petit jour.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur le juge, je n'ai jeté aucun collier dans la Saône, ni ailleurs.

— Greffier, veuillez introduire qui vous savez.

Le greffier, débonnaire, se leva et alla ouvrir la porte d'une petite pièce contiguë. Il fit un signe : Vêtu entra, habillé proprement dans un vêtement trop large, acheté tout fait par Cordion ; à peu près coiffé, ce qui lui donnait l'air plus hirsute encore. Il tenait à la main un galurin neuf et son émotion était intense. Ayant prêté serment, il se signa.

— Quel calotin... songea Désarnaud. Où la superstition va-t-elle se nicher ! Il reprit à haute voix, avec l'accent cévenol : « Monsieur Vêtu, reconnaissez-vous dans Mme Moneuse, ici présente, la personne que vous avez vue mercredi matin, au petit jour, jeter le collier dans la Saône ? »

— Je la reconnais formellement, monsieur le juge

— Il a menti, s'écria Tullie, avec une voix hésitante, qui sonnait

faux, et lui faisait l'effet d'être celle d'une autre. C'est une abomination ! Ah ! je suis trop malheureuse aussi !

Et elle se mit à pleurer, la tête dans ses mains, ce qui équivalait à un aveu.

Le juge laissa couler les larmes. Son métier l'avait ressaisi et il éprouvait un soulagement chirurgical à tailler dans un membre gangrené et non plus dans un membre sain. Il avait Maufre et Quincarnon avec lui ; Cavalcat avait disparu ; Loyassat était de l'avis de Mlle Goneret, qui proclamait l'innocence de Tressan.

— Finissez-en, mademoiselle, ou plutôt madame. L'évidence vous accable. Reconnaissez que ce collier vous avait été remis par M. Gantaume, pour être jeté à l'eau secrètement.

Ici un silence, puis du ton le plus naturel :

— L'idée était de moi, monsieur le juge, je voulais me débarrasser de ce... de cette... enfin de cet objet.

— Ah ! bien, nous y voilà. Vous vous décidez à avouer que c'est vous qui avez jeté le collier dans les conditions qu'a dites M. Vêtu et que je vais vous lire.

Désarnaud prit la dernière déposition en date de Vêtu, rédigée dans ce style uni et correct que les juges d'instruction superposent aux bafouillages des témoins et des inculpés, et pareil à un tapis grisâtre placé sur des cailloux informes et brûlants. Il en donna lecture, tandis que Vêtu approuvait de la tête comme Gnafroy. Tullie, les jambes croisées, les mains sur les genoux, paraissait une petite fiancée sage, à qui le notaire lit son contrat. Quand ce fut achevé :

— C'est bien ainsi, mademoiselle... je vous demande pardon, madame Moneuse, que les choses se sont passées ?

— Je le jure... déclara Tullie.

— Je vais vous dire, moi, ce qui s'est passé. Vous avez jeté ce collier comprometteur, et qui était le collier ayant servi à étrangler M. Goneret, parce que vous redoutiez une nouvelle perquisition à la Tombiolle, à la suite de la perquisition chez M. Clavisse.

— Oh ! monsieur le juge, c'est-il Dieu possible que vous me soupçonniez d'une chose pareille !

— Je ne vous soupçonne pas, je vous accuse (le magistrat se leva, l'œil flamboyant). Je vous préviens qu'il y va de votre tête. Vous allez me dire si c'est M. Gantaume, ou vous, qui avez étranglé M. Goneret.

— Oh ! monsieur, je n'aurais jamais eu la force... dit Tullie épouvantée en montrant ses petits poignets, où le pouls battait la chamade.

— C'est donc M. Gantaume qui a tué...

— Eh bien, oui, monsieur le juge, c'est M. Gantaume... Ah ! misère de nous !

— C'est bien, madame, je vous remercie. Je vous inculpe de complicité. Vous allez demeurer au palais, sans communiquer avec quiconque, pendant que la police ira arrêter M. Gantaume. Vous, Vêtu, allez-vous-en. Je vous rappellerai demain matin, si c'est nécessaire.

Tullie hésitait à s'évanouir, bien qu'elle n'en eût aucune envie et que, après tant d'angoisses, elle fût plutôt soulagée d'avoir parlé. Elle alla remplacer Vêtu dans la petite pièce. Désarnaud signa à la fois l'ordre d'élargissement de Tressan et le mandat d'amener de Gantaume.

Julie Loisel, ayant attendu vainement Tullie Moneuse sur le quai Saint-Vincent, pendant une heure d'horloge, comprit qu'il était arrivé quelque chose de grave et reprit, effrayée, le chemin de la Pocholle. Le ronflement d'une auto se fit entendre. Elle se gara ; c'était précisément la petite voiture mêche de Clavisse, où se trouvaient Merluche, Boudre et trois inspecteurs. Elle les reconnut et frissonna. Tullie Moneuse aurait-elle parlé ?

Quand elle arriva au château, elle trouva Estancelin et Brabant consternés, anéantis. La police était venue saisir Gantaume, qui n'avait fait aucune résistance et s'était laissé emballer comme un bœuf, beaucoup plus que comme un taureau. Ni l'un, ni l'autre, ni Élodie, qui vint les rejoindre, avec une mine fort différente de celle de la fenêtre chez Gustave, ne prononcèrent aucune parole de révolte, ni même de surprise, ni n'émirent aucune considération à propos de cet événement. Quant à Marius, il s'était retiré dans sa chambre afin d'y composer une ode où il implorerait la clémence de la justice, en faveur de son « second père ». Nul n'aurait pu expliquer pourquoi le cuisinier, dont il avait une peur bleue, et qui le traitait comme un de ses torchons, était devenu pour lui un « second père » du moment où il l'avait vu embarquer par les policiers.

Brabant emmena Julie à part :

— Je dois te prévenir que Gantaume sait tout. S'il parle, nous sommes bons et Clavisse avec nous, puisque l'ordre est venu de lui.

Julie s'était ressaisie :

— Pas la peine de te biler, Gantaume ne parlera pas plus que je ne parlerais si j'étais à sa place ; et, si par hasard, il parlait, ce serait, foi de Julie, comme s'il n'avait pas parlé.

Gantaume avait les menottes aux mains et il était solidement encadré entre deux colosses en uniforme quand il comparut dans le

cabinet du juge. Celui-ci fit introduire immédiatement Tullie Moneuse, qui répéta son aveu. Le collier du crime, posé sur la table, accablait le misérable. Cependant, il nia avec obstination, sans fureur, en termes sobres, impressionnants et qui dénotaient, dans le mensonge et le mal, une force de caractère peu commune. Désarnaud, parfaitement maître de son sujet, le tourna et retourna de toutes les manières, le fouilla dans toutes les racines de ses instincts, lui parla de Goneret et de Tullie, de Landrivant, des poisons divers achetés rue du Plâtre et absorbés, de sa vie errante de marin, de son passé, de son existence à la Pocholle, de ses bottines, de la jambe cassée du patron, de son premier interrogatoire dans le parc, à deux pas du cadavre.

— Ce qui vous a nui, c'est la jalousie. Je suis certain que c'est la jalousie, et il y a là une circonstance atténuante, non un piège, comme vous le pensez à tort. Savez-vous ce qui me prouve que vous avez tué votre maître dans un accès de colère jalouse?...

— Je n'ai pas tué M. Goneret. J'aimais mon maître. Si j'avais voulu le tuer, il m'était très simple de l'empoisonner. Mais je n'ai jamais voulu le tuer. Je n'avais qu'à mettre dans son assiette à soupe un poison, qui n'eût laissé aucune trace. Il y en a et je les connais. C'est Tressan qui a tué M. Goneret. Qu'est-ce qu'il faisait, Tressan, la nuit du crime, dans le labyrinthe de la Pocholle? Je défie qu'il l'explique jamais. La justice m'en veut et je sais bien pourquoi elle m'en veut... J'en sais trop! J'en sais beaucoup trop!...

— Ce qui me prouve que vous avez tué votre maître dans un accès de colère jalouse (reprit Désarnaud, comme s'il n'avait pas entendu) c'est que vous l'avez étranglé et que Mlle Moneuse, mille excuses, Mme Moneuse, ici présente, vous avait raconté le crime de Saint-Germain au Mont-d'Or. Il s'est fait une association de pensées entre ce drame, survenu autrefois, et la haine féroce que vous portiez à M. Goneret.

Le juge guettait son homme comme le toréador, l'épée cachée par la muleta, guette le taureau, soufflant et raclant le sol de son dur sabot. (Ce fut seulement après trois heures et demie d'un interrogatoire serré, en présence de Tullie, silencieuse, accablée, que le juge estima que son fauve était, comme disent les « aficionados » : bien quadré. Il approcha du mufle, le glaive tranchant, enrobé de rouge :

— Ou bien, connaissant au contraire la clause testamentaire concernant madame, avez-vous eu peur que le vieillard ne changeât d'avis et voulant empêcher à tout prix une radiation menaçante?...

— Oh! oh! oh! reprit enfin Gantaume, les cordes des veines

saillant sur son garrot devenu écarlate ; on eût pu croire qu'il allait éclater. Mais subitement sa tête se pencha en avant, exactement comme celle du féroce animal dont il était redevenu l'image, et il demeura immobile, silencieux, congestif, pendant environ cinq minutes. Spectacle pathétique, que n'oublient jamais ceux qui y ont une fois assisté, et qui marque l'ébattement définitif du criminel acculé, sans réponse, à la merci du juge.

— Donc, c'est la jalousie, et la jalousie seule qui vous a poussé au crime. Cela vaut infiniment mieux pour vous, Gantaume.

Tullie éclata en sanglots, sincèrement cette fois. Elle eût souhaité un aveu plus théâtral, accompagné d'une déclaration qui l'eût replacée au début de leur sombre aventure, sous les ombrages épais de la Pocholle. Mais la scène n'en avait pas moins sa grandeur dans ce cabinet aux murs gris, devant cette table de bois, chargée de cartons, ces deux hommes de loi impassibles et cette brute blonde, à odeur de vaisselle, dont la lourde mâchoire crissait, dont la sueur perlait.

— Vous ne voulez rien ajouter, Gantaume ? Vous ne voulez pas me raconter simplement ce soir, pendant que vous y êtes, comment les choses se sont passées ? Soit ! Vous me parlerez demain. Une seule question cependant, et qui vous soulagera, car elle est dans la ligne de vos pensées présentes...

Le cuisinier avait relevé la tête. Ses yeux voyaient la nuit du crime et fixaient le collier révélateur.

— Monsieur Gantaume, mad...ame Tullie Moneuse, ici présente, était-elle au courant de vos projets ? Vous a-t-elle aidé, avant la chose, dans l'accomplissement, en quelque façon ? Vous comprenez le sens de ma question ? A-t-elle été votre complice ?

— Je jure que non, monsieur le juge. Mme Moneuse n'a rien su de ce qui était arrivé, et je ne lui en ai jamais causé. Elle a pu évidemment se représenter telle ou telle chose, ceci ou cela ; mais elle n'a rien *su*, ce qui s'appelle *su*. Quand je lui ai demandé de jeter le collier, je ne lui ai pas dit pourquoi. Elle s'en est peut-être doutée. Mais elle n'a pas su pourquoi. Elle est innocente comme un enfant, monsieur le juge.

— Je vous crois, et la preuve, c'est que je la laisse en liberté provisoire. Madame, vous pouvez vous retirer, en demeurant, bien entendu, à la Pocholle et à ma disposition.

— *Où ! merci, monsieur le juge, merci !*

La reconnaissance de Tullie était sincère. Gantaume, décidément, était un chic type et plus chevaleresque qu'elle n'aurait cru. Mais elle dressa l'oreille quand il dit :

— Mon compte est bon, monsieur le juge et celui de Tullie est réglé comme il faut et je vous remercie. Mais il reste un autre compte à régler, et c'est celui du sieur Clavisse et de sa mouche Julie Loisel, et de l'article du *Petit Parisien* et aussi des assassins de Cavalcat...

— Allons, allons, interrompit Désarnaud en se levant, voilà que vous allez gâter votre affaire en vous laissant aller à des bêtises...

— Ce ne sont pas des bêtises, monsieur le juge, ce Clavisse est un misérable...

— Allons, petit, voyons, petit... intervint Tullie à son tour. Elle connaissait l'impulsivité de Gantaume et elle tremblait à la pensée des dégâts qu'il pourrait faire, si jamais il mangeait le morceau.

— Je connais Clavisse, comme si je l'avais fait... et Julie donc, et Honoré Brabant ! Gustave aussi, le restaurateur, s'il voulait parler, en sait de belles !

— Pour le moment, taisez-vous, hein, Gantaume, hein, je vous l'ordonne. Gardez, emmenez-le ! Je ferai savoir demain si j'ai besoin de lui.

La nouvelle de l'arrestation de Gantaume et de l'élargissement de Tressan, aussitôt répandue, avait amené à Paquet-Vian, aux Abyssins, à la Pocholle, une nuée de journalistes lyonnais et des correspondants de journaux de Paris. Tressan et son fils Tiéou étaient les héros du jour, ainsi que le trimardeur Vêtu, auquel un reporter disait, dans son langage professionnel : « Vous êtes tout cuit pour la légende, mon vieux lapin, et je dirai même cinématogène. Quand j'aurai un collier de chien à repêcher, je m'adresserai sûrement à vous. »

Mais voici que, dans la soirée du troisième jour, après cet événement et conformément à la règle du théâtre, énoncée par Sarcy, cher à Petitbelin, le bruit courait que le coupable s'était pendu dans son cachot, contigu à celui du condamné à mort Espavane, en utilisant ses lacets de souliers, qui lui avaient été laissés imprudemment. Dans tous les cloisonnements sociaux de la ville hermétique, et même au conseil municipal et dans les bureaux de Loyassat et d'Aron, ainsi que chez les jeunes avocats, ce ne fut qu'un cri : « On l'a suicidé ! » C'est ainsi que de mauvaises habitudes policières finissent par transpirer, à la longue, dans le public et y créer un état de suspicion généralisée. Le matin du quatrième jour, la nouvelle était confirmée par une note officielle ainsi conçue : « Le sieur Gantaume, cuisinier de la Pocholle, qui s'était reconnu coupable du meurtre de feu Louis Goneret, et que l'habile juge d'instruction, M. Désarnaud, avait récemment arrêté et incarcéré, a été trouvé étranglé dans sa cellule, à la prison de Saint-Paul. Les premières

constatations, faites par le docteur Edmond, ont permis à l'éminent médecin légiste de conclure formellement au suicide. Une déplorable négligence, dont l'auteur responsable est recherché, avait laissé au prisonnier ses lacets de souliers, qui lui ont permis de réaliser son fatal dessein. Ainsi se trouvait définitivement close une affaire qui a passionné l'opinion publique et soulevé de nombreux commentaires... »

Afin de célébrer l'élargissement de Martin Tressan et son innocence reconnue (il retrouvait avec avancement sa place chez Gérard de la Tombiolle) quelques nobles cœurs s'étaient réunis et un déjeuner très simple, mais très bon, avait été organisé chez Gustave, ravi de l'aubaine qui lui procurait une sorte de petite réhabilitation après l'alerte de la soirée Cavaleat. Il y avait là le président Campenoix, momentanément délivré de son asthme, le révérend père Champier (qui ne mangeait que des légumes cuits à l'eau, mais magistralement essorés par Mme Gustave), Jean Cordon, Madeleine, Tiéou, le professeur Reverchot, le pharmacien Landrivant : maître Petitbelin et Jean Vêtu, accompagné de Trimard. Loyassat avait d'abord accepté, puis s'était décommandé. Clavisse avait envoyé aux écoutes Estancelin, sa nouvelle mouche, caché dans la chambre de Gustave, contiguë à la salle du banquet, et qui devait lui rapporter les propos tenus.

Ceux-ci, d'ailleurs, furent insignifiants, comme lorsque des événements trop forts se sont abattus sur de malheureux humains, les prosternant, puis les relevant, les désespérant, puis les ranimant et les secouant dans tous les sens. Ce déchainement de la tempête, ce rétablissement de l'équilibre ou de semi-équilibre d'ici-bas, laisse les passagers muets et comme accablés. Innocents ou reconnus tels, après d'injustes et d'atroces accusations, ils pressentent une grâce divine et terrible dont les raisons providentielles leur échappent ; et ils s'humilient au petit bonheur par une de ces oraisons intérieures qui dominent le fracas des événements et le silence consécutif. Nos tradamus, avec cette simplicité grave et souriante qui ne l'abandonnait jamais, remercia en trois mots ceux qui l'avaient soutenu et aidé dans une telle épreuve. Il avait retrouvé son fils et Maguelonne ne le quittait pas, non flamboyante ainsi qu'à Évenos, mais repliée et comme blottie en lui, oscillante, cette fois, entre la pensée et la vision. Il sentait aussi, avec une force invisible, que cette épreuve inouïe avait un but, soit quant à lui-même, qui l'avait subie, soit quant à Tiéou. Car rien n'arrive au hasard ici-bas et ce n'était point le hasard qui l'avait amené à franchir sa fenêtre, puis les deux haies et le fossé de la Pocholle, cette nuit-là !

On apportait le café. Un coup de tonnerre retentit dans le ciel ouaté et frais, au fond duquel rôdait un pâle soleil coiffé d'un bonnet mi-coton, mi-soie. Aussitôt l'on vit le pharmacien Landrivant pâlir, quitter la table et se jeter contre une porte latérale qui céda : celle de la chambre de l'aubergiste. Mais quelle ne fut pas la surprise du potard, en apercevant devant lui Estancelin !

— Que faites-vous donc là, malheureux ?

— Je cherchais quelque chose que j'avais laissé... répondit le garde, fort troublé.

— Estancelin, vous écoutiez à la porte !

— Je vous jure que non.

Rapatapoum ! Panpoum ! Pater apoum ! Renonçant à tout interrogatoire de l'indiscret, Landrivant se glissa sous le lit de Gustave. Estancelin s'enfuit, telle une ombre. Puis on entendit un retentissant accès de toux, qui allait spasmodique, en augmentant sans cesse, comme si quelqu'un chatouillait la gorge du toussueur. C'était le président Campenoix, que sa crise d'asthme ressaisissait et qui, sur le point d'étouffer, tendait les bras vers le professeur Reverchot.

LÉON DAUDET.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES SOVIETS ET L'ORIENT

S'IL n'y avait à considérer que les résultats immédiats et le cadre limité des relations russo-turques, l'entrevue d'Odessa ne mériterait certainement pas le bruit que l'on fait autour d'elle. Que pouvait-il en sortir, sinon une réédition de la fable du renard et du bouc? Pour quiconque connaît un tant soit peu les partenaires, l'issue d'une rencontre de Rouchdy bey et de M. Tchitchérine ne pouvait faire de doute. Les deux hommes ne sont pas de la même classe. Ils avaient d'ailleurs déjà pris et donné leur mesure. S'il est surprenant que celui qui avait pu constater une infériorité flagrante n'ait pas jugé la démonstration suffisante, il est bien plus étonnant encore que les témoins avertis n'aient pas été fixés d'avance sur l'issue de la récidive. L'épreuve était pourtant décisive.

Rappelez-vous la scène. Nous sommes au 17 décembre 1925. Le Conseil de la Société des Nations vient de rendre un arrêt qui déboute la Turquie de ses prétentions sur Moussoul. Rouchdy bey se précipite à Paris où l'attend M. Tchitchérine. En quarante-huit heures, les deux hommes bâclent un pacte en vertu duquel les Soviets mettent le grappin sur la Turquie tout en se bornant à lui promettre leur neutralité en cas d'agression.

Les dirigeants d'Angora ont pu apprécier la valeur du papier quand ils se sont trouvés, six mois plus tard, en présence de sir Ronald Lindsay, résolu à liquider l'affaire des pétroles. Ils n'ont pas pu ou pas su en tirer même un essai de marchandage. On dira sans

doute que les Anglais n'ont pas reculé devant le grand jeu de l'intimidation en agitant l'épouvantail italien. N'était-ce pas le cas ou jamais d'opposer à cette menace la défense du concours bolchevik? Pour une fois les Turcs ont été sages en ne tentant pas une expérience condamnée d'avance. Pourquoi cette sagesse n'a-t-elle pas été jusqu'à chercher un salaire, que l'Angleterre n'aurait certainement pas refusé? Il y a à Londres des traditions de collaboration avec la Turquie qui ne demandent qu'à revivre pour assurer discrètement la mainmise sur les pétroles. Quelle étrange lubie a pu entraîner des hommes qui pouvaient trouver à la fois la tranquillité et les profits, à courir au-devant de nouvelles aventures qui ne peuvent aboutir qu'à de nouveaux déboires!

Nous saisissons ici sur le vif l'esprit de la clique kémaliste, et le parti que les bolcheviks ont su en tirer. Tout d'abord, une méconnaissance des leçons du passé, même le plus récent, dont ne sait s'il faut la qualifier d'ignorance ou d'inconscience. Que les maîtres de Constantinople puissent concevoir une politique d'entente avec la nation dont les aspirations séculaires sont tendues vers Sainte-Sophie et le Bosphore, cela dépasse les fantaisies de Locarno et de Thoiry. Pourtant les Soviets ne dissimulent pas plus que les Allemands leurs intentions. Dans l'héritage du tsarisme, ils ont recueilli tous les impérialismes, aussi bien celui de Mouravieff que le testament de Pierre le Grand. Mustapha Kemal ne peut pas avoir oublié qu'au moment même où il devait faire face à l'offensive grecque sur le Sakharïa, Moscou encourageait les intrigues d'Enver Bey. La révélation n'a-t-elle pas été abondamment commentée au cours des débats du complot de Smyrne? Il ne peut donc y avoir la moindre sincérité dans les effusions turco-soviétiques. Quelle peut être l'idée de derrière la tête des Turcs? Se flattent-ils de manœuvrer la Russie par l'Angleterre et *vice versa*? Combien de leçons leur faudra-t-il pour leur prouver qu'ils ne sont pas de taille à jouer ce jeu?

En attendant, M. Tchitchérine a la partie belle. Il n'a pas eu grand'peine à se rendre compte que pour mener les Turcs il suffisait de flatter leur incommensurable fatuité. Écoutez la fière déclaration du Ghazi à un journaliste américain : « Dans deux ans, j'aurai 80 millions d'hommes derrière moi. » L'ambition n'est pas mince pour le chef d'un État qui ne compte pas la dixième partie de cette masse. La déclaration ne comporte qu'une interprétation. Les dirigeants d'Angora s'imaginent que toutes les nationalités musulmanes de Perse, d'Afghanistan et d'Arabie vont se rallier sous leur direction. Bien curieuse survivance d'une mégalomanie qui s'est acharnée elle-même à détruire sa propre raison d'être.

Certes il y a eu un temps, et pas si loin de nous, où les maîtres de Constantinople pouvaient concevoir l'ambition de rallier tous les Croyants derrière l'étendard du Prophète. Le Kalife à la tête du panislamisme, c'était une grande idée, et celui qui la conçut, Abdul Hamid, avait plus de cervelle que Mustapha Kemal. L'homme qui a présidé à l'anéantissement du Kalifat et à la laïcisation de la Turquie ne s'est pas rendu compte qu'il brisait le seul lien susceptible d'unir tous les Musulmans. Par quoi a-t-il eu la prétention de le remplacer? Par un prestige militaire, nécessairement éphémère et déjà terni? Par la substitution du *Contrat social* au *Coran*? Par le cri de ralliement du nationalisme? Mais l'exaltation du nationalisme est une force centrifuge et non pas une force centripète. Plus un peuple prend conscience de son individualité nationale, moins il est enclin à subir la direction d'un autre. Les Turcs ont-ils vraiment la naïveté de croire que le shah Pahlevi, qui a conquis son trône à la pointe de l'épée, va incliner son autorité devant le peuple que les Persans ont toujours considéré comme un rival et un hérétique? Que dire alors de l'Émir d'Afghanistan, fier de son indépendance inviolée, et du Maître de l'Arabie Ibn Seoud qui a su mettre la main sur les villes saintes!

Le seul trait qui rapproche ces éléments épars est un vague sentiment nouveau de solidarité asiatique contre l'Europe. Ce sentiment n'a rien d'une conception nationaliste dont les kemalistes pourraient revendiquer la paternité. Ce sentiment de jalousie, de haine et de destruction est d'essence nettement bolchevik. Tout au plus peut-on admettre que les dirigeants de Moscou flattent la vanité des Turcs en leur faisant croire qu'ils peuvent être les meneurs de l'intrigue dont les Soviets se réservent tous les profits.

Que l'entrevue d'Odessa procède directement de cette tactique, il n'est pas permis d'en douter. La conclusion est claire : la Turquie redouble ses liens, tandis que la Russie donne simplement de bonnes paroles. Mais le travail préliminaire est bien plus caractéristique encore. On en a très peu parlé parce que l'opinion française ne s'intéresse aux questions lointaines que quand elle est secouée par un éclat. Raison de plus pour donner quelques précisions.

Dès 1921, les Soviets ont conclu un accord avec l'Afghanistan. Comme par hasard, l'auteur de cet accord, Mirza Mohamed Khan, vient d'être nommé ambassadeur à Moscou. Une autre convention bien plus importante a été signée en septembre. Elle renferme deux dispositions caractéristiques. Tout d'abord la fameuse clause de neutralité réciproque en cas de conflit. Les Anglais n'en ont pas été dupes. Ils ont parfaitement compris qu'en cas de guerre

anglo-russe la propagande soviétique se déchaînerait dans l'Afghanistan pour galvaniser des tribus naturellement belliqueuses. L'action serait d'autant plus irrésistible qu'il n'y aurait pas de contre-partie. C'est justement ce que prévoit la seconde clause du traité en vertu de laquelle chacun des contractants s'engage à interdire sur son territoire l'action de tous les éléments hostiles à l'autre contractant. En bon français, cela veut dire que le gouvernement afghan est tenu de s'opposer à tout ce qui pourrait gêner la propagande soviétique en laissant à cette dernière le champ libre. Ce n'est peut-être pas la classique alliance des anciens rites, mais c'est l'application la plus nette que l'on ait encore vue de la nouvelle formule imaginée à Moscou.

Nous sommes assez curieux de voir si l'entrevue d'Odessa amènera un développement analogue du pacte russo-turc. Il faudra un peu de patience. N'oublions pas que six mois ont passé entre le voyage de Tchitchérine et le pacte de Berlin. Le nouvel épisode se développera suivant les résultats de l'appel que le chef de la diplomatie soviétique se prépare à faire à la naïveté ou aux complicités de la finance internationale. Le coup d'Odessa a aussi préparé cela. Dans les manœuvres soviétiques, il faut toujours chercher le chantage.

Le travail de préparation bolchevik ne s'est pas limité à l'Afghanistan. Les Soviets ont fait également des avances pressantes au nouveau régime persan qui paraît en avoir été assez flatté. Un homme de confiance du nouveau shah, Timourtash Khan, s'est rendu à Moscou. Puis il a été à Berlin et il a passé tout à fait incognito à Paris. Le 30 octobre, il est à Constantinople et monte à Angora. Il participe à la petite fête d'Odessa avant de repartir pour Moscou, toujours avec escale chez M. Stresemann. Et il y a encore des gens qui refusent de constater la collusion flagrante de Berlin et de Moscou ! Aveugles volontaires, les plus dangereux de tous, ceux qui n'ont pas compris l'avertissement du pacte lithuanien.

Au début de novembre, il y a eu à Angora une réunion aussi nombreuse que variée. On y retrouve à côté de Timourtash les ambassadeurs accrédités auprès du gouvernement turc : Mënduh, Shevket bey, pour la Perse, M. Suuritch pour les Soviets, Ghulam Yeslav Khan pour l'Afghanistan. Nous y voyons aussi un personnage nouveau, le docteur Sze, ministre de Chine à Washington, dont l'envoi en Turquie a été préparé par l'ambassadeur de Chine à Moscou, Sun Pao Chi. Vous voyez comme les dirigeants de Moscou s'appliquent à donner aux Turcs l'illusion qu'ils président à la préparation de ce qu'on appelle déjà la Société des Nations asiatiques. Expression bien mal appropriée, car on chercherait vainement dans

ce groupement une seule organisation correspondant à l'idée que nous nous faisons en Europe d'une nation. L'Union soviétique est une Confédération de dictatures de classes. L'Arabie, la Perse, l'Afghanistan sont des dictatures plus ou moins couronnées sur des tribus. La Chine est une colossale anarchie. La Turquie elle-même est-elle autre chose qu'une poignée d'hommes menant à la baguette une assemblée théoriquement souveraine? Entre l'état actuel de l'Asie et la Société des Nations, il y a autant de différences qu'entre le récent congrès de Nagasaki et la Conférence de cette Société des Nations, véritable celle-là, qu'est l'Empire britannique.

En dépit des efforts acharnés que ne ménagent pas les Soviets, la coalition de l'Asie contre l'Europe reste encore une conception nébuleuse comme tout ce qui naît au pays des mirages. Heureusement pour l'Europe, les Asiatiques n'ont pas encore réalisé la précision des desseins et la discipline de l'action. Cela ne veut pas dire que, pour ne pas avoir encore dépassé le stade de la négation et de la destruction, l'évolution ne soit pas déjà redoutable. La campagne bolchevik est en train d'anéantir l'œuvre séculaire des Européens en Chine. La révolte communiste qui a éclaté à Java montre les progrès inquiétants de l'incendie. L'avertissement est saisissant, surtout pour la France dont le magnifique empire d'Indo-Chine voit se multiplier autour de lui les foyers d'incendie. Si les puissances occidentales ne réagissent pas, avant qu'il ne soit trop tard, le moins qu'elles risquent est de perdre l'Asie et d'être empoisonnées par le formidable bouillon de culture qui fermente de la Baltique au Pacifique.

La menace est assez sérieuse, on le voit, même si on admet qu'à Odessa M. Tchitchérine s'est borné à amuser la naïveté de Rouchdy bey et à lui passer délicatement au cou un lacet de soie. C'est bien ce qu'indique le communiqué publié à l'issue des conversations. La Russie ne donne que des promesses dont elle n'a jamais été avare. L'entente avec la Turquie est indéfiniment précieuse. Elle sera certainement resserrée plus tard, mais plus tard seulement. En revanche, la Turquie déclare dès maintenant que sa politique ne peut évoluer sans le consentement des Soviets.

En apparence, sans doute, l'engagement est rigoureusement réciproque. Le gouvernement bolchevik affirme également sa résolution de ne rien changer à sa politique sans l'adhésion de la Turquie. Il suffit de considérer la disproportion des forces pour apprécier l'ironie de cette garantie. La Turquie se croit-elle de taille à donner des ordres à Moscou ou même simplement capable d'obtenir les faveurs de la Société des Nations, si complaisante aux néophytes, ce dont elle a fait la cruelle expérience. Par contre, les Soviets

peuvent commander. Ils n'ont qu'un mot à dire pour ramener les Turcs dans le rang. Ils n'ont qu'à se présenter pour voir les portes de la salle de la Réformation s'ouvrir toutes grandes devant eux comme devant le Reich.

Qu'on l'appelle du nom que l'on veut, la combinaison d'un fort et d'un faible évoque toujours la comparaison classique du cavalier et du cheval. Les Turcs peuvent se faire toutes les illusions qu'il leur plaît, ils sont voués au rôle de cheval. Dans ces conditions, le plus sage est de faire un bon choix et de s'y tenir en s'accommodant du cavalier le plus qualifié pour ménager la monture. Cela suppose une philosophie et une résignation qui ne sont pas encore en honneur à Angora. Il est donc à craindre que, de déceptions en déceptions, la monture ne s'épuise à changer de cavalier. Le moindre inconvénient de ce sport est de collectionner les coups de cravache et d'éperons.

Il y en a d'autres. Le coursier rebelle au joug prodigue les ruades au grand détriment des témoins qui se pressent autour de la scène, attirés soit par la curiosité, soit par l'intérêt. N'est-ce pas exactement ce qui s'est passé quand la France a subi en Cilicie les contrecoups de la crise provoquée par les erreurs de Mr Lloyd George? De même il saute aux yeux que, dans l'affaire du *Lotus*, les Turcs ont cherché à passer sur nous leur mauvaise humeur des déboires de Mossoul. La série n'est pas close. Pour se disputer la Turquie, Anglais et Russes continuent de recourir aux procédés classiques : l'alternative de la flatterie et de la pression. Il est difficile pour le moment d'évoquer le spectre de la coalition balkanique. Les Yougoslaves regardent de travers les Bulgares. Les Grecs viennent de faire des élections qui les rejettent dans le gâchis parlementaire, et ils sont en train de renier l'accord conclu avec les Serbes au sujet de Salonique. Les Roumains ont perdu la ferme direction des Bratiano et doivent ménager la Russie. Les pêcheurs en eau trouble sont obligés de se rabattre sur les aspirations d'expansion de l'Italie. Mais du coup on réveille tous les problèmes méditerranéens. On risque de créer les plus dangereux conflits. N'est-ce pas précisément l'occasion que guettent les Soviets dont les amis, en France, s'appliquent avec tant de zèle à jeter de l'huile sur le feu?

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

LES LIVRES NOUVEAUX

JACQUES KESSEL, qui écrivit ce roman presque parfait, *l'Équipage*, est un homme 'plein d'astuce, d'une astuce très sympathique, mais dont, peut-être, on n'est pas dupe. Après avoir passé quelques mois, près d'une chère malade, dans un sanatorium des Alpes, il a respiré l'air bleu et glacé, regardé jouer la lumière sur les pics aigus, et autour des nuages ronds, observé, autour de lui, les hommes et les femmes qui luttaienent pour vivre, victorieux ou vaincus. Sa cueillette pouvait lui fournir un cahier d'impressions, un de ces reportages où il excelle. Ou, après avoir longuement médité, concentré, choisi, stylisé, — un roman. Il a opté pour le roman. Mais sans assez attendre... De sorte que ce roman est plutôt une série d'impressions nouées d'un lien un peu mince. Voici le lien : c'est Marc Oetilé, un égoïste que le spectacle de la souffrance humaine et l'atmosphère de la maison des malades finissent par attendrir. Au début, c'est un dur, un implacable. A la fin, il est tout amolli de pitié. Louable transformation ! Mais nous intéresse-t-elle beaucoup ? Que Marc s'améliore, tant mieux pour lui. Nous ne pourrions nous passionner pour cette transformation que si, installée dans le cœur de son personnage, l'auteur en avait analysé les sentiments successifs avec une précision délicate, s'il avait étudié la « courbe » psychologique de Marc à la façon d'un Proust par exemple. Alors ce serait un inappréciable document humain. Il n'en a pas eu la patience. Nous voyons bien ce qui

agit sur Marc. Nous ne voyons pas le passage des causes aux effets.

Oetilé est un industriel qui réussit. Homme d'affaires. Action et plaisir, c'est sa vie. Le personnage est de notre temps. Du moins, on le rencontre assez souvent dans les romans de notre temps. Il est odieux. Mais M. Kessel, très adroit, comme on l'a dit, a mis une paille dans cet acier. Marc n'aime pas que lui. Il adore son frère cadet, Philippe, le marin. Nous ne verrons pas Philippe. Nous verrons passer, discrète et floue, au sanatorium, la femme de Philippe, Syngie, dont l'auteur ne semble s'être servi que pour mettre, constamment, auprès de Marc, un souvenir, un reflet de Philippe, et le prédisposer à l'attendrissement. L'usage qu'il fait de ces personnages de second plan, simples prétextes pour faire fondre et fermenter l'âme de Marc, prouve à la fois sa finesse psychologique et la rapidité avec laquelle il a improvisé son livre...

Oetilé le fort est tuberculeux. Son médecin l'expédie en hâte dans la montagne. Marc est bien décidé à combattre la maladie comme il combattrait un concurrent. Vite et ferme. Il ne pensera qu'à soi-même. Les autres, autour de lui, pourront bien souffrir et mourir. Que lui importe?

Le voici dans la neige. Vous pensez bien que J. Kessel a rapporté des « études » de ciels, de brumes et de jours clairs. Il ne nous fatigue pas à exhiber ses aquarelles. Il en a choisi quelques-unes seulement, qui sont fort belles. Son goût est extrêmement sûr. Donc Oetilé est dans la neige ; dans le grand silence de la cure, c'est-à-dire des deux heures de repos quotidien pendant lesquelles personne, dans le sanatorium, ne parle, ni ne bouge, et où le village entier se tait... Il est parmi les visages fiévreux, les épaules rétrécies, les femmes frêles et les hommes inquiets. Il tient assez bien le coup, pour commencer. Il éprouve lui-même, par deux fois, son nietzschéisme, — « soyons durs » —, en prenant un peu de plaisir avec une jeune femme, avide d'aimer, Marthe Géraune, et, presque aussitôt après, en lui faisant comprendre que cela suffit... Elle aura assez de peine pour tenter de s'empoisonner. Puis, en matant, au poker, un vantard à qui, en une après-midi, il arrache une grosse somme.

Cela ne durera pas. Il y a tant de douleurs autour de lui ! Ce grand beau garçon de Stream, un pilote aviateur qui a descendu sept boches, se meurt. Il boit à pleines cruches du whisky, pour chasser son angoisse. Un jeune polytechnicien de vingt ans, Philippe Lemerré, une jeune fille, Edith Lane, meurent aussi. Le coiffeur, un gazé, est tuberculeux, et il a passé son mal à sa femme, une travailleuse, une belle fille saine. Le cordonnier du village dompte son horreur de la mort en lisant Vigny. Et enfin arrive une enfant, Michelle, toute

seule. Marc voudra, à elle aussi, paraître brutal. Il ne pourra pas. Il deviendra un garde-malade. Il viendra chaque jour, près de son lit, lui conter des histoires et lui apporter de nouveaux jeux. Elle a peur d'être méprisée parce qu'elle est une petite juive de Tunis. Il la rassure. C'est lui qui paiera le sanatorium, quand les parents de Michelle n'auront plus d'argent ; et qui accompagnera l'enfant mourante que le médecin renvoie dans la vallée.

Marc a guéri son corps ; et il a guéri son âme. Ah ! Qu'on aimerait savoir comment les remèdes ont pénétré, cheminé, attaqué, et vaincu... C'est un sujet qui ne serait pas indigne d'un grand psychologue mystique. Kessel nous donne soif, et ne nous désaltère pas. Son personnage principal est peut-être celui auquel nous nous sommes le moins attachés, durant notre séjour au sanatorium du Pelvoux.

*
*
*

L'auteur de *la Villa anonyme*, M. André Beucler, a écrit un bien joli livre sous un vilain titre : *Gueule d'Amour*. Cela tient du rêve et du cauchemar ; c'est doux et brutal ; c'est tendre et c'est cynique. Quelques pages sont presque grossières. La plupart, extraordinairement délicates. Le sujet, un gros drame ; mais, chemin faisant, de la fantaisie. Un thème lourd et des variations agiles, tout un jeu d'associations d'idées dont M. André Beucler a trouvé des modèles, dans Giraudoux, par exemple. Seulement il est peut-être le seul qui n'ait pas l'air d'un singe, mais d'un lutin. Il a sa grâce, à lui. Et, avec toute sa subtilité, de la jeunesse et de la spontanéité.

Le conteur passe ses vacances dans un village. Impressions champêtres. Mais en explorant les routes, autour du village, il découvre une contrée hallucinante : usines, population crapuleuse... Cauchemars. Et dans une cantine isolée, crasseuse, il revoit *Gueule d'Amour*. *Gueule d'Amour*, son camarade de régiment, qui séduisait toutes les femmes, et à qui les officiers eux-mêmes pardonnaient les frasques les plus folles, parce qu'il était beau, crâne, amical et doux. Il avait le charme. Ce n'était pas don Juan. Non... C'était un enchanteur nonchalant, une péri en uniforme.

Il était aimé. Il n'aimait pas. C'était un heureux garçon. Il a trouvé son maître. Une femme qui ne l'aimait pas, qui l'a fait souffrir, qui l'a pris ; et qui l'a chassé ; et qui, pourtant, s'amuse, quelquefois, à revenir, pour voir si elle le tient toujours. Et voilà pourquoi *Gueule d'Amour* est là, sale, vieilli, enlaidi, avili...

Le drame se corse un peu. La femme « fatale », — je n'ai pas dit que le sujet de *Gueule d'Amour* fût tout neuf, — exerce son attrac-

tion sur deux hommes encore. On ne voit pas très bien ce qui charme en elle, si ce n'est d'avoir vaincu Gueule d'Amour, et fait souffrir l'irrésistible.. Mystère.. L'appel de la souffrance. Gueule d'Amour sauvera les deux futures victimes. Il tue.

Comment, avec cette basse histoire, a-t-on composé ce livre bruisant, chatoyant, plein de charme?

Et il y a de la grâce, aussi, un peu plus laborieuse, dans le stendhalien et proustien *Montclar* de M. Guy de Pourtalès. Elle vient également de ce que c'est un « mélange de mille choses : poésie, musique, psychologie... Un homme de quarante ans se souvient de ses années de jeunesse. A la recherche du temps d'amour. Les réminiscences sont plus vaporeuses, plus poétiques que les visions directes. On choisit. Les souvenirs se réfractent dans le prisme de la mémoire. Ils en sortent un peu déviés, vers l'aimable, vers le fin, et tout irisés. Le mouvement du récit est plus capricieux. Quand un épisode ennue, ou s'étale trop, on le quitte. M. de Pourtalès le laisse entendre : on ment un peu quand on se souvient. Mais on ment quand il faut, pour le plus grand plaisir du lecteur.

Le jeune Montclar est le fils d'un ancien diplomate devenu gentilhomme campagnard. Avec un peu d'adresse, voilà de quoi composer une pittoresque figure. On s'y emploie, tout en se moquant du résultat. Le conteur raille le conte. C'est un de ses beaux secrets. Ce jeune homme, riche par héritage d'un oncle, n'a qu'à être dilettante. Il ne s'en prive point. Il aime surtout la musique ; il joue du piano ; il parle fort bien de Beethoven et de Wagner. Les plaisirs de la sensibilité l'attirent plus que ceux de la raison raisonnante. Il est belpégorien. Des préoccupations morales ? Il n'en a point. Jamais on ne sent lutter en lui le devoir et la passion.

La première aimée, Lise, une jeune femme de trente ans, lui donne tout et, de cet égocentriste, reçoit assez peu. Il voyage. Il va à Bonn, fréquente des altesses allemandes, et se rend agréable à une princesse Lola. « Chroniques rhénanes... » Ne disons rien d'Angélique. Voici Ameline, une jeune fille ardente, exigeante, mystérieuse, qui a peur que le mariage ne tue l'amour. L'auteur se penche longuement sur l'énigme d'Ameline, comme Proust sur l'énigme d'Albertine. Mais Ameline, un peu compliquée, elle aussi, est plus saine. Elle épousera Monclar. Ils sont encore heureux, quand le livre s'arrête. Ils le resteront sans doute. Mais avec ces hyperesthésiques, sait-on jamais?...

*
* *

M. André Lamandé, dans un roman très étudié et fermement écrit, *les Enfants du siècle*, nous fait espérer que les jeunes hommes d'à présent, écœurés par le matérialisme, las d'avoir grandi le front courbé vers la terre, vont enfin se mettre à la recherche d'un idéal, d'une foi... Laquelle? Ils ne savent pas encore où s'élancer. Mais ils frémissent d'impatience. Ils souffrent. Ils veulent l'azur... Puisse M. André Lamandé être bon prophète!

...C'est du fond d'un abîme que Jean Montbazon lève les yeux vers la lumière. Il lui est arrivé une chose affreuse. La jeune femme de son père, Florence, s'est mise à l'aimer. Elle n'aurait pas réussi à le troubler, s'il n'avait pas été un « enfant du siècle », sans loi, et tout livré aux instincts. Elle l'a entraîné au bord du péché. Il n'a pas cédé. Il a poussé, du haut d'un rocher, Florence dans la vallée. Il n'a évité une faute que pour commettre un crime. Au fond, ce Jean n'était pas mauvais. La preuve, c'est qu'il a su résister à son père, un brasseur d'affaires répugnant, qui le chargeait de vilaines manœuvres de chantage... L'indignité du père atténue la laideur des tentations du fils. Mais peut-on, d'une anecdote aussi particulière, aussi soigneusement combinée, tirer la psychologie de toute une génération?...

M. Lamandé s'y est efforcé. Je ne sais pas s'il y a réussi. Mais si l'anecdote et les commentaires se côtoient sans se mêler, elle est intéressante, et ils sont éloquents.

*
* *

Dans *Saint-Esprit*, M. Auguste Bailly construit une assez exceptionnelle figure de paysan. Cyrille, dit Saint-Esprit, a failli être prêtre. Il a renoncé au sacerdoce parce qu'il aimait. Sa pauvreté l'a empêché d'épouser Odile. Et sa vie devient fort compliquée...

A la fin, le fils de Cyrille se pend parce qu'il apprend que la fille d'Odile, Hélène, qu'il aime, est sa propre sœur, née du péché... Ce roman, très artificieux, de M. Bailly, se déroule dans les hautes prairies et dans les bois d'épicéas du Jura. Il y a des moissons et des coupes d'arbres, de l'herbe grasse, des effets de soleil, la première neige, l'air odorant... Cela est vibrant, spacieux, plein de rêve.

ROBERT KEMP.

Crise de croissance. — Les Harmonies

viennoises.

Depuis quelques années, la plupart des jeunes romanciers ont laissé la province en friche pour dresser la carte de Paris ; mais voici qu'à son tour la féerie facile de la capitale moderne devient un décor aussi monotone que la sous-préfecture endormie autour de son clocher, et lorsqu'il voit les personnages d'un livre se promener sur la Petite Place et traverser le Pont de pierre pour aller au Café, le lecteur d'aujourd'hui retrouve soudain les joies de la surprise ; pour un peu il rendrait grâce à l'auteur de ne l'avoir jamais emmené que dans une banale petite ville, même lorsqu'il lui montrait le quartier Latin, cette colonie où tous les départements de France expédient leurs fils.

Si M. Pierre Bost a toujours creusé ses galeries dans les profondes retraites provinciales, il n'y a point trouvé les hautes températures qui énervent les jeunes hommes, non encore délivrés de l'accent et de la gaucherie du pays natal, ceux dont M. François Mauriac a fait ses premiers héros. Une heureuse pente vers la soumission à l'objet en même temps qu'une réserve un peu puritaine ont détourné M. Pierre Bost de se cacher derrière ses personnages. Si bien que malgré son titre, et le jeune âge de l'auteur, on se méprendrait si l'on voyait dans *Crise de croissance* un document personnel ou une autobiographie.

Mais le choix de ce titre est-il heureux ? Il semble annoncer tout autre chose, et ne laisse pas de dérouter le lecteur au fur et à mesure que le récit se déroule. Chacun des personnages — il y en a trois, dont deux jeunes filles en période de « croissance » — est pris, puis laissé tour à tour, et le vrai sujet paraît être surtout l'atmosphère de la petite ville, ou, plus précisément, la médiocrité que montrent certaines âmes au sein d'une aventure exceptionnelle. A Brévalles, l'arrivée d'un nouveau professeur de rhétorique réveille la curiosité provinciale qui n'avait plus guère d'aliment ; la prudence bourgeoise n'admet que les visages dont de longues années d'observation ont prouvé amplement l'innocence ; aussi l'étranger sera-t-il tenu à l'écart, d'autant plus qu'il a fait de bien fâcheux débuts en troublant le concert que donne chaque semaine la S. B. M. B. devant toutes les notabilités de la ville. (La description de cette petite cérémonie forme un tableau excellent.) L'Universitaire, ambitieux et cynique, — l'auteur le présente comme un spécimen de notre époque, — a vite fait de séduire Reine Cézard, la jeune fille la plus jolie, la plus intelligente de la ville, et dont la conduite n'a pas manqué d'être l'objet d'une méfiante surveillance, mais jusqu'alors sans résultat. Ses

parents, qui ne s'aperçoivent que fort tard de l'aventure arrivée à leur enfant, exigent de l'aventurier la seule réparation possible, et le fanfaron, qui se croyait sorti tout vif des *Liaisons dangereuses*, se retrouve en fin de compte dans la peau d'un honnête homme qui paie sa dette à l'honneur.

Résumer un tel sujet, d'apparence fort banale, c'est trahir son auteur, puisqu'il faut renoncer à rendre la légèreté, non exempte de sérieux, avec laquelle M. Pierre Bost rajeunit tout ce qu'il touche. Nul ne sait comme lui peindre de vraies jeunes filles, déceler leurs sentiments et leurs pensées. En quelques lignes, il les décrit au naturel : « En ce temps-là, Marguerite venait à cet âge où l'admiration pour les parents chancelle. Trop de choses nouvelles apparaissent qu'ils avaient jusqu'alors tenues cachées, ou peut-être ignorées eux-mêmes, pour que leur compétence ou leur honnêteté ne soit pas mises en doute. Il est des sujets qu'on ne peut plus aborder devant eux. L'enfant est obligé d'écarter ses parents de toute une partie de sa vie, de se construire une existence secrète où seuls seront admis des confidents choisis, et non plus imposés par la nature ou la cité. Les droits d'un père ou d'une mère sont revisés, examinés, invalidés enfin et, déguisant en orgueil sa trahison, la jeunesse sournoise tend des pièges à l'âge mûr... »

Moraliste et humoriste tout ensemble, M. Pierre Bost a réussi à nous faire vivre dans l'atmosphère même d'une province française, ce qui était son véritable propos. L'expression de sa pensée, tout en ne refusant rien à l'ombre, à l'indéterminé, reste d'une grande clarté. L'auteur de *Crise de croissance* est de ceux dont on peut attendre dans le style dépouillé du roman français une œuvre achevée.

*
* *

Le livre de fantaisie est peut-être le livre le plus malaisé à réussir pour un Français, car c'est le genre d'ouvrage où sa pente naturelle l'entraîne ; aussi doit-il se méfier de sa propre facilité et se montrer sévère aux charmes que son imagination lui propose. M. Jean Cassou n'y a guère pris garde et il écrit d'emblée sans rature et sans peine, sans raffinements inutiles, dans le ton du plain-chant. Si l'analyse de son œuvre ne peut se passer de comparaisons empruntées à la musique, il ne faut pas en conclure qu'elle mêle les arts et les techniques différentes, ni que l'auteur compose une mélodie avec des mots comme d'autres écrivent des discours avec des notes ; c'est avec les yeux qu'il faut entendre les *Harmonies viennoises*. Une suite de rêves, qui ne sont point des songes, mais qui en ont le clair-obscur, nous retracent la vie d'une fière jeune fille. Les événements n'ont ici aucune importance, mais seulement les variations qu'ils brodent autour du thème de la joie et du thème de la douleur. Joie sans délire et douleur sans goût de la destruction : car M. Cassou

n'est pas un romantique et *les Harmonies viennoises* n'ont rien d'une polonaise ; aucun poison ne trouble la pureté de cette prose fluide qui passe comme de l'eau entre les mains. Un sens très vif du ridicule empêche l'auteur de s'égarer, sans lui faire quitter ce sourire proche des larmes qui est le visage de sa muse. C'est le propre de l'ironie de pouvoir se combiner à la prose sans la dessécher, alors que la poésie ne saurait l'admettre sans risquer de se détruire. Les *Reisebilder* illustrent mieux qu'aucune autre œuvre ce mariage de la mélancolie et du badinage : « ...Jamais nature ne fut composée d'éléments plus divers, écrivait Théophile Gautier, que celle de Henri Heine ; il était à la fois gai et triste, sceptique et croyant, tendre et cruel, sentimental et persifleur, classique et romantique, allemand et français, délicat et cynique, enthousiaste et plein de sang-froid ; tout, excepté ennuyeux... C'était vraiment l'Euphorion, l'enfant de Faust et de la belle Hélène. » Bien des traits de cette peinture pourraient s'appliquer à M. Jean Cassou, encore qu'il mette une mouche à son fleuret, tandis que chez Henri Heine la pointe est à nu. Son rire ne couvre jamais ce bruit de sourdine qui est le bruit même du monde invisible où naissent, meurent et renaissent sans cesse une Lina, un Anton Diabelli, créatures imaginaires, moitié hommes et moitié salamandres.

ROBERT DE SAINT JEAN.

LES BEAUX-ARTS

LE SALON D'AUTOMNE

CONNAISSEZ-VOUS le sentiment de l'inutilité? Je ne l'ai, pour ma part, jamais mieux éprouvé qu'au moment de vous rendre compte de ce dernier Salon d'Automne. Besogne ingrate, s'il en fut. Allons-nous, une fois de plus, salle par salle, vous dresser la nomenclature de tout ce que l'on voit accroché le long des interminables cimaises du Grand-Palais, distribuant chemin faisant l'éloge, le blâme ou le regret? Vous apprendre que Segonzac a toujours beaucoup de talent, que Matisse a un goût féroce pour la couleur pure, que Charles Guérin continue ses variations autour de son modèle roux? Qu'au milieu de tant d'œuvres inégales, les meilleures pages sont noyées, et que la moyenne obtenue est fatalement abaissée au niveau de la médiocrité la plus morne? Et faut-il répéter encore que tous ces Salons, qu'ils soient d'automne ou de printemps, indépendants ou officiels, ont, depuis beau temps, cessé de rendre à l'art le moindre service? On les voit durer, cependant, poussés par la force acquise d'une tradition, qui n'est ici que l'habitude. Et nous continuerons à nous étonner de voir comme ils continuent d'exercer sur tous les peintres le tyrannique prestige d'une obligation que, sans doute, chacun d'eux, au fond de soi, déplore et condamne. Mais enfin, à peu d'exceptions près, chacun leur demeure fidèle et croit devoir y figurer... Quel étonnant besoin de se confondre dans la foule, de marcher en troupe, de sacrifier à la coutume!... Parlez aux artistes, interrogez-les. Ils vous répondront tous la même chose : les Salons

ne les intéressent plus, et ils ont, presque tous, dans les petits groupes, les expositions particulières, l'occasion de montrer au public, périodiquement, leurs travaux. Mais enfin, ils ne veulent pas se singulariser, et, crainte peut-être qu'on les oublie, s'ils ne figuraient pas aux grands Salons, ils y envoient tout de même une toile, la moindre pochade, n'importe quoi qui leur permet de faire là acte de présence. Obligation mystique d'obéir à l'appel du Nombre, seule divinité des démocraties ! Obligation inconcevable, mais réelle et triste, et sans aucune sorte de fierté... Un de ces peintres, doué de talent, que nous interrogeons sur ce mystère, nous donne le seul argument valable que nous ayons encore entendu sur l'utilité, la valeur pratique de ces vastes foires anonymes. C'est qu'il y a, dit-il, pour un artiste, de l'intérêt à voir sa peinture accrochée à côté d'une autre ; qu'il trouve un enseignement de contraste à ces voisinages inattendus, organisés par les hasards du placement... On le veut bien, dans une certaine mesure ; et qu'il y ait peut-être là une émulation, une facilité donnée pour le contrôle de soi-même... Savoir toutefois si ces voisinages, ces comparaisons ne constituent pas un danger pour l'artiste le plus sincère, le moins assuré de lui-même et de son mérite ? Celui qui nous faisait cette confidence, pourvu lui-même de beaucoup de talent, se trouve avoir, au Salon, pour voisin immédiat de cimaise, Henri Matisse. Voisinage dont sa peinture souffre fatalement, comme toute autre souffrirait, à côté des violents effets de ce vigoureux coloriste. Qui dit que, tombé sur une victime moins robuste, cet enseignement ne serait pas d'un redoutable effet, si la victime en concluait qu'il faut, pour forcer l'attention et ne pas s'exposer à être réduit au silence, se mettre au diapason du plus fort, et crier même plus fort que lui ?... C'est la loi de la surenchère, laquelle sévit furieusement aux Salons, et au Salon d'Automne plus qu'en tout autre, les éléments y étant plus jeunes, partant moins assurés d'eux-mêmes et de leur personnalité propre.

Le public, d'autre part — nous l'avons observé vingt fois — le public qui se presse à ces sortes d'expositions, visiblement s'y trouve perdu. Sans guide, sans critique, — c'est surtout en art que l'absence d'un critique revêtu d'autorité se fait le plus regrettablement sentir, — sans l'éducation technique nécessaire, comment peut-il s'intéresser vraiment à ces essais, à ces recherches, dont la valeur elle-même, des plus composites, est bien loin de mettre d'accord les quelques juges compétents qui, de bonne foi, s'en occupent ? Ce public, je crains bien qu'il ne soit si fidèle à ces manifestations que poussé par un vaste appétit de scandale et de « rigolade », au reste parfaitement indifférent à l'effort véritable et à la recherche sérieuse d'une beauté

nouvelle et serrée de près... Ainsi, formalité à la base : formalité pour le visiteur, qui se croit obligé d'être là et se tiendra quitte envers l'art quand il lui aura donné une fois pour toutes sa part d'attention requise aux Salons ; formalité pour l'artiste, qui se croit tenu d'être aussi présent à ce rendez-vous sans amour. Quel malentendu de part et d'autre, que vient, par surcroît, embrouiller et envenimer encore le snobisme ! Que faire là contre ? Rien, si ce n'est le constater — et, si on l'aime, aller chercher ailleurs de la peinture.

Que vaut en lui-même ce Salon de l'automne 1926 ? Ni meilleur ni pire qu'un autre, vieux torrent fatigué bien canalisé désormais sur les pentes de l'habitude, il nous a paru parfaitement indifférent dans sa médiocrité congénitale, et jusqu'en ses excès, qui eux aussi, s'embourgeoisent, finissent par ne plus relever que d'une tradition aussi poncive dans son genre que celle que l'on voit fleurir aux Artistes Français par exemple. On demeure d'ailleurs étonné que tant de jeunesse et de révolutionnaire audace puissent, avec les années, aboutir à un si total assoupissement, et de remarquer combien vite ces novateurs à tous crins n'ont de cesse qu'ils ne trouvent, les uns et les autres, une bonne petite formule à exploiter de tout repos, quitte à donner à ceux qui avaient fondé sur eux de si beaux espoirs un grand sujet de déception et de chagrin. Au fond, la caractéristique de ce Salon — et les précédents indiquaient déjà suffisamment cet avenir — c'est l'impression d'un recommencement continuuel non accompagné de renouvellement, d'une stabilisation morne, où chacun, parvenu tant bien que mal à sa manière, s'efforce d'en tirer usage et bénéfice, s'il se peut. Tel qui, depuis dix ans, s'efforce de se faire une petite place à l'ombre de Renoir, de Cézanne, de Matisse, du « Douanier », ou d'Utrillo, continue à fabriquer ses répliques, où, par une malechance singulière, les défauts seuls de ces « maîtres » sont reproduits, et généralement cette facilité, par simplification dont leurs admirateurs font tant de cas quand ils l'ont une fois baptisée esprit de synthèse. Que le hasard d'une rétrospective ou d'un accrochage pas trop éloigné permette la comparaison, on aperçoit d'ailleurs aussitôt la différence ; et, à la mollesse du disciple, ce qui fait tout de même l'autorité d'un Matisse ou le mérite propre d'un Utrillo, si incomplet que soit leur art, à leur distance respective. Tels autres, promus hier, par la réussite d'un jour à une certaine renommée ou tout simplement connus à la longue parce qu'ils tapent depuis dix ans sur le même clou, bornent toute leur ambition à se répéter eux-mêmes, sans autre souci de perfectionnement, sans imaginer seulement qu'il y a ou qu'ils pourraient faire mieux ; persuadés qu'ils savent marcher parce qu'ils ont appris à faire quelques pas à cloche-

pied... Il y a les autres aussi, savants organisateurs de leur propre scandale, grands mépriseurs d'eux-mêmes et de l'art, qui, mettant leur plus détestable malice à déplaire, y trouvent aussi d'extraordinaires bénéfices et ne voient aucune raison de changer, de devenir enfin ce qu'ils pourraient ou auraient pu si facilement être, avec leur seule habileté ou leur véritable talent... Mais malgré ces adroits prestidigitateurs, et leurs feux d'artifice de céruse, leurs nervosités, leurs fringances, ce Salon demeure d'une épouvantable tristesse, d'une remarquable absence de gaieté. La couleur y est lourde, sombre, bourbeuse, sans plus de fraîcheur que de franchise, le résidu de palette mal nettoyée y jouant le même rôle qu'environ 1880 les jus chers aux mauvais élèves de l'École des Beaux-Arts ; le dessin, toujours aussi déprécié et relégué, sans que le souci du volume et de la « construction » soit parvenu à justifier ou à contre-balancer son absence. L'inspiration est aussi pauvre, en dépit du prétendu « lyrisme ». Dans quel pathétique et monstrueux univers vivons-nous donc sans nous en douter, à voir ce que la rue, la cité et le paysage, l'homme et la femme vêtus ou non sont devenus, sous le cruel pinceau de la jeune peinture internationale ! Et si même, hors de toute redoutable réalité, il s'agit de transposition « poétique » et de sublimation expressionniste, quel manque désobligeant de fantaisie dans cet universel breughelisme ! De tous ces monstres volontaires ou larvés, ceux du seul et regretté Eugène Zak appartiennent à l'invention pure, à la poésie, comme ce bizarre et charmant personnage, mi-arlequin, mi-barcarol, qui penche dans ces amusantes toiles un visage si lunaire et si mélancolique sous le bonnet pointu, et, parmi ces bleus et ces roses malades, se joue à lui-même de si captivantes musiques sur ses invraisemblables instruments !

Est-ce à dire que tout soit mauvais dans cette exposition du Grand-Palais ? Non, certes. Mais perdu, noyé, submergé. Nous y avons même vu un morceau qui nous a causé un plaisir délicieux, tel que, depuis longtemps, nous n'en avions goûté devant la toile fraîchement peinte : c'est le *nu* de M. Lebasque, dont la totale réussite ne nous étonne aucunement, sur ce que nous connaissions déjà de cet artiste. Ce souple et frémissant petit corps de femme, étiré, gracile, nerveux, d'une arabesque ferme et libre, touché des plus délicates nacres, dégage un charme ravissant de vie juvénile et d'animalité gracieuse. De quoi est-il fait ? on ne sait, sinon de la seule vie regardée, d'un de ces coups heureux par lesquels parfois l'art rejoint mystérieusement la nature en secret surprise. Rien ne plus net, rien de plus sûr, rien de plus pur aussi, sans concession comme sans fadeur, et qui peut-être un jour pourra compter comme une des plus parfaites

expressions de l'art français, au juste point où Fragonard rencontrerait par exemple David (celui du *Joseph Barra*, d'Avignon)...

À côté de ce très courageux M. Lebasque, qui ne redoute pas de plaire, deux autres jolis nus nous ont également séduit ; ils sont de M. Brabo, auquel nous avons vu avec étonnement adresser par un de nos confrères en critique d'art le curieux grief d'être demeuré « trop docile au modèle » et, par là, de tenir « en bride l'imagination ». Signe des temps qu'il faille trouver là matière à reproche, quand la réussite est charmante ! Un autre envoi, de M. Marcel Roche, témoigne de la plus heureuse maîtrise et touche à la perfection dans la sobriété. Un grand paysage, de Dunoyer de Segonzac ; une excellente *Maternité* d'Asselin ; la *Moisson* de Friesz ; les scènes de plage et les marines de Valdo Barbey ; les romantiques et religieuses esquisses de Desvallières ; les fantaisies de Mariano Andreu ; quelques morceaux de Vogelweith, de Céria, de Mainssieux, de Dufrénoy, de Mauny, de Conrad Kickert, d'Hélène Dufau, de Buisseret, de Malançon, mériteraient d'être mis à part, hors de la tourbe où ils se perdent, et dont les rétrospectives de Guillaumin, de Maufra, de Dorignac et de Méryon (toutes remarquables et réconfortantes) ne sauraient masquer ou relever l'insurmontable ennui, la désespérante viduité.

* * *

Plusieurs d'entre ces artistes précités, on a d'ailleurs en ce moment l'occasion de les retrouver en quelques galeries particulières, où ils exposent, dans une plus favorable atmosphère, l'ensemble de leurs récentes œuvres. Ainsi Segonzac, à la Galerie Marseille, où nous avons vu plusieurs excellents paysages de ce peintre à la démarche ferme, audacieuse et délibérée, chaque jour plus maître de lui et de ses moyens d'expression. Ses toiles, comme ses larges dessins à la plume, rehaussés de lavis ou d'aquarelle, attestent la même vigueur de tempérament, le souci de prendre le plus complètement possession du sujet traité, enfermé dans les grandes lignes d'une mise en page parfaite. Une simplicité robuste devant un ruisseau campagnard, une chaumière, de vieux arbres : il n'en faut pas davantage à Segonzac pour attacher et imposer sa vision franche et drue, quelquefois encore un peu sombre. Voilà un artiste qui ne s'embarrasse point de théories, attaque de front la réalité, la soumet de ses poings solides ; et qui vous donne sans hésitation cette superbe preuve de son talent : à savoir que non seulement il est impossible de ne pas le subir, mais qu'encore on est très content de l'aimer.

Asselin, chez Druet, montre à son tour des aquarelles, des dessins lavés, des crayons. Nature toute différente, celui-ci est un poète

délicat, un intimiste charmant, lui-même charmé de ciels vaporeux, d'eaux reflétantes, de navires balançant leurs mâts dans les petits ports abrités. Une touche légère et fraîche, à la Boudin, illumine sous son pinceau le whatman largement lavé ; elle dit la nuance, l'essentiel.

C'est également chez Druet que le Quatrième groupe tient ses assises : une douzaine d'artistes réunis par l'amitié, le talent, l'ambition commune, invitant à paraître parmi eux des peintres de tempérament voisin du leur, et constituant un ensemble très agréablement accordé, comme un bon orchestre, peu nombreux, mais formé d'excellents solistes. Il y a là Bissière, Favory, Gernez, Gimmi, Utrillo, Malançon, Valdo Barbey, Mlle des Garets, quelques autres... Presque tous, des paysagistes, des observateurs de l'intimité, amis du soleil et de la nature, sans aucun goût pour ténoriser, forcer leur voix, trahir la vision simple et directe qu'ils ont des êtres, de la vie, des choses. Nous signalons avec plaisir les brillantes et nerveuses études au pastel de Gernez ; le très beau *Céret*, de Malançon, d'une couleur rutilante et gaie ; les scènes marines et les nus élégants de Valdo Barbey ; les *Buveurs* de Gimmi, qui rappellent, avec autant de justesse et moins d'âpreté, la fameuse toile de Cézanne ; les maternités de Bissière ; les vues si fines de Villeneuve, de Simon Lévy ; les charmants paysages provençaux et avignonnais de Mlle des Garets. Utrillo devient, par contre, de plus en plus sec et dur, à mesure que sa vision devient plus aiguë ; et il s'obstine regrettablement à peupler de ridicules figurines ses faubourgs encore parfois émouvants. Mais nous regrettons sa première manière. Favory enfin montre un portrait, à la figure en réalité discutable, mais d'un coloris superbe, et de véhémentes études de nu. Ce peintre est un décorateur né, à qui l'on souhaiterait de vastes murailles et de vertigineux plafonds pour qu'il y dépense sa fougue, mal à l'aise dans le tableau de chevalet. Ses grandes bacchantes contournées et débordantes de vie sensuelle ont besoin de larges espaces pour trouver leur juste équilibre : elles veulent être regardées de loin et en perspective. Si M. Favory allait voir à Venise comment Véronèse et Tintoret ont su accorder la couleur et le mouvement jusque dans leurs excès les plus pathétiques, il s'aviserait certainement d'un plus juste emploi de ses forces. Mais si dispersées qu'elles soient, celles qu'il a entraînent indiscutablement la sympathie. Richement doué comme est ce peintre, il ne lui faudrait qu'un peu perdre pour beaucoup gagner.

ÉMILE HENRIOT.

L'HISTOIRE

LE MARÉCHAL DE BOURMONT

M. Gustave Gautherot, vient de publier un important ouvrage sur le maréchal de Bourmont (1).

C'est la première fois qu'à l'aide de documents de première main, un historien impartial aborde cette étonnante figure sur laquelle s'est acharnée la calomnie au point d'en altérer les traits véritables. Cette fois, les vieilles haines désarmeront-elles? Une histoire vraiment trop partiiale ou trop mal informée le cédera-t-elle à l'histoire véritable? Le recul du temps permet de l'espérer.

Ce qui donne une admirable unité à la vie si mouvementée, aventureuse même à certaines périodes, du maréchal de Bourmont, et ce qui explique trop bien qu'il se soit attiré tant d'ennemis, c'est la constance avec laquelle, dès sa vingtième année jusqu'à ses derniers jours, il combattit la Révolution et toutes les Puissances qui en étaient issues.

Officier aux Gardes françaises, il s'engage en 1791 dans l'armée de Condé, puis, à partir de 1795, il prend part aux luttes de la chouannerie, tantôt faisant le coup de feu, dans les halliers d'Anjou, aux côtés de Scépeaux, tantôt agissant auprès des princes en exil pour essayer d'obtenir des directions précises et la venue de l'un d'eux en Vendée, partout se prodiguant avec la même ardeur, étonnant non moins par sa bravoure et son audace que par un esprit extrêmement

(1) Aux Presses universitaires de France.

inventif, un coup d'œil sûr et un sens politique qui tranche sur celui de beaucoup de ses contemporains.

Exilé par le Directoire, il n'abandonne pas la lutte. Instigateur de la prise d'armes de 1799, il prend, à vingt-sept ans, le commandement en chef de l'armée du Maine, et s'empare du Mans sans coup férir. Grande fut la portée de ce soulèvement. On sait que la persistance de la résistance vendéenne inclina fortement Bonaparte à la pacification religieuse. Le général Hédouville ne lui écrivait-il pas le 7 janvier 1800 : *« Ce n'est point par des menaces que vous pourrez contraindre ce peuple indomptable à accepter vos conditions ? »*

La pacification commencée, Bourmont y concourut loyalement mais en faisant tout pour sauvegarder les exigences de sa conscience et les intérêts de ses compagnons encore en armes. Rendu suspect au Premier Consul, il demande à le voir et bientôt les deux hommes s'affrontent. Bonaparte veut le conquérir et l'attacher à sa fortune. « Si vous voulez être mon ami, lui dit-il, je serai le vôtre. » Bourmont se réserve. Il attendra : « Si vous conduisez le gouvernement dans un sens contraire aux véritables intérêts de la France, je ne vous servirai jamais. » Entre eux c'est une curieuse trêve, une sorte de mise en observation réciproque qui commence. Mais cette réserve ne contente pas Fouché qui voudrait faire de Bourmont son agent comme il a réussi à le faire de certains nobles ruinés qu'il mêle à ses intrigues. Bourmont a repoussé ses offres et Fouché veut le perdre. Il réussit à l'impliquer, contre toute vérité, dans le complot de Cadoudal, et Bourmont est enfermé dans la citadelle de Besançon.

Il y reste quatre ans, en sort par la plus audacieuse évasion et passe en Espagne, puis en Portugal. Là, Junot était aux prises avec les Anglais victorieux. Bourmont obtient de servir comme volontaire dans l'armée française. Il participe au combat de Vimeiro et remplace auprès du général Loyson le chef d'état-major disparu. Après la capitulation de Ceuta, il est rapatrié par les soins de Junot. Mais à peine arrivé à Nantes, il est jeté en prison sur l'ordre de Fouché dont la haine veille toujours. Cet excès d'injustice n'est réparé que sur l'intervention des généraux qui ont été témoins de sa conduite en Portugal, et Bourmont consent alors à prendre du service dans les armées de l'Empereur.

C'est le moment où l'épopée impériale va toucher à son déclin. Bourmont ne connaîtra que les campagnes les plus dures et les travaux les plus ingrats. Ce n'est certes pas l'étoile de Napoléon qu'il a ralliée. Il n'attend ni honneurs ni fortune. De 1810 à 1812, il fait la campagne de Russie ; en 1813, celle d'Allemagne ; en 1814, celle de France. Longtemps l'Empereur persiste dans ses préventions contre

mi. Pourtant Bourmont s'est signalé par de vrais faits d'armes. Par une initiative heureuse, contraire aux ordres reçus, il a sauvé le prince Eugène au passage du Dniéper et lui a permis d'atteindre Smolensk. Atteint de fièvre putride, tombé aux mains des Russes à Marienwerder, il s'est échappé et a pris l'année suivante une part brillante à la bataille de Lutzen. Désarmé par tant de hauts faits, l'Empereur lui accorde enfin la Légion d'honneur à la demande du maréchal Macdonald. Au cours de la retraite de Russie, blessé grièvement au combat de Goldbach, il commande une brigade qui forme l'arrière-garde du 11^e corps ; il est à Leipzig où il déploie une énergie et une audace extraordinaires, à Hanau, où il charge à la baïonnette, en tête des neuf cents hommes qu'il a ramenés de Leipzig, malgré le manque de vivres et de privations de tout genre.

Obligé par sa blessure à un court repos, on le retrouve à la tête d'une brigade, lorsque les Alliés ont envahi la France. Il s'empare d'Auxon, défend Nogent-sur-Seine, y résiste quarante-huit heures, avec douze cents hommes, à une armée dont il met six mille hommes hors de combat. Le surlendemain, il est fait général de division. « Dix-huit mois d'héroïsme, écrit M. Gautherot, avaient forcé Napoléon I^{er} à reconnaître la valeur de Bourmont. »

Mais bientôt c'est l'abdication de l'Empereur, puis la première Restauration, les Cent-Jours, Waterloo, et c'est à cette défaite qu'a été accolé dans l'histoire le nom du maréchal.

Le premier, M. Gautherot a étudié et discuté dans tous ses détails l'épisode d'où est sortie la légende de la trahison de Bourmont. Ce qui pour nous parle plus fort que toutes les accusations des pamphlétaires ou des historiens qui ont suivi ces derniers, ce sont les événements eux-mêmes, les faits rapportés dans toute leur rigueur, dans leur ordre naturel et chronologique.

Qu'on apprécie comme on voudra la conduite du maréchal. Il eût mieux fait, à nos yeux, de ne pas reprendre du service dans les armées de l'Empereur après l'exode du gouvernement de Louis XVIII. Mais qu'on tienne compte aussi des incertitudes que pouvait éprouver une conscience française en voyant de nouveau la France envahie. Le roi lui-même avait dit en quittant Paris : « Il est probable que les Alliés vont prendre les armes, et cette fois peut-être feront-ils la guerre pour leur propre compte. *S'il en était ainsi, agissez dans l'intérêt de la Patrie.* »

Bourmont crut pouvoir de nouveau combattre pour la France, sous les drapeaux de l'Empereur. Mais un événement va clairement lui montrer qu'il n'est plus possible d'accorder cette conduite avec

le sentiment de fidélité à la Monarchie qu'il n'a d'ailleurs jamais caché. C'est *l'acte additionnel aux Constitutions de l'Empire*, qui proclame la déchéance des Bourbons et qui est soumis au vote des officiers des armées impériales. Bourmont l'a repoussé. Il a signé *non* sur le registre qui lui a été présenté. Dès lors il s'estime délié de toute obligation envers Napoléon.

Il restait la France, dira-t-on. Il ne l'oublie pas et c'est elle qu'il veut servir. Ses compagnons d'armes rendront toujours justice à ses intentions. Elles sont nettement marquées dans la lettre qu'il écrit à son chef immédiat, le général Gérard, le 15 juin 1815, au moment de franchir les avant-postes :

On ne me verra point dans les rangs des étrangers ; ils n'auront de moi aucun renseignement capable de nuire à l'armée française, composée d'hommes que j'aime et auxquels je ne cesserai de prendre un plus vif intérêt ; mais je tâcherai d'aller défendre les proscrits français, de chasser loin de la patrie le système des confiscations, *sans perdre de vue la conservation de l'indépendance nationale.*

Le général Gérard l'affirma, Bourmont était parti sans avoir même eu communication de l'ordre de mouvement. Il lui était matériellement impossible de renseigner l'ennemi sur les intentions de l'Empereur qui, d'ailleurs, à cette date, ne les avait fait connaître à personne !

Qu'on blâme ou qu'on approuve, où trouver en tout cela quoi que ce soit qui puisse s'appeler trahison ?

Et le reste, qu'en fait-on ? Pourquoi passe-t-on sous silence le rôle joué par Bourmont, quand après Waterloo le roi lui eut confié le gouvernement du Nord ? Le livre de M. Gautherot nous apprend ce que lui dut alors « l'indépendance nationale », avec quelle fermeté il s'opposa aux ambitions des Alliés et comment il sauva cette région de l'occupation étrangère.

Quelques années plus tard, au cours de l'expédition d'Espagne, il devait rendre de nouveaux services, et toujours de premier ordre. Là se déployèrent ces qualités de commandement, ces dons d'organisateur et cette sagacité politique qui faisaient de lui l'un des hommes les plus complets de son temps.

Charles X ne s'y était pas trompé. Il savait, lui confiant le portefeuille de la Guerre dans le ministère Polignac, qu'il remettait l'armée entre les mains d'un des meilleurs chefs militaires de l'époque. C'est à ce ministre tant décrié que sont dues la création du Conseil supérieur de la Guerre, l'idée première du service réduit, mais effectif, avec les réserves, celle des emplois civils réservés aux engagés militaires.

Dans ce ministère qui entraîna, par ses naïvetés et son imprévoyance, la chute de la Restauration, Bourmont était la seule tête vraiment politique.

Mais, à l'heure critique, il n'était plus là pour tenir la barre ; il était à Alger, menant cette admirable conquête qui, au dire du général Mangin, reste *un « modèle de précision dont on a trop peu cherché à se rapprocher. »*

Ce fut Bourmont qui dans tous ses détails prépara cette expédition, si nouvelle et si hardie, à laquelle les libéraux firent, avec l'Angleterre, une opposition obstinée, et dont ils annonçaient de désastreuses conséquences. Ce fut lui qui la commanda et qui l'étendit jusqu'à Oran, Bougie et Bône, sans parler de ses heureuses interventions à Tunis et à Tripoli. Sur la colonne de Brest et sur l'arc de triomphe de Marseille, qui commémorent la conquête d'Alger, est inscrit le nom de l'amiral Duperré ; celui de Bourmont a été omis. Or l'amiral avait tout fait pour contrecarrer le général commandant en chef, et son concours avait été sans éclat, pour ne rien dire de plus. Ainsi va l'histoire. Quand le maréchal de Bourmont quitta cette terre d'Afrique, où il avait planté le drapeau français et où il laissait le corps d'un de ses fils glorieusement tué à l'ennemi, Duperré lui refusa un navire français. Il dut affréter à ses frais un brick étranger, Seul, le général Clauzel, auquel il avait passé son commandement, s'honora en faisant saluer par ses canons le chef victorieux qui se condamnait à l'exil, — et bientôt à la misère, — par fidélité à la Monarchie légitime dont il ne pouvait se résoudre à séparer la cause de celle de la France.

Qu'on lise l'ouvrage de M. Gautherot, écrit avec une scrupuleuse exactitude, un souci de ne s'écarter jamais des faits tels qu'ils résultent des documents qu'il a pu consulter et qu'il cite amplement, et avec lui on rectifiera le jugement de l'histoire. La vie du maréchal fut toute de fidélité, d'absolu dévouement aux causes les plus nobles. On n'y trouve nulle part trace de la recherche d'honneurs ou de profits, et partout celle du désintéressement, du sacrifice et de la douleur imméritée. Si Bourmont s'était rallié à fond et tout de suite à l'Empereur pour se remettre ensuite à la remorque des régimes qui lui succédèrent, il fût arrivé, comme tant d'autres, à la plus haute fortune. Personne n'eût contesté ses services. Mais il ne se rallia jamais qu'à la France, et à la meilleure, à la plus haute, à la plus digne de toute notre histoire. Est-ce pour cela que l'heure de la justice a tant tardé pour lui ?

TONY CATTÀ.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. LOUIS BERTRAND

LE 27 janvier 1884, au banquet de la Saint-Charlemagne qui réunissait les élèves du lycée Henri IV, le jeune Louis Bertrand donna lecture à ses camarades d'un poème qu'il avait composé à la gloire de la Tour Clovis, et qui commençait ainsi :

Débris plusieurs fois séculaire,
De Clovis le contemporain,
Tour à la face atrabilaire,
Fait de gloire et de ciment romain,
En dépit de tes airs moroses,
Dis-moi, tu dois savoir des choses
Que l'histoire n'enseigne pas.

Cela continuait, sur ce rythme et sur ce ton. Et l'élève Bertrand s'écriait, un peu plus loin :

...Oh ! Quel gentil petit poème
Chante dans tes moindres recoins !
Le charme est si doux que moi-même,
Je le confesserai du moins,
Quand j'aperçois ta silhouette,
Je sens les rimes affluer,
Et Phœbus chez moi s'annoncer
Par un violent mal de tête.

L'affluence des rimes n'était pas telle, sans doute, qu'on ne pût l'endiguer; et les inconvénients du mal de tête finirent probablement par l'emporter. Car ces vers sont demeurés seuls dans l'œuvre de M. Louis Bertrand.

Est-ce à dire qu'il ne soit pas poète? Ce serait le connaître moins bien qu'il ne se connaît lui-même. Il a écrit un jour : « Nous ne pouvons pas percevoir le monde autrement que par la Poésie... Il y a une connaissance poétique des choses. » C'est la sienne, en face de l'univers. Les idées naissent en lui du choc, de l'éblouissement qu'il éprouve à la vue de l'objet. Où d'autres n'apercevront qu'un paysage, une ville, un monument, il découvre un monde, un siècle d'histoire, un héros. Le spectacle de la Méditerranée, du jour qu'il parcourt ses rives où, de l'Espagne à l'Asie Mineure, d'Alger à Marseille, se retrouvent tant de ressemblances, lui révèle l'Occident latin. Un autre jour, à Montpellier, la statue équestre de Louis XIV lui apparaît, flamboyante, sur la terrasse du Peyrou, à travers le cintre d'un arc de triomphe; cette vision, jamais oubliée, deviendra, vingt-cinq ans plus tard, le beau livre que l'on connaît, écrit à la gloire du Grand Roi. On pourrait ainsi faire l'inventaire de toute l'œuvre de M. Louis Bertrand; on n'y trouverait peut-être pas une page de belle et puissante prose qui n'ait à son origine une inspiration de poète.

Mais la sensibilité poétique n'aurait pas suffi à donner à M. Louis Bertrand l'intelligence profonde et vaste qu'il a de la civilisation occidentale, si elle n'avait pas fécondé des ressources naturelles d'une grande richesse. Si le Louvre et Versailles, Carthage et Thagaste sont pour lui des témoins éloquents, des signes évocateurs, c'est qu'ils aident à se manifester un sens de la grandeur française et latine qu'il possédait en lui-même et qui attendait seulement d'être éveillé. M. Louis Bertrand est lui aussi un prince lorrain, encore que sa carrure et son visage fassent plutôt songer, si l'on est en peine de lui trouver un titre nobiliaire, à quelque imposante figure de margrave ou de baron. Spin-court, où il est né, fut un nom de bataille de la dernière guerre, ce que les habitants de ce pays avaient prévu depuis longtemps, en songeant à l'invasion toujours possible. Il n'en faut pas plus pour qu'un homme porte en lui, pour toute sa vie, un sentiment très vif et très net de ce qu'est la civilisation, de ce qui la menace, de ce qui peut servir à la consolider et à la défendre. A croire M. Louis Bertrand, la plaine froide et aride de la Woëre lui aurait donné, avant qu'il les vît, la nostalgie des pays chauds et des déserts du Sud. Mais ce qu'il y a trouvé d'abord, n'était-ce pas, avant qu'il allât reconnaître le berceau des traditions occidentales, la notion de leurs limites et le sens de l'ennemi?

M. Louis Bertrand commença cependant par être quelque peu anar-

chiste. C'était au temps de l'affaire Dreyfus. Il était jeune universitaire et son aventure fut assez commune, à une époque où la réaction commencée par M. Paul Bourget, Maurice Barrès, M. Charles Maurras, n'avait pas encore produit des effets dont nous trouvons tout naturel de jouir aujourd'hui. Les égarements de M. Louis Bertrand ne furent d'ailleurs pas de longue durée. Quand il fut nommé professeur à Alger, la vue des vestiges laissés par Rome en Afrique du Nord fit sur lui une impression dont toute son œuvre devait être marquée. L'évolution allait être rapide.

Dès 1903, il faisait, d'une préface aux Chants séculaires de Joachim Gasquet, un véritable manifeste, où il écrivait des phrases comme celles-ci : « Affirmons-nous en face de l'univers, car il est trop sûr que nous Latins, héritiers directs de Rome et d'Athènes, nous sommes la civilisation. Notre vérité, c'est la vérité française. S'il nous fallait accepter cette épithète de « classiques » dont certains voudraient faire je ne sais quel épouvantail réactionnaire, elle ne serait point pour nous effrayer. » Le jeune professeur qui, jusqu'alors, avait satisfait son goût de la littérature en rendant à Flaubert un culte de dilettante, proclamait, selon la grande leçon de M. Paul Bourget, que l'œuvre d'un écrivain n'est pas un divertissement égoïste et qu'elle a toujours, même sans y prétendre, une importance sociale.

La sienne est à peu près inséparable de la Méditerranée et de l'Afrique. Il n'en faut excepter qu'un roman lorrain, quelques études flaubertiennes et ce magnifique Louis XIV où M. Louis Bertrand a fait éclater toute la puissance d'exaltation que détient une telle figure. Pour le reste, le soleil du Midi a fait éclore et mûrir ses autres livres. D'abord, des romans qu'animent la vie ardente et le sang chaud des races méridionales. Puis des histoires espagnoles, des relations de voyages aux titres enchanteurs : les Villes d'or, le Mirage oriental. Enfin, très vite, une fois le charme du décor épuisé, les livres essentiels au premier rang desquels la place d'honneur reste à Saint Augustin.

Car la Méditerranée de M. Louis Bertrand n'est pas celle qui, des Orientales à Pierre Loti, a fait les frais de toute une littérature romantique. La couleur locale et l'exotisme, les minarets et les soutes, l'Arabe et le bourricot, M. Louis Bertrand en a vite éprouvé non seulement la lassitude mais le dégoût. C'est qu'à ses yeux revivait, derrière le décor musulman, une autre Afrique, plus ancienne, plus proche de son esprit et de son cœur : celle du quatrième siècle et de la paix romaine. Au contact de tant de monuments dont l'invasion de Mahomet n'a pas effacé les restes, il prenait conscience de la civilisation incomparable qui a fondu sur les bords du creuset méditerranéen la puissance de Rome et les forces vives du christianisme naissant. Son retour à la foi

catholique, dont une nuit de Noël à Bethléem vit la solennelle consécration, eût encore affermi, s'il en avait été besoin, ses raisons de penser que l'Islam, en Orient et en Afrique, est un accident par-dessus lequel doit être renouée la tradition. Tout ce qui existe, tout ce qui est utile et durable dans les anciennes provinces impériales qui sont aujourd'hui des colonies françaises, est d'origine romaine et chrétienne. L'Islam n'a apporté que la ruine, la paresse, le désordre. Il a tari les citernes et les aqueducs, réduit les villes en poudre, les campagnes en déserts. Funeste passant, le nomade n'est pas chez lui dans notre Afrique. L'héritier du citoyen romain, c'est le colon venu des rives européennes où n'a pas cessé de régner l'Église qui a canonisé les Augustin et les Monique. L'Afrique reprise aux Barbaresques n'est pas une conquête, un pays de mission, mais un vieux domaine rendu à nos gouverneurs et à nos évêques.

La mise en œuvre d'une telle idée dépasserait la tâche d'un romancier, si le roman, depuis M. Paul Bourget en a donné l'exemple, n'était mis au service des plus grandes choses. M. Louis Bertrand, du reste, est historien autant que romancier, et son Saint Augustin peut servir de modèle aux biographes d'hommes illustres qui ont tant de succès aujourd'hui.

Un État soucieux de sa puissance et de son prestige n'aurait pas laissé à la seule vertu de la plume et de l'encrier le soin de répandre des idées de cette qualité-là. M. Louis Bertrand installé, par exemple, dans une chaire officielle, à Alger, aurait utilement continué, sur un autre terrain, l'œuvre d'un Lavigerie. Enfin le voilà académicien. Il siège au fauteuil de son compatriote Maurice Barrès, qui fut, sur un autre point du rempart, le défenseur de notre civilisation. Il a retrouvé sous la coupole un autre Lorrain, Lyautey, l'immortel proconsul. Trois hommes du même pays, voués à des tâches semblables, comme si les légionnaires qui gardèrent jadis sur le Rhin les frontières de l'empire leur avaient transmis le même dévouement à l'héritage dont ils leur ont laissé la charge.

★★★

Le Théâtre : Un début de saison.

La campagne nouvelle est maintenant en pleine activité. Nous avons parlé tour à tour des trois pièces les plus curieuses qui aient paru depuis la réouverture : *la Famille Lavolette* de M. Brieux, *le Dictateur* de M. Romains, *la Grande Pénitence* de MM. Régis et de Veynes. Ce dernier ouvrage nous a ramenés à poser de nouveau l'éternel problème : Quelle est la chance d'une œuvre de quelque valeur

littéraire dans les conditions actuelles? Pour serrer de plus près ledit problème, au lieu d'étudier aujourd'hui une pièce en détail, nous allons faire un tour complet de l'horizon, afin de voir comment se compose la vue d'ensemble.

Ab Jove principium : la Comédie-Française travaille toute l'année, mais donne rarement ses nouveautés importantes en début de saison. Elle s'est contentée de remettre à la scène, avec une distribution excellente, une sorte de vaudeville en vers de M. André Rivoire, *le Bon Roi Dagobert*. Ouvrage neutre, de succès facile et assuré, dont on ne peut dire ni bien ni mal.

A l'Odéon, M. Gémier a cherché lui aussi le succès avec une pièce d'aventures rocambolesque, *Au Pays des Loups*, de M. Toudouze. Rien à dire non plus de cette opération commerciale, qui ne mérite louange ni blâme.

Première catégorie, les théâtres littéraires. M. Jouvet a joué *le Dictateur*, qui a été en somme l'événement littéraire de cette première partie de l'année. M. Dullin a d'abord prêté sa salle à MM. Régis et de Veynes qui ont fait représenter à leurs risques et périls la *Grande Pénitence*; puis l'Atelier a inauguré sa saison officielle avec une pièce d'un auteur étranger. Rien encore pour l'art dramatique français. M. Pitoëff a monté le *Sardanapale* de M. Boussac de Saint-Marc, jeune auteur plein d'intérêt, de très beaux dons et d'insupportables défauts. Dans *le Loup de Gubbio*, dons et défauts étaient les uns à côté des autres; dans *le Coup de bambou*, il n'y avait que les défauts; dans *l'Amour vaincu*, il n'y avait presque plus que les dons; dans *Sardanapale*, il y a de nouveau les uns et les autres. C'est l'étude d'un caractère de comédien juif affolé de narcissisme. Sur un tel thème, l'excès littéraire est, en quelque manière, acceptable, puisqu'il est naturel au personnage. Seulement, il eût mieux valu ne pas choisir un personnage à qui l'excès littéraire soit naturel. Bien que M. de Saint-Marc ait paru rester maître de son sujet au lieu d'en paraître dupe comme dans *le Coup de bambou*, le public n'a pas goûté sa pièce. Elle a disparu de l'affiche au bout de quelques jours et M. Pitoëff a dû la remplacer par une reprise de *Mademoiselle Bourrat*, une bonne pièce de M. Claude Anet. N'oublions pas que M. Pitoëff disait à la fin de la saison dernière : « Toutes les fois que j'accueille une pièce d'un jeune auteur français, je fais un four. »

M. Lugué-Poë a repris à l'Œuvre la *Gioconda* de M. d'Annunzio. Encore rien pour la France. A la petite salle des Champs-Élysées, une pièce d'un jeune auteur débutant a disparu, il a fallu avoir recours à une reprise de la pièce de M. Pellerin, *Têtes de rechange*. Voilà une œuvre d'un jeune auteur qui a du succès, sous réserve que c'est dans une salle grande comme un mouchoir, qu'une mise en scène abracadabrante fait les trois quarts de la curiosité, et que le snobisme fait le reste.

Seconde catégorie, les théâtres du boulevard, en suivant l'ordre

géographique commandé par le cours de la Seine. A l'Ambigu, l'on vit sur le répertoire, auquel on ajoute de temps à autre du vieux neuf. A la Porte-Saint-Martin, on dépense un demi-million pour monter une revue à grand spectacle, et l'on pousse la magnificence jusqu'à la commander à deux écrivains de choix : M. Donnay et M. Duvernois. A la Renaissance, le propriétaire est M. de Rothschild, qui loue la salle pour représenter ses propres ouvrages. En attendant d'être prêt, il hospitalise M. Jean Sarment qui, sachant qu'on le reçoit entre deux portes, se contente d'apporter une pièce de jeunesse à laquelle il ajoute un acte, fort bon d'ailleurs, et dont il change le titre.

Au Théâtre Antoine, Mme Lély et M. Brulé jouent *Notre amour*, pièce sentimentale d'un auteur du boulevard, le fécond M. Nozière. A la Scala, Mme Laparcerie monte un *Vive l'empereur*, pièce à spectacle d'un auteur anglais. Aux Nouveautés, la *Famille Lavollette*, où un auteur académicien passe tout auprès d'un sujet de grande comédie de mœurs. Au Gymnase, M. Bernstein vit sur le succès de *Félix*. Aux Variétés, M. Maurey reprend une comédie à succès de M. Tristan Bernard, *Triplepatte*. On a redit grand bien de cette œuvre où l'on voit une comédie de caractère, alors qu'on pourrait dire plus justement qu'elle est la comédie du manque de caractère. Le secret du comique consistant chez M. Bernard à montrer l'envers du vraisemblable, on voit dans *Triplepatte* un garçon tellement indécis, qu'au moment de se marier il hésite à dire oui et préfère prendre la fuite.

Aux Bouffes, une opérette de la saison passée continue sa carrière. Au théâtre de la Michodière, M. Quison, qui est le type idéal du commerçant de théâtre, a voulu se rendre favorables les divinités d'en haut, il a ouvert un beau concours littéraire et représenté la pièce primée. La vertu n'est jamais récompensée : *Méditerranée*, pièce invertébrée à vingt-deux personnages, tous principaux, du jeune M. Haurigot, n'a pas séduit le public qui n'a pas encore pris son parti d'attendre la fin du spectacle pour se rendre compte qu'il n'y aura décidément pas de sujet. Erreur curieuse, et typique, d'un auteur très doué dont on reparlera.

A la Potinière, M. Maurice Rostand joue lui-même, en personne naturelle, sa pièce en vers, la *Déserteuse*, qui a reçu un accueil plutôt frais. Il montre, à son habitude, un poète qui a besoin de souffrir pour avoir du génie. La critique, qui adulait jadis M. Rostand, a fini par comprendre, perdre patience et lui crier : « Eh bien, alors, souffrez et ayez du génie, ou laissez-nous la paix. »

Au théâtre Daunou, une curieuse pièce de M. Descaves, le *Cœur ébloui*. C'est l'étude d'un cas de passion collective, les vingt-trois étudiants d'une passion de famille étant tous amoureux de leur jeune directrice. Il est rare qu'on se donne la peine d'étudier la passion chez les garçons au sortir du collège. M. Descaves mérite une mention

très honorable. A la fin de la pièce, on est au 31 juillet 1914, le plus sportif de la pension conquiert la patronne au nom de ceux qui vont mourir. Singulier dénouement, où l'on voit le signe des temps : jadis, c'eût été l'amoureux littéraire et mélancolique qui eût cueilli le triomphe. M. Jules Romains verra peut-être dans cette étude un progrès de la doctrine unanimiste.

A l'Athénée, deux vaudevillistes, MM. Berr et Verneuil, passent en dessous d'un très bon sujet de comédie : que n'eût-on pourtant pu tirer de ce thème de *Maitre Bolbec et son mari*, où l'on voit un tableau du monde renversé, un ménage où le mari est inoccupé et la femme avocat ? A la Comédie Caumartin, *Petit péché*, de M. Birabeau, une idée de comédie, une pièce ni faite ni à faire par l'un des fabricants attitrés du boulevard. Il est à remarquer qu'alors que les jeunes auteurs ont eu tant de mal à percer, M. Birabeau n'a eu qu'à se présenter pour que toutes les portes s'ouvrent : M. Birabeau fait de l'argent. Heureux M. Birabeau !

Au théâtre Michel, on reprend une pièce bien parisienne du bien parisien M. Coolus, fils d'Israël. Aux Mathurins, un ouvrage de M. Lucien Daudet est assez original pour qu'on le réserve afin d'en parler à loisir. A Marigny, une opérette. Au théâtre de Paris, une reprise d'une pièce américaine. Le théâtre de la Madeleine est occupé par la troupe russe de la Chauve-Souris. Pour clore, M. Bourdet tient à lui seul les deux positions avancées du côté de l'ouest : le théâtre de l'Avenue avec une reprise du *Rubicon*, succès d'avant-guerre, le théâtre Fémina avec la *Prisonnière*, succès d'après-guerre.

A l'écart du boulevard, un théâtre isolé à la pointe sud : l'ancien théâtre Sarah-Bernhardt, passé sous la direction de MM. Isola frères, qui semblent tirer bordée entre l'art dramatique et la musique. Ils accueillent M. Sacha Guitry, à qui les vastes proportions de la salle permettent de reprendre une pièce ancienne, charmante et inégale, *Deburau*, écrite en vers libres avec une facilité qui va de l'exquis au relâché, et qui atteste une fois de plus les dons merveilleux que cet auteur prodigue à tout vent.

Deuxième vague, après les premiers insuccès : c'est une opérette qui a remplacé à la Michodière la pièce de M. Haurigot ; c'est une opérette qui a remplacé aux Nouveautés la pièce de M. Brieux. Le *Dictateur* a disparu de l'affiche au bout de quinze jours, M. Rostand au bout de beaucoup moins de temps. M. de Féraudy a failli faire une révolution pour qu'on lui accordât, à titre exceptionnel, l'autorisation de jouer à l'Odéon une pièce d'une médiocrité non moins exceptionnelle, et que la Comédie-Française avait justement refusée. Il faut mettre à part, comme toujours, le cas de M. Guitry, qui trouve le moyen de manifester son évidente supériorité avec une revue que joue le théâtre Édouard-VII, et dont il faudra reparler, car elle porte à elle seule une leçon de dramaturgie.

Et c'est tout. Voilà notre tableau fini. Qu'en conclure ?

Toujours la même chose. La part de la valeur littéraire est en tout cela microscopique. MM. Donnay et Duvernois eux-mêmes sont submergés par le carton-pâte et le metteur en scène. M. Lucien Daudet a eu de la chance de rencontrer au théâtre des Mathurins un directeur unique en son genre, M. Saunier, qui est lui-même écrivain et qui dirige un théâtre en mécène. Hors donc M. Jouvet et son *Dictateur*, M. Dullin et son russe, M. Pitoeff et son four, tout le reste est au commerce. M. Sarment est toléré à la Renaissance pendant un entr'acte. La pièce la plus forte et la plus originale qui ait paru en ce début de saison n'a pas été reçue par un directeur : ce sont les deux auteurs qui ont pris le parti désespéré de la monter eux-mêmes.

Il semble bien que la rénovation de l'art dramatique ne soit pas encore pour cette année.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LES INCIDENTS FRANCO-ITALIENS. LE COMLOT ITALO-CATALAN.
— M. Mussolini échappe à un attentat à Bologne. L'assassin, un jeune homme de quinze ans nommé Zamboni, est lynché par la foule (31 octobre).

Cet attentat cause en Italie une émotion considérable, dont les manifestations se tournent en partie contre la France. En Tripolitaine, les drapeaux des consulats français sont arrachés. A Vintimille, des cheminots français sont molestés (1^{er} novembre).

Le gouvernement italien fait des excuses et promet des sanctions (2 novembre).

Sur ces entrefaites, la Sûreté française annonce l'arrestation, à la frontière espagnole, d'une bande d'autonomistes catalans qui se proposaient de tenter un coup de main dans la péninsule (2 novembre). Le chef de la conjuration, le colonel Macia, et son état-major sont arrêtés à Prats de Mollo (4 novembre). Et l'on apprend que le colonel Ricciotti Garibaldi, de l'ancienne légion garibaldienne, chef reconnu des antifascistes en France, est mêlé à l'affaire, bien mieux, qu'il était en relations avec la police italienne (5 novembre).

Tandis qu'en France, dans les milieux de gauche, la campagne redouble de violence contre M. Mussolini, et va jusqu'à des appels non déguisés à la guerre, le gouvernement italien prend des mesures exceptionnelles contre l'opposition. Dix-sept journaux sont suspendus. La peine de mort est rétablie. La déchéance des députés du groupe de « l'Aventin » est prononcée (9 novembre).

Le même jour, M. Mussolini remet à M. Besnard, ambassadeur de France, une nouvelle note exprimant ses regrets et protestant de sa bonne volonté pour éviter le retour des incidents.

FRANCE. — Rentrée des Chambres. M. Poincaré obtient, à la Chambre des députés, l'ajournement des interpellations et la discussion immédiate du budget de 1927 (12 novembre).

— Discours de M. Marin, au banquet de la Fédération républicaine (13 novembre). La critique de la politique du Cartel faite par le ministre provoque une levée de boucliers chez les radicaux-socialistes qui prétendent y voir une violation de l'Union nationale au sein du cabinet.

— Le général Walsch, président de la Commission du contrôle interallié en Allemagne, venu à Paris s'entretenir avec M. Briand, repart pour Berlin, muni, dit-on, d'instructions de la Conférence des ambassadeurs (14 novembre). L'affaire du désarmement de l'Allemagne se pose de nouveau. Le Conseil de la S. D. N. aura à s'en occuper, le 6 décembre prochain.

BELGIQUE. — Mariage du prince héritier Léopold et de la princesse Astrid de Suède (10 novembre).

— Démission prévue de M. Francqui, ministre du Trésor, la stabilisation du franc belge, à laquelle il s'était consacré, étant accomplie (15 novembre).

HOLLANDE. — Insurrection communiste à Java. Le gouvernement hollandais annonce qu'il s'en est rendu maître (14 novembre).

ALLEMAGNE. — Le lieutenant Schultz, l'âme de la « Reichswehr noire », est acquitté par le tribunal de Landsberg (3 novembre).

ITALIE. — Consolidation de la dette flottante au moyen d'un emprunt 5 pour 100 (7 novembre).

GRÈCE. — Élections à la Chambre. Elles donnent aux partis républicains une majorité assez faible (7 novembre).

ÉTATS-UNIS. — Élections générales. Au Sénat, républicains et démocrates s'équilibrent. A la Chambre des représentants, la majorité républicaine tombe à 18 ou 20 voix (2 novembre). D'une façon générale, les « humides » l'ont emporté sur les « secs ».

— Discours du président Coolidge à Kansas-City pour repousser les accusations de « shylockisme » lancées en Europe contre les États-Unis et affirmer de nouveau l'utilité, pour les débiteurs, de payer leurs dettes (11 novembre).

RUSSIE ET TURQUIE. — A Odessa, Tchitchérine et Rouchdi-bey, ministre des Affaires étrangères ture, proclament l'accord intime et complet de la Russie et de la Turquie.

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 34362.